

REGARD

Magazine francophone de Roumanie

Jusqu'à IASI



SOCIÉTÉ

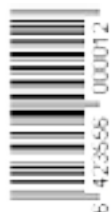
Beaux petits cerveaux

ECONOMIE

ELI-NP : projet fou

CULTURE

Rencontre avec
Bogdan Iancu





Les travaux d'aménagement du Caisson collecteur des eaux usées, qui se trouve au-dessous de la rivière Dâmbovița, prévoient le décolmatage du collecteur et l'élimination des points de blocage majeurs qui se trouvent là-bas. L'investissement est d'une valeur de € 39.270.000 et se déroule sur une durée de trois ans.



Les travaux d'extension réalisés par le Programme Bucur ont débuté en 2011 et ont visé plus de 2000 clients. Actuellement, plus de 95 rues bénéficient d'alimentation et d'assainissement. La valeur totale de l'investissement, qui s'étale sur une durée de 6 ans est de 200.000.000 lei.



ISSN 1843 - 7567

Illustration de couverture : Sorina Vasilescu et Lucian Muntean (photo)

AILLEURS

Quitter un pays où l'on a passé des années ou voir ses amis en partir sont toujours des moments douloureux pour un expatrié. Parfois, on vient à peine de faire connaissance, le courant passe mais le siège de son entreprise à Paris, Londres ou Madrid coupe court à ce début de complicité. Il faut partir. Et, ailleurs, refaire sa vie. Quand il s'agit du même continent, on arrivera à se revoir, le temps d'un week-end. Mais lorsqu'un océan sépare... Le départ approche, une fête pour dire au revoir s'impose. Elle sera joyeuse et triste à la fois, on établit déjà une date approximative pour les retrouvailles. Pour celui qui part, toutes ces choses à faire empêchent de sombrer dans la nostalgie, mais pas complètement. Pour celui qui reste, c'est parfois plus dur : il, elle me manquera... Devrais-je moi aussi m'en aller ? Question récurrente, surtout quand on vit à l'étranger depuis longtemps. Puis le quotidien reprend le dessus, jusqu'au nouveau départ. Le mien ou le sien. Car toujours, l'ailleurs appelle l'ailleurs. Curieusement, retourner dans son pays natal est la dernière option. Vivre à l'étranger aurait donc quelque chose de plus palpitant, où que l'on soit, même en Roumanie, ce qui ne cesse d'être totalement incompréhensible pour les autochtones. Car vivre à l'étranger permet de se fondre dans le décor, les codes de comportement ne sont pas les mêmes, on s'autorise plus facilement à être soi-même. Puis les années passent et le pays étranger l'est de moins en moins. On comprend mieux son entourage et ses codes. L'envie d'aller voir ailleurs pointe de nouveau son nez – peut-être moins en Roumanie parce que tout est moins codifié. Partir afin de redevenir soi-même, perdu, parfois isolé, mais soi-même. Pour ne rien comprendre, se laisser porter par les premières rencontres, un quotidien tout sauf quotidien. Se sentir un peu déconnecté, alors qu'on nous demande de l'être en permanence. Ces nouveaux individus d'un pays encore inconnu posent un tas de questions, c'est agréable les questions, de parler de soi. Les pays passent, et on se demande où l'on atterrira, enfin. On a déjà une petite idée, mais qui sait. Evidemment, chacun a son histoire, sa vie de famille, son contrat de travail, mais l'envie que le voyage continue semble inaltérable. Même si le corps et l'esprit sont sans doute davantage mis à contribution qu'en restant toute sa vie dans le Loiret, ou ostréiculteur à Bouzigues – mon rêve inassouvi. Quoique... Les aventures au coin de la rue peuvent être immenses. Et celles d'un grand voyageur ennuyeuses au possible. Avoir des amis fidèles empêche précisément cette sorte de chute, ils sont des repères, nous rappellent qui l'on est. Où qu'ils soient, il faut savoir les garder.

Laurent Couderc

RENCONTRE

Filip-Lucian Iorga 4

SOCIETE

Pour ses filles 8
Entretien avec Ioan Stanomir 12
Beaux petits cerveaux 16

A LA UNE

Jusqu'à Iași 20

ECONOMIE

2013, un pas en avant ? 44
Sol tout seul 48
ELI-NP : projet fou 54

CULTURE

Rencontre avec Bogdan Iancu 58
Au service du français 60
Portrait de Medi Dinu Wechsler 65

CHRONIQUES

Nicolas Don 11
Isabelle Wesselingh 15
Michael Schroeder 56
Matei Martin 66
Luca Niculescu 70

Filip-Lucian Iorga a 30 ans et déjà un parcours étonnamment riche d'historien et d'homme de lettres. Parfait francophone, il a notamment étudié à l'université Paris IV-Sorbonne, avant de devenir docteur en histoire à 28 ans. A son actif, plusieurs ouvrages, dont deux sortis en février : *Strămoși pe alese. Călătorie în imaginarul genealogic al boierimii române* (Ancêtres au choix. Voyage dans l'imaginaire généalogique des boyards roumains), publié aux éditions Humanitas, et *Le tempérament œcuménique* (éditions Baudelaire), suite d'entretiens avec Jean Delumeau, Neagu Djuvara, Jacques Le Goff, Jordi Savall, entre autres. Filip-Lucian Iorga parle ici de sa passion pour la généalogie, pour l'histoire de son pays, et analyse avec sensibilité et justesse le présent de la société roumaine. A la lumière du passé.

« IL FAUDRAIT RESTAURER LA MONARCHIE CONSTITUTIONNELLE »

Le rendez-vous fut pris à l'Institut d'investigation des crimes du communisme, rue Alecu Russo à Bucarest, non loin de l'Institut français. Filip-Lucian Iorga y est le directeur du département Mémoire de l'exil roumain. Ce jeune historien, issu d'une vieille famille de la région de Ialomița (sud-est de la Roumanie), a connu les honneurs très tôt en recevant, à peine âgé de 25 ans, la Médaille du roi Michel pour la loyauté. Il poursuit aujourd'hui une carrière brillante d'historien. Il a d'ailleurs récemment donné une conférence à la Sorbonne sur son domaine de prédilection : l'aristocratie roumaine et l'imaginaire généalogique.

Regard : Expliquez-moi le thème de votre dernier livre, *Ancêtres au choix. Voyage dans l'imaginaire généalogique des boyards roumains*...

Filip-Lucian Iorga : Mon intérêt pour la généalogie a commencé très tôt, à partir de l'histoire de ma famille que me racontaient mes grands-parents. Dès l'école primaire, je me rappelle noter sur un petit cahier ce qu'ils disaient lors des réunions de famille, après le repas. A 17 ans, j'ai même gagné un concours grâce à ce que m'avait rapporté mon grand-père, Mircea Stănescu ; j'avais tout écrit et structuré comme un livre d'histoire. Puis je me suis logiquement inscrit à la faculté d'histoire de Bucarest, même si mon entourage me demandait ce que j'allais bien pouvoir faire après ce type d'études. Mais je ne me suis pas laissé décourager. L'histoire est selon moi une discipline qui permet notamment de bien structurer ses idées. A la faculté, j'ai eu la chance de rencontrer le professeur Lucian Boia, avec lequel

j'ai par la suite beaucoup travaillé. Pour revenir au livre, ce qui m'a intéressé n'est pas tant la généalogie proprement dite, mais son imaginaire, ce qu'elle crée dans l'esprit des gens.

C'est-à-dire ?

Dans ma thèse doctorale, qui est à la base de ce livre, j'essaie d'expliquer la mythologie qui entoure la généalogie, ce que certaines familles créent, imaginent, inventent à partir de leur histoire. Et qui par la suite devient réalité. Ces familles ont en quelque sorte amélioré leur arbre généalogique en y incluant des origines romaines, par exemple. On a fait de même partout en Europe. Ce qui est remarquable, c'est qu'en donnant vie à une noblesse roumaine très ancienne, les boyards d'ici (les aristocrates, ndlr) ont aidé à l'unification du pays. D'une certaine façon, le sentiment national s'est alors mieux structuré. Cela s'est fait sur le tard, au 19^{ème} siècle, alors que la plupart des

aristocrates des pays européens avaient déjà établi et officialisé leur généalogie depuis quatre ou cinq siècles. J'essaie d'expliquer aussi comment la généalogie permet de mieux comprendre d'où l'on vient, et par là de mieux vivre le présent, de mieux se situer, de clarifier son identité.

A la fin du 19^{ème} siècle précisément, les relations entre les boyards roumains et certains membres de l'aristocratie française étaient alors étroites...

Assurément. On allait à Paris pour étudier et se lier d'amitié avec les nobles français, parfois même s'arroger un titre de noblesse, comte, baron, en ajoutant la particule « de » à son nom de famille. « Bălianu », par exemple, devenait « de Balliano », alors que très peu de Roumains ont été effectivement anoblis par un pays étranger. Plus généralement, en Roumanie beaucoup de boyards parlaient en français entre eux, ce qui a d'ailleurs modifié notre langue, l'a

enrichie de mots français. Sans parler de l'architecture, de l'ensemble de notre système administratif, etc. Au-delà de l'imagination de nos ancêtres pour se donner un nom, cette envie de ressembler à l'aristocratie occidentale a été positive en ce sens qu'elle a modernisé la Roumanie sous plusieurs aspects. C'est un des arguments de mon livre. Quand une élite veut ressembler à celle d'un pays plus avancé, cela a des effets sur l'ensemble de la société.

« *Un monarque constitutionnel serait notamment idéal pour jouer le rôle de médiateur* »

Sur votre blog (poianamosnenilor.wordpress.com, ndlr), vous avez récemment lancé un appel pour la restauration de la monarchie en Roumanie. Pourquoi cela serait-il bénéfique ?

Il s'agirait en effet d'une restauration, car la Roumanie a déjà connu la monarchie constitutionnelle, malheureusement pendant une période trop courte, de 1866 à 1947. L'idée d'une restauration, bien que difficilement imaginable aujourd'hui, n'est pas seulement sentimentale mais se base aussi sur des arguments rationnels. Je dirais même que l'option d'une monarchie constitutionnelle serait bénéfique pour d'autres pays européens qui, comme la Roumanie, ont actuellement des difficultés pour consolider leur démocratie, leurs institutions, leur image vis-à-vis de l'extérieur. J'insiste, il s'agit là d'une solution très pragmatique. Un monarque constitutionnel serait notamment idéal pour jouer le rôle de médiateur car il ne viendrait d'aucun parti politique. La crise que nous avons vécue l'été dernier prouve que nous en avons grandement besoin. Cela générerait aussi des liens étroits avec les autres monarchies constitutionnelles en Europe, ce qui n'est pas négligeable. Nous en avons récemment fait l'expérience quand le roi Michel fut invité l'année dernière par la reine d'Angleterre. Et en termes de prestige international, en termes d'image, je ne vois pas ce qu'il y aurait de mieux. Nous serions la seule monarchie des Balkans, cela attirerait assurément beaucoup de touristes. On

essaie aujourd'hui de promouvoir notre image à travers nos campagnes, certains de nos produits agricoles, mais cela ne semble pas vraiment prendre. Par ailleurs, dans le cas de la Roumanie, une monarchie constitutionnelle permettrait sans doute de tirer un trait définitif sur ce passé communiste qui continue de nous hanter.

Ce changement est-il possible dans un futur relativement proche ?

La famille royale est très présente dans l'esprit des Roumains, médiatiquement aussi. Elle fait beaucoup pour aider la société civile, les jeunes, les démunis, les handicapés. Le roi Michel bénéficie toujours d'énormément de confiance de la part de la population. Et puis il a joué un rôle historique très important au cours de l'histoire récente, pas assez mentionné. En 1944, vers la fin de la Seconde guerre mondiale, alors qu'Hitler avait encore des vues sur le pétrole roumain notamment, c'est le roi qui, à peine âgé de 23 ans, a pris la décision de retirer la Roumanie de son alliance avec l'Allemagne, prenant le risque d'être éliminé par les nazis. Cet acte de courage a complètement changé l'histoire de l'Europe, a précipité la chute de l'Allemagne nazie et la fin de la guerre. Ceci dit, d'un point de vue institutionnel et politique, il faut aujourd'hui être réaliste. J'ai effectivement lancé un appel pour la restauration de la monarchie constitutionnelle – la princesse héritière Margareta succéderait alors au roi Michel, ndlr –, mais nos politiques sont loin de pouvoir accepter cette option. C'est un sujet un peu tabou, trop d'intérêts sont en jeu. Et puis ils ne veulent pas perdre leur pouvoir, et ne souhaitent pas qu'un personnage considéré neutre puisse les rappeler à l'ordre. Pourtant, au 19^{ème} siècle, toute une élite de boyards avait accepté de sacrifier certains de ses privilèges pour que la monarchie se mette en place, pour unifier enfin le pays et le moderniser.

Comment la société roumaine reste-t-elle traumatisée par son passé communiste ?

La plupart des points négatifs dont nous nous plaignons aujourd'hui sont la conséquence directe de cette période. Après l'abdication forcée du roi Michel



en 1947, ce que ce pays avait de meilleur, son élite, a été éliminé. La terreur s'est installée, mais aussi ce qu'on appelle communément une sélection à l'inverse : les plus dévoués au régime, les plus dociles, les plus influençables, ceux qui ne représentaient aucun danger ont été les premiers promus. Ce système a perduré jusqu'à aujourd'hui ; il n'est pas rare de retrouver des individus peu compétents au sommet de l'Etat, seulement parce qu'ils ont accepté de jouer le jeu de la corruption, du clientélisme, etc.

« *La hiérarchie de l'Eglise orthodoxe n'a jamais assumé sa collaboration avec le régime communiste* »

Les maux et les défauts dont souffre toujours la société roumaine viennent



donc essentiellement du communisme...

En grande partie, oui, mais il y a aussi des raisons plus anciennes. Je vous invite à ce propos à lire le dernier livre de Lucian Boia *De ce este România altfel ?*. Le communisme a surtout éliminé ce que le pays avait de meilleur, tout en accentuant des comportements très néfastes, en premier lieu le vol. Beaucoup de Roumains sont devenus des voleurs malgré eux, parce que l'Etat leur avait tout pris et qu'il fallait bien survivre. C'est ainsi qu'être habile, plus malin que les autres pour obtenir certains biens est devenu plus important que l'honnêteté. Certes, il faut aussi relativiser, on voit aujourd'hui des jeunes qui ont décidé de rester en Roumanie et ont des projets tout à fait louables. D'autres cependant reproduisent un modèle basé sur la malhonnêteté.

Pensez-vous à une carrière politique ?

Je ne l'écarte pas, je suis ouvert à tout, et je viens d'une famille où la politique a toujours été très importante. Nous

sommes de tradition libérale depuis cinq générations. J'ai un parent par alliance, Paul Străjescu, qui fut député au 19^{ème} siècle, et un grand oncle chef de filiale du Parti national libéral, avant l'arrivée des communistes. Le Parti national libéral actuel est d'ailleurs, selon moi, le plus valable de tous les partis roumains, mais il lui reste encore pas mal de choses à résoudre. Il n'est pas exempt des maux auxquels j'ai fait allusion. Il faudrait par exemple promouvoir davantage l'entrée de personnalités extérieures à la scène politique traditionnelle.

Votre dernier livre, *Le tempérament œcuménique*, parle de l'héritage du christianisme et de son utilité en tant que religion mais aussi courant de pensée pour l'Europe actuelle. Que pensez-vous de l'Eglise orthodoxe roumaine ?

C'est une institution importante qui reste très populaire en Roumanie, les églises sont pleines. D'un autre côté, je crois ne pas être le seul à penser que l'Eglise orthodoxe aurait dû marquer davantage sa différence par rapport

aux comportements qui ont prévalu sous le régime communiste. L'Eglise catholique a été beaucoup plus ouverte et capable de faire face aux erreurs passées. De son côté, la hiérarchie de l'Eglise orthodoxe n'a jamais assumé sa collaboration avec le régime communiste. Il est par exemple décevant que plusieurs personnalités illustres victimes de la répression communiste n'aient pas été sanctifiées. Plus généralement, tout en cultivant sa tradition théologique, il faudrait qu'elle se modernise dans son attitude, et s'éloigne davantage de la sphère politique. Enfin, il y a un patrimoine historique de vieilles églises à protéger, l'Eglise orthodoxe devrait être plus active en ce sens plutôt que de construire de nouvelles églises toujours plus grandes et, malheureusement, plus laides. Elle devrait être plus active aussi pour défendre certaines valeurs. Il n'est pas normal, par exemple, que nous soyons devenus les champions de l'avortement en Europe, alors que 90% de la population se dit chrétienne.

Propos recueillis par Laurent Couderc.
Photos : Daniel Mihăilescu

Perdu dans un bois de Covasna (centre du pays), au sommet d'une petite colline, à près de deux kilomètres de toute habitation, le monastère de Mărcuș résonne de rires d'enfants. La Mère supérieure, Mère Serafima, est ici la maîtresse d'un lieu un peu particulier. Depuis dix ans, elle tient les rênes d'une maison familiale qui accueille une dizaine de jeunes orphelines. La religieuse les élève depuis leur plus jeune âge. Une réussite, en grande partie due au naturel joyeux de ce petit bout de femme qui ponctue chacune de ses phrases par un éclat de rire généreux et bienveillant. Si elle s'habille tout le temps en noir, son âme est pleine de couleurs, dit-elle en souriant.

POUR SES FILLES

Dans la salle de vie du rez-de-chaussée, l'ambiance est électrique. C'est dimanche et les huit fillettes ont préparé tout un tas de surprises pour Mère Serafima, qui fête aujourd'hui ses 45 ans. Un joyeux brouhaha envahit tout le bâtiment. Chansons, gâteaux, cadeaux... Les fillettes ont préparé avec soin ce jour et se régaler de rendre heureuse leur « *maman* ». « *Elles savent toutes très bien qu'elles sont orphelines, je n'en ai jamais fait un mystère, lance Mère Serafima. Mais elles semblent m'aimer et ne veulent pas voir une autre réalité.* » Entrée dans les ordres à 17 ans, Mère Serafima n'avait pas 25 ans lorsqu'elle a repris la tête du monastère de Mărcuș.



La maison familiale du monastère de Mărcuș a été créée il y a tout juste dix ans. « *J'allais souvent voir les enfants des orphelinats mais je ne savais pas par où commencer* », se souvient Mère Serafima. A l'époque, les conditions souvent déplorables dans lesquelles sont élevés les nourrissons orphelins ont alors eu raison de ses incertitudes. Elle se lance. Et met sur pied une association avec l'aide de sa sœur. Après une longue lutte administrative pour obtenir les autorisations nécessaires, elle va chercher dix petites filles dans un orphelinat de Brașov. Aujourd'hui encore, la religieuse se demande comment elle a réussi à construire la bâtisse qui jouxte le monastère et qui accueille les dix fillettes. « *J'ai reçu 250 euros comme seule subvention de la part de l'Etat, dit-elle. Et combien de documents ai-je dû apporter... Je ne croyais pas que ça pouvait être possible.* »



Du jour au lendemain, Mère Serafima s'est retrouvée seule avec dix petites filles âgées de quelques mois. « *Je n'avais pas d'expérience, évidemment, mais j'ai fait ce que j'ai ressenti au fond de moi-même* », raconte-t-elle, avant d'avouer que la première année a été « *très, très difficile* ». Les deux premiers mois, elle s'est occupée seule des bébés. Quand elle regarde les photos de cette période, elle préfère ne se rappeler que des sourires des fillettes qui lui faisaient oublier les difficultés. Rapidement, elle va embaucher deux aides. Puis les fillettes vont grandir tranquillement. Leur éducation ? « *Je suis bonne avec elles, mais parfois je suis ferme. C'est comme ça, j'aime bien l'ordre* », résume-t-elle. Les fillettes vont à la messe et récitent la prière avant de manger et de se coucher.



Des dix petites filles du début, il n'en reste plus que huit. L'une d'entre elles est retournée vivre chez ses parents qui habitent le village de Mărcuș ; l'autre a été adoptée. La séparation avec cette dernière a été déchirante, confesse Mère Serafima, qui a décidé de ne plus accepter d'adoption. Avec chacune de ces enfants, elle a une relation spéciale, très affective – chose rare parmi les institutions roumaines qui prennent en charge les orphelins, même si la situation a évolué. Les huit fillettes qui vivent au monastère de Mărcuș se considèrent comme des sœurs, et ne peuvent pas s'endormir sans un câlin de leur « *maman* ».

Le matin, les jeunes résidentes se bousculent dans la salle de bain avant d'enfiler leur costume d'écolière. A sept heures, elles doivent partir car il faut une vingtaine de minutes de marche pour arriver à la route où passe le bus scolaire. Mère Serafima a tenté de les inscrire dans une école de Brașov, mais elle y a rapidement renoncé du fait des coûts de transport trop élevés. Trouver l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins de cette grande famille est aujourd'hui le principal souci de Mère Serafima. Elle avoue d'ailleurs boucler difficilement ses fins de mois. Ces dernières années, elle est partie aux Etats-Unis et au Canada pour trouver des fonds auprès des communautés roumaines. Mais elle ne veut plus recommencer. Rester séparée de ses filles pendant plus d'un mois est devenu trop dur.



Texte et photos : Jonas Mercier

Pour plus d'informations, le blog du monastère : www.ingeriidelamanastire.blogspot.ro

Les orphelins, toujours nombreux

Si l'époque des mouiroirs de Ceaușescu est bel et bien terminée, le problème des enfants abandonnés existe toujours en Roumanie. A partir de 1997, Bucarest a débuté une réforme de son système de protection de l'enfance. Les orphelinats gigantesques, qui regroupaient jusqu'à 600 enfants ont été remplacés par des structures plus petites, et des familles d'accueil temporaires. Mais depuis 2004, l'adoption par des couples étrangers n'est plus possible, et les procédures restent complexes et lourdes, même pour un couple roumain. Aujourd'hui, on compte plus de 60.000 orphelins, dont seulement 800 seraient « adoptables ». Alors que chaque année, environ un millier d'enfants sont abandonnés, selon les statistiques officielles. Un chiffre sous-évalué d'après les associations de protection de l'enfance.

GAZ DE SCHISTE : LA MOBILISATION NE FAIBLIT PAS

Plus de 7000 personnes ont protesté dans les rues de Bârlad fin février contre l'exploitation des gaz de schiste dans leur région, et promettent de redescendre dans la rue autant de fois qu'il le faudra pour obtenir gain de cause. Le même jour, la compagnie américaine Chevron, qui avait obtenu fin janvier le certificat d'urbanisme nécessaire à l'exploration d'un périmètre situé à une centaine de kilomètres de la ville, a annoncé le début des travaux pour la deuxième partie de l'année. Fervent opposant de cette



pratique lorsqu'il était dans l'opposition, le Premier ministre Victor Ponta a aujourd'hui retourné sa veste et soutient pleinement le géant américain dans ses démarches. Quelques jours après sa nomination à la tête de l'exécutif, en mai dernier, il avait imposé un moratoire temporaire sur les gaz de schiste. Celui-ci a pris fin en décembre. Depuis, les membres du gouvernement multiplient les déclarations vantant les avantages de l'exploitation de ces ressources non conventionnelles qui permettrait d'accroître l'indépendance énergétique du pays, notamment vis-à-vis de la Russie. Jonas Mercier. Photo : Mediafax

MOINS DE BEBES

Sur 189.575 naissances enregistrées en Roumanie en 2012, 94% ont eu lieu dans des hôpitaux publics tandis que 6% se sont déroulées dans des hôpitaux privés, affirme *Ziarul Național* dans son édition du 27 février, citant les chiffres communiqués par l'Ecole nationale de santé publique. Les dix premiers hôpitaux d'Etat ont enregistré 38.715 naissances, tandis que 9135 naissances se sont déroulées dans les dix premiers hôpitaux privés. Dans l'ensemble, l'année 2012 aura surtout marqué un record négatif : seulement 196.242 nouveaux nés, soit le chiffre le plus bas depuis l'an 2000. La natalité a baissé constamment depuis 2008, quand furent enregistrées 221.900 naissances. Răsvan Roceanu

Verrous toujours

Adrian Năstase serait un prisonnier exemplaire, il a écrit trois livres pendant sa détention, tenu des conférences pour les autres prisonniers, a prouvé qu'il pouvait s'intégrer de nouveau dans la société... Cela pourrait expliquer la décision des juges de la Commission pour la libération conditionnelle qui ont donné un avis favorable à l'ancien Premier ministre, en janvier dernier. Mais son éventuelle libération a été finalement rejetée par les magistrats du tribunal du secteur 4 de Bucarest. On attend une nouvelle décision ces jours-ci... Adrian Năstase a été condamné en juin 2012 par la Haute cour de cassation et de justice à deux ans de prison ferme pour détournement de fonds au profit de sa campagne électorale lors de la présidentielle de 2004. Carmen Constantin

Parité parlementaire : peut mieux faire

La représentation féminine au Parlement roumain a doublé depuis 1990, mais reste bien en deçà de la moyenne européenne qui est de 22%, selon un rapport de l'Autorité électorale permanente (AEP) réalisé en début d'année. En 1990, lors des sessions parlementaires, les députés roumains étaient au nombre de 24, soit un peu moins de 5% de l'hémicycle. Elles sont aujourd'hui 68, soit 11,5% du nouveau Parlement. Lors des élections législatives de décembre, 340 femmes se sont présentées, dont 84 pour le seul parti de la minorité hongroise, l'UDMR. J. M.

LE MOULIN D'ASSAN SE MEURT...

Juin 2012, le moulin d'Assan prend feu. Février 2013, un pan de mur s'effondre. Que restera-t-il de ce monument historique à la fin de l'année ? Juste la consternation des Bucarestois, devant la lente disparition d'un joyau architectural de l'industrie roumaine. Construit en 1853 par le marchand George Assan, ce moulin servait à moudre le grain.

Texte et photo :
Julia Beurq



LA CHRONIQUE DE NICOLAS DON

DÉJÀ FANÉ ?

George Crin Laurentiu Antonescu est connu de tous les Roumains sous le seul prénom de Crin. Traduction : le lys. En 2009, lorsqu'il se présente au premier tour de l'élection présidentielle, le diminutif familial trahit une bonne dose d'affection pour le président du Parti national libéral. Il obtient plus de 20% des suffrages. Pas assez pour être au deuxième tour, mais la légende est en marche. Crin est perçu comme le seul espoir pour tous ceux, de plus en plus nombreux, qui rejettent le président Băsescu. Ainsi que tout autre présidentiable PSD, le Parti social-démocrate, héritier du PC de Ceaușescu. En février 2011, les fans de Crin assistent stupéfaits à une première embardée : les libéraux signent une alliance électorale avec le PSD, l'ennemi idéologique absolu. C'est la naissance de l'USL, l'Union social-libérale. Et ça marche. L'USL fait chuter le gouvernement pro-Băsescu et remporte dans la foulée les élections législatives de l'été 2012. Et là, tout s'emballe... Traian Băsescu est suspendu, Crin devient président intérimaire. Il se met à jouer avec la Constitution – avec l'aide de son allié, le Premier ministre PSD Victor Ponta – et s'attire les foudres de l'Union européenne. Puis finit par remettre son fauteuil à Traian Băsescu, suite à un référendum qui n'a pas abouti à la destitution définitive de celui-ci, par manque de quorum. Depuis, tout va mal pour Crin. Les attaques contre les leaders européens, coupables à ses yeux de soutenir le président Băsescu, et son discours nationaliste d'un autre âge, provoquent de forts remous non seulement dans l'électorat, mais également au sein de son propre parti. Internet et les réseaux sociaux, grands soutiens autrefois, en font aujourd'hui leur tête de Turc. Suite notamment à une rencontre avec les responsables du FMI pendant laquelle Crin s'exprime dans un anglais de CEI. Ses adversaires aiguisent donc les couteaux. Peu importe qu'il soit président du Sénat et candidat officiel de l'USL à la présidentielle de 2014. Les alliés du PSD sont les derniers à ignorer la dégradation de son image et songent avec gourmandise à une candidature du Premier ministre Ponta, de plus en plus logique à leurs yeux. Autre mauvaise nouvelle pour Crin, le président Băsescu, qui avait promis de se retirer de la vie politique à l'issue de son deuxième et dernier mandat, vient de changer d'avis, une fois de plus. Il va donc y avoir du sport sur la scène politique. Et on ne parle certainement pas d'une bataille de fleurs.

Nicolas Don est journaliste et fondateur de Telenews.ro

« LA DEMOCRATIE PEUT VITE DISPARAITRE »

Ioan Stanomir (39 ans) est professeur de droit constitutionnel à la faculté de Sciences politiques de l'université de Bucarest. Rencontré il y a trois ans (voir le numéro 42 de *Regard*), nous avons apprécié sa vision impartiale et objective. Un nouveau décryptage de sa part s'imposait sur ces relations qui restent floues entre justice et politique en Roumanie.

plus d'attention à l'impact de leur implication dans la vie politique. A la différence d'ici, en Europe de l'ouest, tout comme aux Etats-Unis ou dans d'autres démocraties occidentales, les personnes accusées de telles infractions prennent de la distance, elles reculent, et évitent ainsi qu'on puisse penser que leur participation à la vie politique leur offre une quelconque immunité.

Par ailleurs, la nomination de nouveaux chefs au Parquet général et à la DNA (Direction nationale anticorruption, ndlr) semble beaucoup préoccuper les dirigeants roumains...

En Roumanie, certains hommes d'affaires sont aussi des politiciens. Et beaucoup de politiciens ont des affaires, déclarées ou non. Nombre de ces affaires, plusieurs rapports et statistiques le prouvent, sont liées à l'exploitation des ressources de l'Etat. Conséquence : le premier problème est celui du conflit d'intérêts, délit enquêté à juste titre par l'ANI (Agence nationale d'intégrité, ndlr). Les conflits de nature pénale sont eux sous la supervision de la DNA ou du Parquet général. Il n'est donc pas étonnant qu'il soit très difficile de trouver des chefs pour ces institutions, parce que si elles commencent à avoir une approche indépendante, cela posera beaucoup de problèmes à ceux qui entrent et se maintiennent en politique dans le seul but d'exploiter les ressources de l'Etat.



Ces établissements n'ont-ils pas réussi à gagner suffisamment d'indépendance, de sorte qu'ils ne dépendent plus d'un seul chef ?

Malheureusement, la Roumanie n'a pas d'expérience en termes de continuité constitutionnelle, ses institutions n'ont pas de base solide. C'est pourquoi une seule personne a le pouvoir de changer du tout au tout l'établissement qu'il dirige ; on l'a vu récemment avec l'Institut culturel roumain, par exemple. Avec le Parquet ou la DNA, c'est la même chose, ce qui fait que la désignation du chef est très sensible. Et si vous observez l'intérieur des Parquets, il n'y a pas de subordination hiérarchique, l'approche d'un nouveau dirigeant est capitale pour encourager ou décourager une action impartiale et transparente.

La libération de l'ancien Premier ministre Adrian Năstase est en discussion. Qu'en pensez-vous ?

Monsieur Adrian Năstase a été, sans aucun doute, un homme politique remarquable. Et je préfère ne pas porter

de jugement sur sa carrière avant son emprisonnement. Ceci étant, en sa qualité d'ancien Premier ministre et professeur de droit, il devrait savoir qu'il ne peut pas solliciter sa libération conditionnelle auprès d'un établissement dont il a renié la légitimité à l'occasion de toutes ses sorties publiques. Comment la justice roumaine pourrait-elle libérer, même conditionnellement, un homme qui a remis en cause l'honnêteté des juges qui l'ont condamné ? Malheureusement, dans un pays comme la Roumanie, qui n'est pas très différent de certains Etats à l'extérieur de l'espace européen, l'idée qu'un politicien puisse être emprisonné est encore difficile à accepter. Beaucoup de représentants de l'élite politique regardent cette condamnation d'Adrian Năstase comme un événement qui ne doit pas se reproduire. Même s'il est clair que la justice a réussi dernièrement à rétablir un peu de son indépendance en condamnant à de la prison ferme certains hauts dignitaires.

« *Les personnes ayant de graves problèmes avec la justice devraient prêter plus d'attention à l'impact de leur implication dans la vie politique* »

Aux yeux des citoyens, la justice en Roumanie a de toute façon encore un long chemin à parcourir...

D'un point de vue politique surtout, il est clair que la Roumanie est retournée vingt ans en arrière. Nous avons, pour la première fois après 1990, une coalition qui détient deux tiers des mandats. Et dans tout pays où une force politique exerce une domination absolue, la justice est soumise à des pressions directes ou indirectes. C'est le cas dans beaucoup de pays en développement, où les politiciens munis d'une majorité confortable ne souhaitent plus accepter l'idée d'une justice indépendante. La perception de la justice est, d'autre part, une affaire compliquée : il existe une perception de la population, et celle des élites politiques et médiatiques. Cette dernière est marquée par un intérêt très précis, celui d'instrumen-

taliser la justice, de l'utiliser contre les adversaires politiques, et de se protéger contre ses éventuelles attaques. La perception de la population est beaucoup plus simple. Les gens désirent en général une justice équilibrée, correcte, transparente et prédictible. En d'autres mots, n'importe quel citoyen doit bénéficier de la même justice qu'un personnage public. Ces standards ne sont cependant pas respectés, même au sein de l'Union européenne. Mais nous, en tant que pays sorti d'un régime totalitaire, et avec une tradition démocratique très compliquée, nous sommes obligés d'être extrêmement attentifs. De fait, l'année 2012 fut une leçon : la démocratie n'est pas irré-

médiatement constituée, elle peut disparaître aussi vite qu'elle est apparue, et donner place à d'autres formes de gouvernement, extrêmement efficaces et populaires dans d'autres coins du monde. En dehors de l'espace occidental, beaucoup de sociétés ont des gouvernements non démocratiques. Et beaucoup de nos voisins à l'Est ont des gouvernements non démocratiques avec lesquels Bruxelles discute comme si de rien n'était. Encore heureux que la Roumanie soit membre de l'Union européenne, et que ses affaires internes soient des affaires communes avec l'UE.

Propos recueillis par Carmen Constantin.
Photo : Mihai Barbu



Lire la suite...



Nous sommes heureux de vous présenter notre nouveau site entièrement rénové et désormais adaptable à tout type de plateforme : ordinateur, téléphone portable, tablette... Vous aurez la possibilité de vous abonner facilement à la version électronique de notre revue, lire davantage d'articles ou naviguer dans nos archives.

Il suffit de vous connecter...

www.regard.ro

LA CHRONIQUE D'ISABELLE WESSELINGH

LA REPUBLICA, LA PASSION D'UN HOMME

Premier dimanche de printemps à Tulcea, sur les bords du Danube. Sous le soleil, les pêcheurs disputent le poisson aux mouettes qui tournoient au-dessus des flots. Quelques chats se sont placés en embuscade derrière les pêcheurs dans l'espoir de saisir un poisson, donné ou attrapé à la volée. Sur une des collines de la ville, scintillent les bulbes bleu et or d'une église des Lipovènes, communauté russophone installée en Roumanie depuis le 18^{ème} siècle.

Le long d'une des berges du fleuve, les bateaux ondulent doucement dans un joyeux mélange de genres qui fait penser à l'Asie : barques, bac, chaloupes à moteur, bateaux de promenade, bateaux restaurants, hydroglisseurs pour rejoindre Sulina. Et puis, élégante, blanche et cuivrée : la Republica.

« Vous êtes à bord du dernier navire de guerre à vapeur du Danube », indique fièrement Gheorghe Avadanei, le capitaine qui nous accueille sur le pont. Propulsée par une roue à aube actionnée grâce à la vapeur – comme les fameux bateaux du Mississippi – la Republica fut construite par l'empire austro-hongrois en 1883, à Linz.

Gheorghe, passionné, aime conter l'histoire de cette « vieille dame de 130 ans », qui survécut à deux conflits mondiaux et transporta à son bord l'ancien chef de l'Etat yougoslave Tito, Nikita Khrouchtchev et l'ex Premier ministre roumain Gheorghe Gheorghiu-Dej. Et ce sont alors plusieurs pans de l'histoire de la région qui surgissent. La Republica, alors nommée Csobanc, vit le jour quand l'Autriche-Hongrie décida de renforcer sa présence tout le long du Danube dans une période où les grandes puissances – Russie, Empire ottoman, Grande-Bretagne, France, Allemagne – renégociaient leurs zones d'influence dans les Balkans et le Caucase. Son impressionnante salle des machines dans laquelle nous descendons rappelle comment la vapeur, obtenue par la combustion de charbon, permettait à un navire de naviguer jusqu'à une vitesse de 30 kilomètres/heure sur le fleuve. Gheorghe ne manque pas au passage de rappeler que ce fut le Français Denis Papin qui au 17^{ème} siècle fut le premier à imaginer la machine à vapeur et son utilisation possible pour le transport naval.

Confisquée par les Soviétiques après la Seconde guerre mondiale, comme bon nombre de navires de guerre roumains, la Republica ne fit son retour en Roumanie qu'en 1951. C'est ensuite qu'elle accueillit quelques rencontres au sommet entre Dej et Tito, ou Dej et Khrouchtchev. Mais loin des officiels, il y eut aussi une histoire d'amour à bord que Gheorghe Avadanei aime à raconter.

Né dans le Delta, ce dernier entra dans la marine par fascination pour les bateaux et la navigation avant de travailler aux chantiers navals de Tulcea où il perfectionna sa connaissance de la mécanique. C'est ainsi qu'il fut appelé à œuvrer au « sauvetage » de la Republica par un ancien maire de Tulcea. Et contribua à faire déclarer le navire patrimoine culturel national.

Curieusement, la mairie de Tulcea a autorisé depuis quelques années un entrepreneur à y ouvrir un bar l'été. Gheorghe aurait préféré que soient restaurées et préservées d'autres parties du bateau afin de développer le musée. Mais dans un pays « qui a du mal à respecter » certaines traces de l'Histoire, l'homme reste fier d'une chose : « La Republica a été déclarée patrimoine culturel national, trésor pour son importance technique. Elle ne peut pas être désossée pour finir en ferraille, elle ne peut pas être vendue et je me sens satisfait. J'ai fait tout ce que j'ai pu. » Et comme souvent, à Tulcea ou ailleurs, cela fait toujours une différence.



Le capitaine Gheorghe Avadanei sur la Republica.

Isabelle Wesselingh est chef du bureau de l'agence France-Presse à Bucarest.

Photo : I.W.

BEAUX PETITS CERVEAUX

Selon les estimations de l'association Gifted Education, plus de 200.000 enfants de moins de 15 ans seraient surdoués en Roumanie. Face à un système scolaire qui ne propose pas encore de structures adéquates, cette association permet de les détecter et de leur offrir une école adaptée.

LA MERE DE LA PETITE STEFANIA

se rappelle de ce jour où elle fut convoquée par l'institutrice de l'école de sa fille. Sans raison, son enfant avait décidé de marcher à quatre pattes pendant tout un après-midi. Elle lui demanda alors les raisons de son



seurs et spécialistes travaillent avec les enfants.

« Notre ambition est de construire un campus et une école avec un parcours 100% dédié aux enfants surdoués, explique Monica Gheorghiu, responsable du projet et présidente de l'association. Tout le monde peut comprendre un enfant de 16 ans avec l'intelligence d'un enfant de 8 ans, mais pas l'inverse. Très souvent, les surdoués risquent l'exclusion scolaire mais aussi sociale », poursuit-elle.

Aujourd'hui, la petite Stefania est en cours

comportement... « Aujourd'hui, j'étais un chien », répondit promptement l'enfant. Stefania n'est décidément pas une enfant comme les autres. Lecture précoce, curiosité insatiable, il devenait urgent de lui trouver un lieu adapté à ses capacités. Elle passa donc un test d'intelligence organisé par l'association Gifted Education qui révéla un quotient intellectuel (QI) au-delà des 130 (seuls 2% de la population mondiale dépasse ce score). Stefania a aujourd'hui 8 ans et suit les cours de l'école des surdoués de l'association.

Une quarantaine d'enfants âgés de 6 à 12 ans bénéficient actuellement de cette structure unique mise en place par Gifted Education : méthodes d'apprentissage rapide, bonnes manières, éthique, etc. Il ne s'agit pour l'instant que d'une formation extrascolaire, en fin de semaine, qui se déroule dans quelques salles de classe louées à une école publique du quartier de Drumul Taberei, à Bucarest. Mais plus de cinquante profes-

de « théâtre des émotions ». Très bavarde et pleine d'énergie, elle aime être au cœur de l'action. « A la différence de l'école normale, ici on peut parler pendant les cours, et j'adore ça ! », dit-elle,



enthousiaste. Les enfants viennent de regarder un film qui parle de discrimination et ils en discutent. Eux-mêmes sont régulièrement victimes d'une certaine mise à l'écart. « Souvent les enfants surdoués sont rejetés ou ridiculisés par leurs camarades de classe. Ils en souffrent et préfèrent alors cacher leurs capacités. A travers ce film, j'essaie de leur faire comprendre qu'il faut garder confiance en soi », explique Geta Haimmerl, psychologue qui collabore avec Gifted Education.

« Les professeurs ont compris que je ne m'intéressais ni à l'histoire, ni à la géographie, alors ils me laissent travailler sur mes projets »

Malgré la loi 17/2007 qui garantit une éducation différenciée pour les enfants surdoués, rien n'a été concrètement mis en place au sein du système sco-



Le jeune informaticien Ionuț Budișteanu.

laire public. Le ministère de l'Education reste évasif sur la question et n'a pas su répondre aux questions de Regard quant à la stratégie nationale pour ces élèves. « La Roumanie continue d'exporter ses cerveaux, et les autorités traitent cette situation d'une manière aussi superficielle que leurs promesses électorales, s'indigne Florin Colceag, professeur de mathématiques et expert en éducation des surdoués. Le paradoxe est que ces enfants sont souvent très patriotes », ajoute-t-il.

C'est notamment le cas de Ionuț Budișteanu, jeune informaticien prodige de 19 ans qui a décidé de rester en

Roumanie malgré une bourse de 40.000 dollars lui ouvrant les portes de plusieurs universités américaines. Lauréat en 2010 du concours informatique « Intel ISEF » – l'un des plus importants aux Etats-Unis – Ionuț collectionne les découvertes technologiques : de la voiture qui roule sans chauffeur à ce dispositif permettant aux non-voyants de repérer leur environnement à l'aide de leur langue.

Mais il est toujours élève en classe de terminale dans le groupe scolaire Oltchim de Râmnicu Vâlcea, sa ville natale. Pendant que ses camarades préparent le baccalauréat, Ionuț a lui d'autres soucis... « Je dois améliorer le radar 3D de ma voiture autonome, alors je vais au lycée avec mon ordinateur et je travaille sur mes projets. Les professeurs ont compris que je ne m'intéressais ni à l'histoire, ni à la géographie, et ils me laissent travailler. »

A trois ans, Ionuț savait déjà lire et à cinq, il réalisait ses propres jeux vidéo.

Du coup, l'école est devenue vite rébarbative, comme c'est le cas pour la plupart des petits génies. S'ils ne sont pas pris en charge à temps, la moitié des enfants surdoués perdent leurs capacités à l'âge adulte, selon la Commission nationale pour l'excellence en éducation (Etats-Unis).

Jonas Mercier

Photos : Silviu Pal, Centrul Gifted Education, et D. R.

Un don qui coûte cher

La scolarisation complémentaire proposée par Gifted Education coûte entre 2000 et 2700 euros par an en fonction de l'âge de l'enfant. Des bourses proposées par les sociétés partenaires de l'association sont cependant disponibles. A noter que la sélection 2013 pour cette école d'excellence est ouverte. Plus de détails sur www.giftededu.org



Depuis près de 10 ans, ACVATOT apporte l'expérience, les compétences et l'esprit entrepreneurial d'un groupe international depuis la conception jusqu'à la réalisation de projets complexes d'infrastructures. Chaque année, des dizaines de chantiers de réseaux (eau, assainissement, gaz, etc...), de routes ou de génie civil sont entrepris sur toute la Roumanie avec le même souci de qualité, de respect des engagements et d'innovation qui caractérise nos projets.

Souhaitant s'impliquer de manière active dans la vie de la communauté, ACVATOT a donné naissance à la Fondation Acvatot qui développera des projets dans la sphère sociale et la protection de l'environnement. Dans un même souci de développement durable, notre centre de formation ACVASCHOOL formera nos collaborateurs à toutes nos techniques ainsi qu'aux bonnes pratiques en matière de sécurité.



Contact:
5 - 25, rue Popa Lazar, bâtiment C14, etages 1 + 2, Secteur 2, Bucarest
Tel.: 0040 212 520 960 • Fax: 0040 212 520 934 • contact@acvatot.ro

www.acvatot.com

CATHEDRAL PLAZA, SUITE ET FIN ?



En pleine procédure de démontage, l'immense tour construite à moins de dix mètres de la cathédrale Saint Joseph de Bucarest a été rachetée fin février par un homme d'affaires grec. L'archevêché catholique de Bucarest s'est empressé de faire un communiqué pour rappeler que cette transaction ne changerait rien à l'avenir du bâtiment. Le 23 janvier dernier, la Cour d'appel de Ploiești a en effet rendu une décision irrévocable qui oblige les autorités locales à démonter cet édifice de 75 mètres de haut construit illégalement. Le maire de la capitale, Sorin Oprescu, a déclaré qu'il respecterait la loi tout en cherchant des solutions pour obtenir l'argent nécessaire à cette opération. J. M. Photo : Mediafax

Prix du jeune journaliste francophone



L'Organisation internationale de la francophonie (OIF) organise, en partenariat avec l'Ambassade de France, la Délégation Wallonie Bruxelles, la Faculté de journalisme de l'Université de Bucarest ainsi que Lepetitjournal.com de Bucarest et le magazine *Regard*, la 5ème édition du concours de journalisme intitulé « Prix du jeune journaliste francophone ». Ce prix, destiné à la jeunesse, a pour but de découvrir et d'encourager des jeunes talents journalistiques s'exprimant en français. Il n'est pas réservé exclusivement aux étudiants en journalisme, et s'adresse à toute personne âgée de 18

à 28 ans résidant en Roumanie. Le formulaire d'inscription et le règlement du prix sont téléchargeables sur le site : www.fjsc.unibuc.ro. Les candidatures doivent être envoyées en ligne au plus tard le 1er juillet 2013 (minuit). Communiqué OIF

Pour plus d'infos, téléphoner au : 021 314 97 78 (OIF à Bucarest).

A L'ANGLAISE SUR LA ROUTE

Malgré les nombreuses tentatives du Registre automobile roumain (RAR), les voitures qui ont le volant à droite – conduite anglaise – pourront toujours circuler sur les routes du pays. Interdire leur immatriculation contrevient à la législation européenne, a expliqué en début d'année le chef des homologations du RAR, Cristian Bucur. Les autorités imposeront toutefois quelques modifications, notamment en termes de signalisations sur la voiture. Environ 8000 voitures avec le volant à droite ont été immatriculées en Roumanie ces trois dernières années. J. M.

CONTRE LE COPIER-COLLER

Créer une archive électronique des travaux universitaires déjà publiés pour lutter plus efficacement contre le plagiat : voilà la proposition faite au ministère de l'Education par le Groupe de réforme et d'alternative universitaire (GRAUR). Cette association souhaite ainsi prévenir cette pratique dont plusieurs scandales récents ont révélé l'ampleur dans la société roumaine. Le GRAUR a d'ailleurs déjà lancé sur Internet un index des thèses, articles ou livres qui ont été plagiés en Roumanie. Pour le président du GRAUR, le professeur universitaire Dorin Isoc, combattre les tentatives de plagiat est crucial pour « une stimulation correcte de la créativité intellectuelle ». J. M.

Moins européens

51% des Roumains seulement affirment se sentir réellement citoyens européens, conformément au plus récent sondage Eurobaromètre dont les données ont été collectées en novembre 2012. Encore moins européens se sentent les Britanniques (48%), les Bulgares (47%), et les Grecs (46%). Les plus européens seraient les Luxembourgeois, 87%, suivis des Finlandais, 78%, et des Estoniens, 70%. Selon l'une des conclusions du sondage, citée par le site Euractiv.com, la politique de crise, définie par des mesures d'austérité et la révision des politiques structurelles, a rendu les Roumains beaucoup plus sceptiques vis-à-vis des valeurs et des accomplissements de l'Union européenne. R. R.

COMMUNIQUÉ



MESSAGE DU PRESIDENT DU GADIF

Chers amis de la Francophonie,

Le Groupe des Ambassades, Délégations et Institutions francophones en Roumanie (GADIF) a pour but de défendre et de promouvoir la langue française que nous avons en partage et les valeurs que nous portons (diversité culturelle, linguistique, droits de l'homme, etc.) ainsi que d'accroître les synergies entre les activités de ses membres en Roumanie. Il décerne un « Prix du GADIF » à des personnalités qui ont contribué dans leur domaine à la promotion de la langue française et des valeurs défendues par la Francophonie. Dans ses activités, le GADIF jouit du précieux soutien des autorités roumaines, en particulier du ministère des Affaires étrangères, du ministère de la Culture ainsi que du ministère de l'Education nationale. A l'occasion des Fêtes de la Francophonie 2013 qui correspondent également au 20ème anniversaire de l'adhésion de la Roumanie à l'OIF, les événements suivants seront organisés tout au long du mois de mars (1). Une attention toute particulière a été portée à la délocalisation des festivités en province.

Soirée de Gala célébrant le 20ème anniversaire de l'adhésion de la Roumanie à l'OIF (sur invitation) : organisée par le ministère des Affaires étrangères roumain, elle aura lieu le 21 mars à la Salle de la radio roumaine à Bucarest et sera retransmise en direct dès 19h. A cette occasion, le GADIF attribuera ses prix 2013 à des personnalités ayant marqué la Francophonie en Roumanie. Pour plus d'informations : donuis@mae.ro (ministère roumain des Affaires étrangères) ou buc.vertretung@eda.admin.ch (Ambassade de Suisse).

Symposium « Coopération universitaire multilatérale francophone en Europe centrale et orientale » : il se tiendra les 18 et 19 mars à Târgoviște au centre de conférences de l'Université « Valahia ». L'ouverture aura lieu le 18 mars à 10h. Organisé par le Bureau de l'Agence universitaire de la Francophonie pour l'Europe centrale et orientale (AUF), il réunira les divers responsables des projets financés par l'AUF dans la région.

Inauguration d'une place de la Francophonie à Bucarest : à l'occasion du 20ème anniversaire de la Roumanie dans l'OIF, les autorités roumaines inaugureront une place de la Francophonie au carrefour du Boulevard Libertății et de Calea 13 Septembrie à Bucarest. L'inauguration aura lieu à une date qui reste à fixer.

Exposition « 1993-2013, Repères francophones en Roumanie » : organisée par le ministère des Affaires étrangères, cette exposition sera inaugurée le 4 avril à la Bibliothèque nationale (heure à déterminer) et mettra en exergue des documents et des photographies d'archives en relation avec l'adhésion et l'appartenance de la Roumanie à l'OIF.

Les journées du Film Francophone : organisées par l'Institut français, elles seront dédiées à l'Afrique qui a accueilli le dernier Sommet de la Francophonie en octobre 2012, et se dérouleront entre le 14 et le 28 mars dans diverses villes du pays, notamment à Bucarest, Cluj-Napoca, Iași, Sibiu et Timișoara.

Je saisis cette occasion pour remercier tous ceux qui œuvrent à la réalisation de ce jubilé des 20 ans de la Roumanie au sein de l'OIF et vous souhaite une belle fête de la Francophonie 2013.

Jean-Hubert Lebet

(1) Avec le soutien actif des Ambassades d'Arménie, du Canada, d'Egypte, de France, du Liban, du Maroc, de la République Démocratique du Congo, de Suisse, de Tunisie, du Vietnam, de la Délégation Wallonie Bruxelles, de l'Antenne régionale de l'Organisation internationale de la Francophonie pour les pays de l'Europe centrale et orientale, ainsi que du Bureau de l'Agence universitaire de la Francophonie pour l'Europe centrale et orientale.

Le site du mois de la Francophonie : www.20mars.francophonie.org

Jusqu'à IAȘI



Après Cluj, Constanța et Timișoara, notre équipe a fait route jusqu'à Iași, capitale de la Moldavie roumaine, ville estudiantine empreinte d'une spiritualité à part, qui a vu naître ou a accueilli parmi les plus grands intellectuels roumains, de Creangă à Eminescu en passant par Alecsandri.

La première chose que l'on remarque à peine arrivé, c'est un certain calme, un rythme différent, un contact avec les habitants plus chaleureux qu'à Bucarest. De cette tranquillité ambiante, l'un de nos journalistes en fera même l'angle principal de son article.

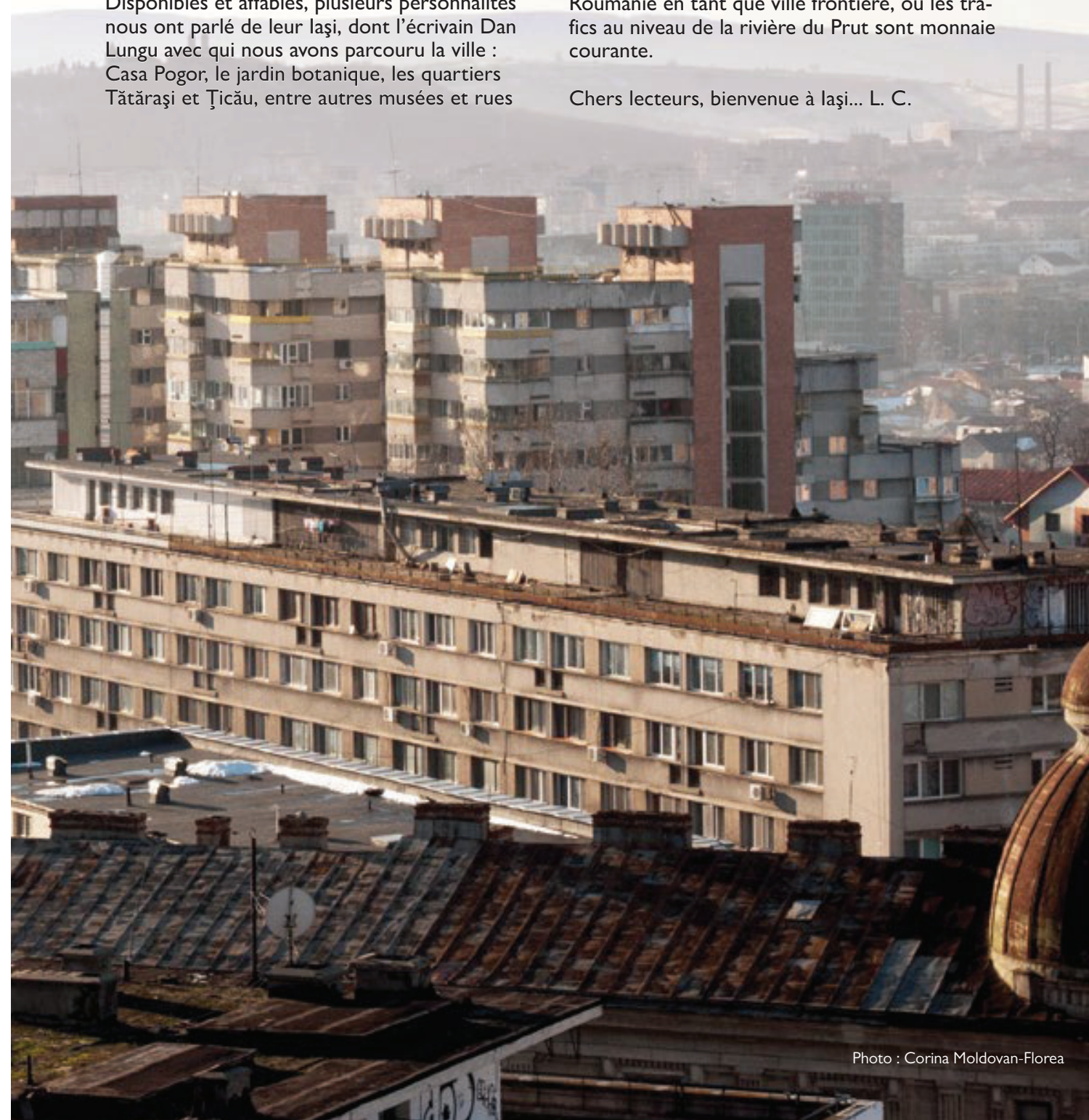
Disponibles et affables, plusieurs personnalités nous ont parlé de leur Iași, dont l'écrivain Dan Lungu avec qui nous avons parcouru la ville : Casa Pogor, le jardin botanique, les quartiers Tătărași et Țicău, entre autres musées et rues

populaires. Sans oublier l'Institut culturel français avec Olivier Dumas, ou Liviu Antonesei, personnalité du monde des *leșeni*, écrivain, professeur universitaire et directeur éditorial des éditions Adenium.

Entre divers sujets, nous abordons aussi le développement économique de la ville, et remercions notamment la mairie qui nous a beaucoup aidés. Avant de parler religion, mais aussi histoire avec l'un des derniers survivants du pogrom de Iași, Leizer Finkelstein. Un témoignage poignant.

Enfin, il fallait parler de la capitale moldave de la Roumanie en tant que ville frontalière, où les trafics au niveau de la rivière du Prut sont monnaie courante.

Chers lecteurs, bienvenue à Iași... L. C.



REPERES

Avant de se plonger dans l'univers *ieșean*, voici quelques données générales sur la principale ville de la Moldavie roumaine.

CAPITALE D'HIER ET DE DEMAIN

Située en Moldavie roumaine, à 400 km de Bucarest et 150 km de Chișinău, Iași a longtemps été un lieu de pouvoir important. Entre 1564 et 1859, elle est

nie. Elle cède la place à sa rivale pour une somme d'argent dont elle ne verra jamais la couleur. Entre 1916 et 1918, à l'heure où Bucarest est occupée par les forces de l'Axe, elle redevient provisoirement la capitale du pays. Depuis, Iași

révolution de 1989. Iași a en effet perdu 81.000 habitants en vingt ans, dont plus de 57.000 ces dix dernières années. Ce déclin s'explique notamment par la fermeture de fleurons de l'industrie qui a poussé de nombreux ouvriers à



Statue de Gheorghe Asachi (1788-1869), écrivain, peintre, dramaturge moldave, devant l'école primaire qui porte son nom.

la capitale de la principauté de Moldavie, un vaste territoire à la charnière des empires ottoman, russe et austro-hongrois. Les princes qui y résident sont les vassaux des puissances étrangères mais gèrent de façon autonome les affaires intérieures. C'est notamment à Iași qu'est signé le traité mettant fin à la septième guerre russo-turque en 1792. La cité moldave est aussi la première ville roumaine à épouser les idées de la révolution de 1848. Entre 1859 et 1862, alors que le prince Cuza vient de sceller l'union des principautés de Moldavie et de Valachie, la ville est avec Bucarest l'une des deux capitales de la Rouma-

a tourné la page. Elle devrait devenir la capitale de la région nord-est dans le cadre de la décentralisation qui est en cours. Elle rêve aussi d'être la capitale européenne de la culture en 2020.

DEMOGRAPHIE

Iași est la ville la plus importante du nord-est de la Roumanie. Jusqu'au recensement de 2011, elle était même la ville de province la plus peuplée. Pourtant, avec seulement 263.410 habitants, elle est aujourd'hui surclassée par Cluj et Timișoara. C'est le résultat d'un déclin démographique amorcé après la

partir. Mais la cité moldave reste l'une des rares métropoles à bénéficier d'un taux d'accroissement naturel positif. En 2011, 7788 naissances y ont été enregistrées contre 4127 décès, selon les autorités locales. La quatrième ville de Roumanie est enfin le chef-lieu du département de Iași qui compte 723.000 habitants et enregistre le meilleur taux d'accroissement naturel du pays (+ 458), devant les départements de Suceava, Brașov et Ilfov.

EDUCATION

La ville continue aussi d'attirer un grand

nombre d'étudiants. Environ 60.000 jeunes originaires des quatre coins de la Roumanie et de 70 pays différents s'y forment chaque année. Ils perpétuent une tradition académique séculaire et représentent une manne financière conséquente. A la rentrée 2012, 44% d'entre eux ont choisi l'une des quinze facultés de l'Université Alexandru Ioan Cuza. Fondée en 1860, c'est la plus ancienne université de Roumanie mais aussi l'une des plus prestigieuses. De son côté, l'Université de médecine et de pharmacie Grigore T. Popa joue depuis le communisme la carte de l'ouverture internationale. Comme sa rivale de Cluj, elle propose des cursus en anglais et en français qui débouchent sur des diplômes reconnus au niveau européen. Cette formule est un succès. Un quart des 10.000 étudiants inscrits sont étrangers, et l'université récolte chaque année plus de 6 millions d'euros grâce aux frais d'inscription majorés dont ils doivent s'acquitter. A noter aussi que plusieurs milliers d'étudiants issus de la République de Moldavie franchissent la frontière pour étudier dans l'un des huit établissements d'enseignement supérieur que compte la ville.

COSMOPOLITISME

Au cours de l'année universitaire, il n'est pas rare d'entendre parler français, arabe ou anglais dans les cafés de la cité moldave. Les centres culturels



étrangers sont également très dynamiques. Mais quand vient l'été, une autre réalité saute aux yeux : l'homogénéité de la population stable. En effet, 98,4% des habitants de Iași se sont déclarés roumains lors du recensement de 2011. On est loin du bouillonnement multiculturel qui faisait jadis la renommée de la ville. Il y a encore 70 ans, près de la moitié de la population locale appartenait à la minorité juive et d'importantes

communautés russes, allemandes, polonaises ou arméniennes cohabitaient. Il reste moins de 400 juifs dans cette métropole qui en a compté jusqu'à 40.000. En cause, le massacre de plus de 13.000 d'entre eux lors du pogrom orchestré en juin 1941 par les autorités roumaines (voir page 36) mais aussi les vagues d'émigration successives liées à la création d'Israël en 1948.

RELIGION

Iași est animée par une très grande ferveur religieuse. Chaque année au mois d'octobre, des centaines de milliers de pèlerins s'y pressent pour toucher les reliques de Sfânta Parascheva qui sont exposées dans la cathédrale métropolitaine (*Mitropolie*). Des queues immenses se forment alors dans la ville qui devient, pour quelques jours, le centre spirituel de l'orthodoxie roumaine. Iași est aussi la métropole de province qui abrite le plus d'églises. Leur nombre a augmenté de 65% depuis la révolution pour atteindre aujourd'hui 71. Parmi ces lieux de culte, 30 sont inscrits au patrimoine historique dont l'église Sfântul Nicolae Domnesc, construite à l'époque de Ștefan cel Mare, ou celle des Trois Hiérarques. Perchés sur des collines ou situés en plein centre-ville, de nombreux monastères témoignent aussi de la vigueur de la vie religieuse dans cette ville où neuf habitants sur dix se déclarent orthodoxes. Enfin, les deux derniers patriarches de l'Eglise orthodoxe roumaine, Teoctist et Daniel, ont d'abord été les archevêques de Iași et les métropolitains de Moldavie et de Bucovine avant d'accéder aux plus hautes fonctions.

CULTURE

La ville aux sept collines est souvent présentée comme la capitale culturelle de la Roumanie. Elle compte quatre théâtres, une centaine de bibliothèques, une vingtaine de musées et deux importants festivals de théâtre, « EuroArt » et « Dar Iași » organisés au printemps. De son glorieux passé, elle tire un patrimoine architectural exceptionnel qui fait l'objet d'un vaste plan de restauration. Ses églises, son Hôtel Traian dessiné par Gustave Eiffel, ou son flamboyant Palais de la Culture inauguré en 1926 témoignent de son rayonnement culturel à travers

les siècles. C'est à Iași que fut jouée la première pièce de théâtre en langue roumaine (1816), inaugurés le premier théâtre national (1840), le premier musée (1834) et le premier jardin botanique (1856) de Roumanie ou encore fondée la première troupe de théâtre yiddish au monde (1876). La ville est aussi l'un des berceaux de la littérature roumaine. Des auteurs prestigieux comme Creangă, Eminescu, Sadoveanu ou Alecsandri, tous membres du courant littéraire Junimea, y sont nés ou y ont vécu. Mais la ville célèbre aussi des scientifiques comme Emil Racoviță, le père de la biospéléologie, ou de grands princes comme Vasile Lupu et Dimitrie Cantemir. Il n'est pas impossible que Cristian Mungiu, Palme d'Or du festival de Cannes en 2007, ait aussi un jour un buste à lui dans cette ville qui l'a vu naître.

ECONOMIE

Sous le communisme, Iași était l'un des plus grands bastions industriels de Roumanie. Ses usines gigantesques excellaient dans la production de machines-outils, de pièces industrielles, de cigarettes ou d'huile et employaient des dizaines de milliers de salariés. Pourtant, après la révolution, la plupart d'entre elles ont été fermées et vendues morceau par morceau. En pleine reconversion, la ville reste le plus grand pôle économique d'une région largement sinistrée. Le nord-est du pays est en effet la deuxième région la plus pauvre de l'Union européenne, et le département de Iași n'est que 19ème sur 42 au classement des départements les plus riches de Roumanie, avec un PIB de 1250 euros par habitant en 2012. A Iași pourtant, seules 3092 personnes étaient au chômage en 2011, soit 1,39% de la population active de la ville. L'industrie pharmaceutique se porte bien et de nombreuses PME spécialisées dans les nouvelles technologies s'y sont récemment implantées. L'an dernier, les exportations ont également augmenté de 35% par rapport à 2011. Pour les autorités locales, cet essor s'explique par une très bonne absorption des fonds européens. Une dizaine de projets cofinancés sont d'ailleurs en cours pour redynamiser le tissu économique de la ville.

Mehdi Chebana
Photos : Corina Moldovan-Florea

LE IAȘI DE LUNGU

Deux jours avant de s'envoler pour Bucarest animer une conférence au Théâtre national, l'écrivain Dan Lungu nous a présenté son Iași à lui, à la fois élégant, populaire et surprenant. Une ballade bucolique dans la capitale moldave.

TOUT COMMENCE PAR UN

rendez-vous matinal à Casa Pogor. Dan Lungu reçoit chaleureusement dans son bureau fraîchement inauguré. « *C'est mon quatrième jour, je viens tout juste d'être nommé directeur de ce musée* », lance-t-il. Il explique ce qui l'a mené dans cet endroit mythique après une activité littéraire longue de près de 20 ans. « *Cela remonte à l'université, au début des années 1990. Ce lieu a toujours été particulier pour moi. C'est dans cette maison qui a appartenu à Vasile Pogor, et à son initiative, que se retrouvait le gotha de la littérature roumaine de l'époque, Mihai Eminescu, Ion Creangă, Ion Luca Caragiale, Vasile Alecsandri et beaucoup d'autres.* »

C'est en effet dans ces salons somptueux que se tenaient les réunions de la société littéraire Junimea... Âge d'or d'une ville en pleine effervescence littéraire.

La maison, magnifique, à l'intérieur cossu et au mobilier et objets d'époque, est aujourd'hui entièrement consacrée à ce musée et transpire l'atmosphère d'antan. La rue Vasile Pogor et ses belles bâtisses, témoins d'un autre temps, sont en plein cœur du Iași intellectuel et étudiant, à deux pas des universités. Dan Lungu reprend : « *Il y a aussi le jardin botanique pas très loin. Ce jardin évoque pour moi des souvenirs, j'y allais*



Dan Lungu

réviser les beaux jours venus. On n'avait pas d'argent et on ne savait pas trop où aller, alors on apprenait sur les bancs à l'ombre des arbres. Et on rentrait à la hussarde en faisant le mur. » Accolées au jardin, sur une colline, quelques maisons. Certaines plus anciennes, d'autres récentes voire en travaux.

C'est ici, juste au-dessus du jardin botanique, que Dan montre la maison de ses rêves. « *Je fais construire depuis quelques années avec l'argent que me rapportent mes livres. Vous savez, le Moldave a cette obsession : avoir sa maison sur sa propre terre. Pour le moment, c'est juste pour l'été. C'est un endroit parfait pour mes enfants, recevoir des amis, et surtout écrire au calme. Dans les blocs roumains, il est impossible de se concentrer, on entend tout. J'espère emménager très vite même s'il y a encore du boulot...* ».



A l'intérieur du musée Casa Pogor.



Les fresques murales signées Vector en plein cœur du quartier Tătărași.

Avant d'en arriver là et de devenir professeur à la faculté de sociologie,

Sur Dan

Dan Lungu est né à Botoșani, au nord de la Moldavie, en 1969. Écrivain apprécié en Roumanie comme à l'étranger, la France l'a décoré Chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres il y a deux ans. Fondateur du Club littéraire « 8 » à Iași, c'est avec *Le paradis des poules* en 2004 et surtout *Je suis une vieille coco* quatre ans plus tard, qu'il acquiert une notoriété internationale. Devenu best-seller en Roumanie, ce dernier livre a été traduit et vendu dans de nombreux pays et va aussi faire l'objet d'une adaptation cinématographique en Roumanie. Outre sa nouvelle fonction de directeur à Casa Pogor, Dan Lungu est par ailleurs maître de conférences à la chaire de sociologie de Iași, et l'auteur de plusieurs recueils de poésie.

Dan Lungu est passé par des périodes difficiles mais extrêmement productives. Pendant les années Tătărași, du nom du quartier où il habitait. « *C'est là, en 1996-97, que j'ai fondé avec des amis le Club 8, un groupe littéraire. Nous n'étions clairement pas dans les petits papiers de l'establishment de Iași. On essayait de proposer une esthétique alternative par rapport à l'art local officiel, un groupe de réflexion et de pression. Ça a permis de faire bouger un peu les choses. D'autres ont aussi émergé à cette époque-là, comme l'association Vector et sa biennale Periferic, pionnière en Roumanie pour l'éducation aux arts visuels.* » Tătărași, quartier populaire à quelques encablures du centre-ville, sur la route de l'aéroport. Dan Lungu y montre de vastes fresques peintes il y a quelques années sur les façades des blocs par les artistes de Vector.

Quartier populaire par excellence, ça traîne à la sortie du marché. Constat évident : les dessins aèrent le coin et cassent une ambiance plutôt bétonnée. « *C'est osé et avant-gardiste de voir ça à Iași, explique Dan. Il y a de tout dans*

cette ville, on a des bâtiments historiques qui tombent en lambeaux, ce mall qui ne ressemble à rien mais attire les foules de toute la région. Quelque chose comme ça en plein centre-ville, ce n'est possible que dans les pays ex-communistes. » Faute d'une politique urbaine cohérente, un mal récurrent des espaces urbains dans le pays. Dan tempère cependant : « *On ne peut pas nier qu'il y a eu aussi de bonnes choses : des musées, l'université refaite avec goût, le Philharmonique, l'Hôtel Traian construit d'après les plans de Gustave Eiffel. Le théâtre aussi a été bien rénové.* »

Un peu plus loin, l'appartement du Club 8. Quand leur premier enfant est arrivé, la femme de Dan a mis tout le monde dehors... « *A l'époque, nous fumions tous deux paquets par jour* », rigole-t-il. Le groupe s'est alors rassemblé un peu plus loin, au théâtre Luceafărul, puis chez des amis, dans des troquets...

Direction la *bojdeuca* de Ion Creangă, dans le quartier Țicău. C'est dans cette maisonnette que le célèbre auteur a passé les dix-sept dernières années

de sa vie jusqu'en 1889, et qu'il a écrit son chef-d'œuvre *Aminții din copilărie*. Musée mémorial dès 1918, la *bojdeuca* est également classée monument historique. Composée de deux pièces, elle était à l'époque à la périphérie de la ville, sur les contreforts d'une colline. Creangă, géant de 1 mètre 85 et de 120 kilos, a loué la maison lorsqu'il a été exclu du clergé pour comportement non adéquat, puis l'a achetée pour 50 *bani* autrichiens. Le guide raconte comment Creangă allait se laver dans le Prut, 15 km plus loin. La visite est empreinte de magie. Dan reste fasciné : « *Ion Creangă a une place à part dans la littérature roumaine. Il était issu du monde paysan,*

c'est ce qui donne de la saveur à sa prose empreinte de provincialisme et d'une sincérité rare. Eminescu était un ami fidèle et venait le voir régulièrement ici. C'est lui qui l'a imposé dans les cercles littéraires car pour les autres, il n'était au départ qu'un simple conteur populaire. »

Après avoir grimpé sur les hauteurs de Iași et contourné à pied le splendide monastère Cetățuia, le « CUG », immense usine de gros outillage accolée à la ville, s'étend à perte de vue. Celui-ci ne tourne désormais plus qu'au ralenti. Une lente décrépitude entamée à l'aune de la démocratie, il y a 23 ans. De par sa taille et sa production, le CUG fut

l'un des plus gros combinats du pays. On y fabriquait de l'outillage pour la construction, des grues et des turbines. Derrière les murs de l'enceinte du monastère, à l'orée d'un bois, on surplombe le vaisseau fantôme. « *C'est un lieu qui m'a énormément inspiré, explique Dan. Spectaculaire et effrayante à la fois, cette ruine est un des symboles de la chute du régime. De par sa décadence, je trouve cette vision apocalyptique, grandiose. C'est une plaie béante toute proche de la ville, dont il va bien falloir faire quelque chose un jour.* »

Benjamin Ribout
Photos : Corina Moldovan-Florea

UNE LECTURE DU PLAN...

Entourée de sept collines, dont quatre sont dominées par de superbes monastères, Iași s'étend sur 9500 hectares. Elle est traversée d'ouest en est par le Bahlui, un affluent de la Jijia qui se déverse dans le Prut, et par la rivière Nicolina qui coule dans la partie sud pour se jeter dans le Bahlui. En partie piétonnier, le boulevard Ștefan cel Mare fend un cœur historique très hétérogène où les bijoux du patrimoine historique se mélangent aux aberrations architecturales du régime communiste. Plusieurs quartiers résidentiels se sont développés dans le nord de la ville à partir du 18ème siècle. Parmi eux, Țicău, Tătărași mais aussi Copou, aujourd'hui l'un des plus calmes et des plus verts de la cité moldave. Le 10ème siècle correspond à l'essor des quartiers Păcurari et Nicolina, dans le nord-est et le sud, mais aussi de la zone industrielle qui s'étend sur tout le sud-est de la ville le long du Bahlui. Iași poursuit désormais son développement urbanistique en avalant des communes rurales voisines. L'an dernier, le quartier Palas est également sorti de terre derrière le Palais de la Culture. La ville compte deux gares, la gare centrale et la gare Nicolina, qui la relie directement à toutes les grandes villes roumaines mais aussi à Chișinău, la capitale de la République de Moldavie. A huit kilomètres au nord du cœur historique, aux abords de la base de loisirs Cîrc, l'aéroport international propose des vols réguliers en direction de l'Autriche, de l'Italie, du Royaume-Uni, de la Grèce ou de la Turquie.



Mehdi Chebana
Carte : Université technique « Gheorghe Asachi ».

MICHELIN Pilot Sport 3

L'Amplificateur de sensations

Destiné aux véhicules à caractère sportif ainsi qu'aux berlines puissantes

24 HEURES DU MANS

Il a une meilleure tenue de route en virage et freine 3 mètres plus court sur route mouillée⁽¹⁾.

Plus de plaisir de conduire : une précision au volant plébiscitée par les constructeurs automobiles⁽²⁾.

Une efficacité énergétique et une longévité kilométrique remarquables, fruits de plus de 15 victoires consécutives aux 24 Heures du Mans.

Marques	Modèles	Dimensions
Audi	A3	225/40 ZR 18 92Y XL
BMW	SERIE 3	Front : 225/40 ZR 18 88Y
		Rear : 255/35 ZR 18 90Y
Mercedes	CLASSE S	Front : 245/45 R 19 102Y XL
		Front : 255/40 ZR 19 XL
	Rear : 275/40 R 19 101Y	
	Rear : 275/40 ZR 19 XL	
	CLS	Front : 245/40 R 18 93Y
	Rear : 275/35 R 18 95Y	
CLASSE E	Front : 255/40 ZR 18 (99Y) XL	
	Rear : 285/35 ZR 18 (101Y) XL	
	Front : 255/35 ZR 19 (96Y) XL	
SL 65 AMG	Rear : 285/30 ZR 19 (98Y) XL	
	Rear : 285/30 ZR 20 (99Y) XL	
Vauxhall	V40	225/45 R 18 92W XL

• Indice de vitesse : V à Y
• Série : 55 à 35
• Seat : 16" à 19"

(1) TÜV Süd 2009 en 245/40ZR18 Y par rapport au pneu MICHELIN Pilot Sport PS2. (2) Plus de 200 homologations sur la gamme MICHELIN Pilot Sport. (3) Efficacité en carburant (de A à G). (4) Adhérence sur sol mouillé (de A à G). (5) Classe du bruit de roulement externe (de 1 à 3). (6) Valeur mesurée du bruit de roulement externe (en décibels). *Sur la majorité des dimensions.

L'ESTUDIANTINE

Environ 60.000 jeunes originaires des quatre coins de la Roumanie et de 70 pays différents se forment à Iași chaque année.



Résidence étudiante de la faculté de médecine et de pharmacie.



Devant l'université Ioan Cuza, la plus ancienne de Roumanie (1860), comprenant 15 facultés et environ 40.000 étudiants.

Texte et photos : Corina Moldovan-Florea



Au café Acaju, repère des étudiants, niché dans une jolie petite maison, à deux pas du centre.



Pause café sur un banc du campus ; les étudiantes semblent de bonne humeur, même en période d'examen.



L'université Ioan Cuza et le boulevard Copou, le plus fréquenté par les étudiants, et où se trouvent plusieurs campus.

UNE HISTOIRE FRANCOPHONE

A l'Institut français de Iași, Olivier Dumas travaille à la médiathèque depuis bientôt 20 ans. Auteur de trois livres sur la francophonie dans la région, il raconte avec passion « *la petite histoire, méconnue des historiens roumains et français* ». Et décrit notamment la présence d'une forte communauté française qui a enraciné la francophonie à Iași il y a plus de deux siècles.

« **LORSQUE JE SUIS ARRIVE ICI,** j'ai été très surpris de découvrir qu'il y avait eu une communauté française et francophone au 19^{ème} siècle, d'environ 150 personnes. Des professeurs, des ingénieurs, des fonctionnaires, des acteurs... C'est ainsi que j'ai commencé à faire des recherches », confie Olivier Dumas. Dès la fin du 18^{ème} siècle, le français était déjà langue d'enseignement et de culture parmi la « haute société » de la région. « Il y avait des dizaines de Français qui étaient précep-

teurs dans des familles de boyards et professeurs dans les écoles ; les secrétaires des princes d'abord, puis des gens qui avaient fui la Révolution française, et même d'anciens officiers de la grande Armée de Napoléon qui se sont arrêtés à Iași au moment de la retraite de Russie », explique-t-il. Cette immigration inédite va inspirer l'éducation et les voyages en France des futurs grands hommes de la région au 19^{ème} siècle, tels que Alexandru Ioan Cuza, Mihail Kogălniceanu ou Vasile Alecsandri.

la grande tradition théâtrale de la ville naît en français, avec la création de la première scène de théâtre permanente de Roumanie par une troupe itinérante française. « Arrivés ici après être passés par Bucarest, les acteurs jouaient d'abord dans des maisons de boyards. Le succès était tel que la troupe est restée, et le Théâtre des Variétés, comme à Paris, a été construit. Il se trouvait d'ailleurs à l'emplacement actuel du jardin du Théâtre National », raconte-t-il.

Bien plus qu'un Centre culturel

« Nous avons beaucoup de chance d'avoir le Centre culturel français à Iași », s'enthousiasme Elena Farca, chargée du service des relations internationales et de la communication à la mairie de Iași. « En fait, c'est bien plus qu'un centre d'enseignement du français et d'activités culturelles. (...) Il joue non seulement son rôle de médiateur, mais s'implique aussi auprès des institutions locales. Le centre organise des missions économiques, nous aide à monter certains projets européens et travaille également à créer et à pérenniser des jumelages. » Elle évoque notamment le jumelage de Iași avec Villeneuve d'Ascq, né grâce à un projet initié par l'Institut français, et les nombreux partenariats associatifs avec la France, d'abord dans l'humanitaire, puis dans le domaine universitaire et professionnel, et bien sûr dans le secteur médical, très prisé aujourd'hui.

Plus surprenant encore, Olivier Dumas révèle qu'au moment des guerres entre la Russie et l'Empire ottoman, l'occupation de Iași par l'armée des Tsars renforça l'influence de la francophonie : « Le français était la langue de communication entre les officiers issus de différents pays. En 1790, le général commandant en chef des armées russes a d'ailleurs ordonné la publication du premier journal de l'histoire de la Roumanie, le *Courier de Moldavie*, imprimé à Iași et rédigé en langue française. » Dans le domaine artistique aussi, les racines francophones sont anciennes. En 1832,

« **En 1790, le général commandant en chef des armées russes a ordonné la publication du premier journal de l'histoire de la Roumanie, le *Courier de Moldavie*, imprimé à Iași et rédigé en langue française** »

Parmi les moments forts de l'histoire franco-roumaine à Iași, Olivier Dumas retient d'abord le rôle joué par le vice-consul Victor Place dans la petite union de la Roumanie, en 1859... « Envoyé à Iași quel-

L'Association des étudiants francophones de Iași (ASFI)

Du haut de ses 12 ans, l'ASFI est la plus grande association d'étudiants franco-phones de Roumanie. « Nous enregistrons une centaine de membres d'une année sur l'autre et devons même sélectionner les admissions. (...) La plupart d'entre eux, qu'ils soient étudiants roumains ou étrangers, ont la langue française en commun », explique la présidente, Luciana Murarușu. « Il ne s'agit pas de concurrencer l'anglais, car c'est impossible (...) Nous voulons surtout que l'histoire francophone du pays ne se perde pas », remarque Mihai Diaconescu, étudiant en journalisme et chef de projet à l'ASFI. « Nos événements s'articulent autour des valeurs universelles de la francophonie, comme les droits de l'homme. Avec l'argent que nous collectons, nous finançons des actions humanitaires au niveau local, notamment auprès d'enfants issus de familles défavorisées », ajoute-t-il.

ques années plus tôt, il avait pour mission de soutenir fermement le parti des unionistes. Après la Convention de 1858, alors que l'Empire ottoman truquait les élections en Moldavie pour éviter l'union, il n'a pas tenu compte de sa hiérarchie afin de faire parvenir ses rapports à Napoléon III. Ce dernier a alors rompu les relations diplomatiques avec Constantinople. » En 1861, les Ottomans et les autres puissances européennes sont forcées de reconnaître l'union de la Moldavie et de la Valachie, qui va bientôt donner naissance à la Roumanie. « Victor Place était alors considéré comme un héros national à Iași, où il est d'ailleurs revenu finir sa vie », ajoute Olivier Dumas. Plus tard, en 1916, à l'entrée de la Roumanie dans la Première guerre mondiale, alors que le sud du pays est occupé, la mission médicale et militaire du général Berthelot viendra à Iași pour assister les dizaines de milliers de réfugiés, stabiliser le front et réorganiser l'armée roumaine.

Après un certain déclin au lendemain de la Seconde guerre mondiale et pendant la période communiste, la francophonie

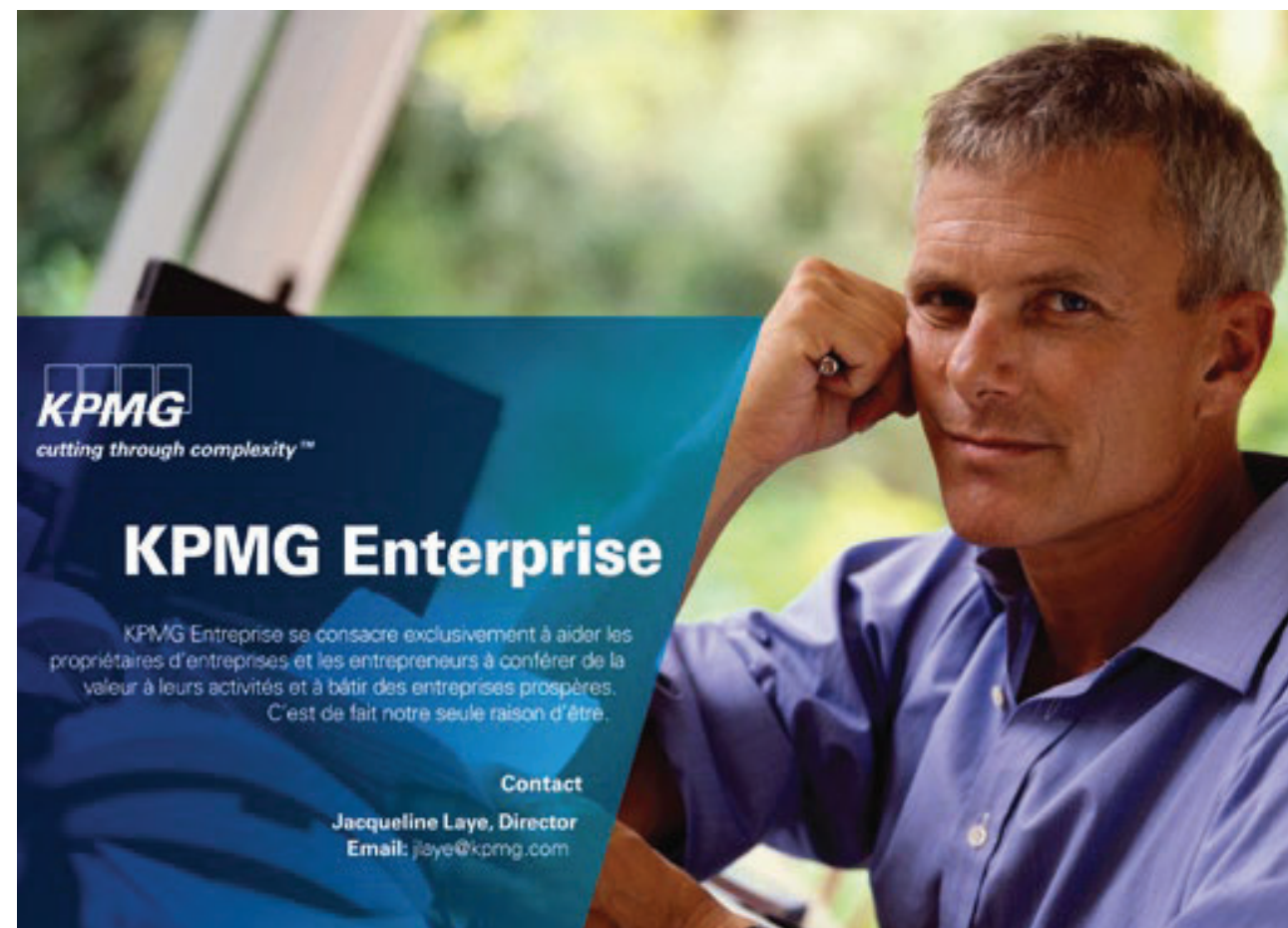
signe son grand retour avec l'accord intergouvernemental qui aboutit à la création du Centre culturel français en 1991. « C'est le seul centre qui a été inauguré par le président Mitterrand et le président Iliescu, et ce fut la seule visite d'un chef d'Etat étranger à Iași », souligne Olivier Dumas. S'il constate que depuis vingt ans l'apprentissage du français est à peu près stable à Iași, aujourd'hui « les cours de français médical rencontrent un grand succès auprès des médecins roumains,

toujours plus nombreux à vouloir émigrer en France ». La médecine semble en effet être devenue le domaine privilégié des échanges entre Iași et l'Hexagone. « Il n'y a plus de communauté française et francophone à Iași, si ce n'est les 250 étudiants français et francophones en médecine générale et dentaire, qui ont commencé à s'inscrire ici il y a trois ans et qui resteront encore cinq ans », conclut Olivier Dumas.

François Gaillard

La soirée de gala UNITER 2013

La 21^{ème} cérémonie de remise des prix de l'Union théâtrale de Roumanie (UNITER) aura exceptionnellement lieu à Iași le 13 mai prochain. Selon Ion Caramitru, président de l'académie UNITER, c'est une façon de rendre hommage à la grande tradition du théâtre dans la capitale moldave. « J'ai eu maintes fois l'idée d'organiser la cérémonie à Iași, une ville que je connais bien (...) Nous n'aurions pas pu trouver mieux que le Théâtre National de Iași pour accueillir notre gala », a-t-il déclaré à l'agence Mediafax en janvier dernier. En vingt ans, l'évènement n'a été organisé qu'une seule fois hors de Bucarest, en 2007 à Sibiu, lorsque la ville a été désignée capitale européenne de la culture.



KPMG
cutting through complexity™

KPMG Enterprise

KPMG Enterprise se consacre exclusivement à aider les propriétaires d'entreprises et les entrepreneurs à conférer de la valeur à leurs activités et à bâtir des entreprises prospères. C'est de fait notre seule raison d'être.

Contact
Jacqueline Laye, Director
Email: jlaye@kpmg.com

Iași a beaucoup souffert ces dernières années de son isolement géographique et politique par rapport à Bucarest. Pourvue de ressources humaines exceptionnelles, elle peut néanmoins faire valoir un potentiel économique certain. En dépit de la crise, la capitale de la Moldavie roumaine rattrape son retard de développement en absorbant les fonds européens. Tout en se préparant à devenir préfecture de la région du Nord-Est.

EN QUETE DE DEVELOPPEMENT

LA GRANDE VILLE UNIVERSITAIRE de la deuxième région la plus peuplée de Roumanie (3,5 millions d'habitants) a de quoi séduire les investisseurs et les grands groupes étrangers. L'enseigne suédoise Ikea projette par exemple d'y ouvrir prochainement son second magasin dans le pays. Grâce à la formation d'une main-d'œuvre à la fois bon marché et très qualifiée, en particulier dans le domaine informatique, Iași conserve également un fort potentiel industriel. En temps de crise, le faible niveau de développement économique et les coûts avantageux des moyens de production permettent aux entreprises de s'installer dans la région à un prix défiant toute concurrence dans l'Union européenne. En effet, selon Mihai Sosanu, président de l'Association des PME locales, tout est moins cher à Iași : « Lorsque l'on paie quelqu'un 1500 lei par mois à Bucarest, on le paie 1000 lei ici. Le prix des terrains, des locations et le coût de la vie sont également beaucoup plus bas que partout ailleurs en Roumanie », soutient-il.

Toutefois, cela n'a pas empêché Coca-Cola de démanteler ses usines de mise en bouteille pour les délocaliser en République de Moldavie, pays encore plus pauvre qui bénéficie d'un double accord de libre-échange avec l'UE et la Russie. La concurrence de

Chișinau n'inquiète pas pour autant Sorin Gheorghiu, chef du département de soutien aux entreprises de la Chambre de commerce de Iași. « Malheureusement jusqu'à maintenant, il n'y a pas eu assez d'entreprises étrangères installées ici pour qu'on puisse craindre une quelconque tendance aux délocalisations, ironise-t-il. La plupart des grands groupes étrangers qui sont venus, comme Delphi Automotive ou Siemens Continental, sont restés. » Ces deux sociétés ont implanté à Iași

une partie de leur production et de leur département de recherche scientifique. Elles emploient respectivement plus de 2000 salariés pour l'une, et 600 personnes pour l'autre, dont un grand nombre d'ingénieurs en informatique. « Installer sa production dans la région la plus pauvre de l'UE a de gros avantages pour une compagnie étrangère de plusieurs centaines de salariés. Elle fait venir les matières premières qu'elle achète ailleurs, et profite des ressources humaines locales. Par rapport à l'ouest de l'Europe, elle peut faire baisser le coût de sa masse salariale jusqu'à 20% », explique Mihai Sosanu.

Sorin Gheorghiu observe par ailleurs que le système de production « lohn » a sauvé le secteur textile à Iași, une industrie historique qui fait face tant bien que mal à la concurrence asiatique. Selon ce système, les produits sont fabriqués avec des matériaux, des modèles et des marques apportés par des fournisseurs étrangers. « Parmi toutes les entreprises du secteur textile, rares sont celles qui produisent encore sous leur propre marque, mais au moins le savoir-faire local et la plupart des emplois sont conservés », souligne-t-il.

CHAMPIONNE DE L'ABSORPTION DES FONDS EUROPÉENS

En plus de ses ressources humaines, le deuxième atout économique majeur de Iași est sa capacité de modernisation. Depuis le lancement des program-



mes européens de développement régional en 2009, les infrastructures urbaines sont en pleine rénovation. En se promenant dans la ville, il est impossible d'échapper aux travaux. Sur des panneaux d'affichage, Iași se vante même d'être la première ville de Roumanie en matière d'absorption des fonds européens. Une douzaine de grands projets en cours s'inscrivent en effet dans des programmes de développement régional, axés pour la plupart sur l'environnement

Afin de résoudre le problème de l'accès à la ville, les autorités attendent avec impatience que Iași devienne préfecture régionale

Ils ont pu être acceptés grâce au cofinancement apporté par les collectivités locales. « 400 millions d'euros de fonds européens ont ainsi été contractés par la municipalité, dont plus de 60% ont déjà été remboursés. Dans le cadre de ces projets, nous avons signé l'été dernier un contrat de délégation du Service Public de production et fourniture de la chaleur sur 20 ans avec Dalkia, au travers d'une société dont la ville est actionnaire, pour chauffer tout Iași. La performance énergétique, c'est-à-dire la réduction des consommations de combustible, permet de contrôler le prix de chaleur à la population



ainsi que de réduire les émissions de gaz à effet de serre, réel bénéfice pour l'environnement de notre ville », détaille Cosmin Coman, qui dirige la gestion des projets financés par les fonds européens à la mairie.

LES ENJEUX DE LA REGIONALISATION

Après les routes, le chauffage urbain, les canalisations, les transports publics et un centre-ville partiellement piétonnisé, le prochain grand projet des autorités de Iași est de résoudre le problème de

l'isolement géographique. « Il manque encore de vraies infrastructures », confie Elena Farca, chef du service des relations internationales et de la communication à la mairie. « Par le passé, nous n'avons pas pu bénéficier des fonds publics pour les grands investissements en infrastructures, et ce pour des raisons politiques, car la mairie était opposée au gouvernement central », explique-t-elle.

Afin de résoudre notamment le problème de l'accès à la ville, les autorités attendent avec impatience que Iași devienne préfecture régionale. « Je ne doute pas que Iași deviendra capitale de la région. C'est ici que les programmes de développement régionaux seront les mieux gérés », assure Cosmin Coman. Selon lui, le transfert des compétences et des ressources régionales doit se faire à Iași car la ville a tout pour être le pôle d'attraction de la région : « Si Iași devient capitale de région, nous projeterons de créer un nouveau parc industriel en périphérie de la ville, à Miroslava. Il sera desservi par une route qui reliera Bucarest à la République de Moldavie, en passant par Băcau. Nous allons aussi agrandir l'aéroport et augmenter le nombre de ses destinations. Et puis nous voulons enfin faire construire une autoroute transversale de Târgu Mureș à Iași », conclut-il.

Le projet de régionalisation, qui devrait être soumis à un référendum cette année, est également suivi de près par les citoyens de Iași. Cependant, pour George Poede, vice-doyen de la Faculté de philosophie et de sciences politiques

Le complexe Palas Iași, pari gagnant ?

D'une valeur de 260 millions d'euros, le nouveau complexe commercial et d'affaires Palas a été financé sur le modèle de la coentreprise entre le groupe Iulius et les autorités locales. Construit sur 320.000 m² en plein centre de Iași, il encercle une esplanade depuis laquelle on peut admirer l'arrière du Palais de la Culture, édifice emblématique de la ville. Oana Diaconescu, qui supervise la location des espaces commerciaux, explique la stratégie du groupe Iulius : « Après le premier Iulius Mall ouvert à Iași il y a treize ans, nous avons voulu que Palas soit plus qu'un centre commercial. En fait, il offre tout un style de vie. » Elle décrit ainsi ce complexe, unique en Roumanie, qui regroupe non seulement « un centre commercial de plus de 60.000 m², avec des cafés, des restaurants et un cinéma multiplexe », mais aussi « un hypermarché, un hôtel, et trois immeubles abritant 26.000 m² de bureaux. Tout cela repose sur le plus grand parking souterrain du pays, d'une capacité de 2500 places réparties sur 5 niveaux. » A en croire Oana Diaconescu, ce projet risqué a su faire face à la crise économique. 85% des bureaux sont déjà occupés, notamment par des services informatiques de grands groupes étrangers, comme Endava, Bentley Systems ou Amazon, et 97% des 190 espaces commerciaux sont déjà loués, dont plus de 50% par des enseignes étrangères. « Les activités du complexe génèrent environ 4000 emplois permanents », précise-t-elle. « Palas cible surtout les consommateurs avertis et éduqués, parmi lesquels de nombreux étudiants et les familles de la classe moyenne supérieure. Avec un million de visiteurs par mois depuis l'inauguration en mai dernier, le projet attire toute la région, jusqu'à Chișinău », conclut-elle.

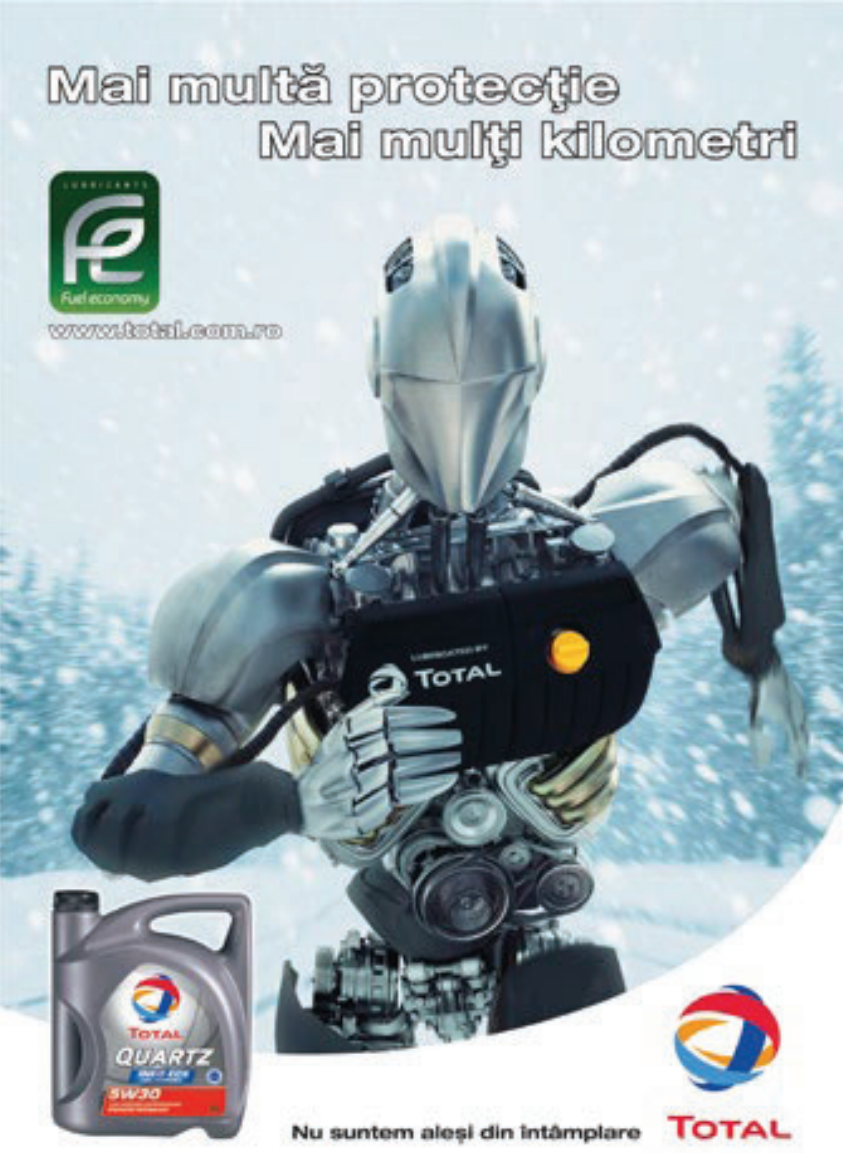


de l'Université Alexandru Ioan Cuza de Iași, les querelles politiques sur le choix des capitales et des présidents de région focalisent trop l'attention, au détriment des politiques concrètes qui conditionnent la réussite du projet : « La régionalisation pourrait permettre à Iași d'exprimer tout son potentiel économique dans quelques années, à condition qu'elle soit effectuée à la mesure des besoins des régions. Il faut cibler les besoins d'ordre économique, certes, mais aussi en matière de santé et d'éducation sur le long terme. Par exemple, la région de Iași fait face à un grand nombre de personnes atteintes de maladies dont l'origine est sociale, comme la tuberculose. (...) Nous devons aussi remédier au problème de l'exode des ressources humaines à l'étranger, car si l'essor économique reprend un jour, nous aurons un gros manque de main-d'œuvre qualifiée. » George Poede souligne d'autre part le manque de personnel administratif compétent : « Sur ce point, je regrette que l'Institut national d'administration de Bucarest, ainsi que sept autres centres régionaux d'administration publique, aient été démantelés il y a trois ans. Car si la Roumanie a tant de problèmes pour absorber les fonds européens, c'est justement à cause de sa faible capacité administrative. »

Texte et photos : François Gaillard

Echecs et réussites de l'architecture moderne à Iași

Les projets architecturaux ne manquent pas à Iași, mais ils ne font pas toujours l'unanimité. « Le problème que nous rencontrons souvent est le manque de vision urbanistique des investisseurs sur une période longue », estime George Carapanu, président de la filiale de Iași-Vaslui de l'Ordre des architectes de Roumanie. « Iași est très vallonnée, il est donc important de construire des bâtiments qui prennent en compte ce paramètre ; or, certains d'entre eux, trop hauts, ne respectent pas cet aspect qui fait le charme de la ville », précise-t-il en citant le « World Trade Center et sa tour de verre atteignant plus de 300 mètres. » « D'un certain côté, on peut dire que la crise a eu du bon car certains projets, plutôt décevants sur le plan architectural et urbanistique, n'ont pas pu voir le jour. » Un exemple, le projet de Golden Gate Tower, sur la colline boisée de Copou, initié par des investisseurs israéliens avant la crise et qui a dû s'arrêter au stade des fondations. Cependant, le plus ambitieux des projets d'architecture moderne de la ville, le complexe « Palas Iași », semble être, pour l'instant, un succès.



UNE FOI EN PLACE

Felicia Dumas enseigne le français à la faculté de théologie de Iași. Passionnée par « ce paradigme qu'est l'anthropologie religieuse », elle a rédigé une thèse sur la gestuelle liturgique. Auteure de nombreux articles et ouvrages sur la religion, elle a par ailleurs publié un dictionnaire bilingue français-roumain des termes religieux orthodoxes. Nous l'avons interrogée sur l'importance de la religion à Iași.

Regard : Comment caractériseriez-vous la vie religieuse de Iași et de ses habitants ?

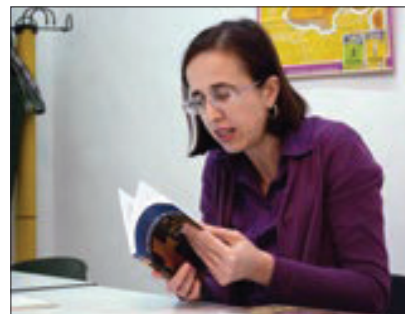
Felicia Dumas : La vie religieuse à Iași est très intense. C'est d'ailleurs la ville de Roumanie qui compte le plus d'églises. Les Moldaves sont beaucoup plus pieux. Pourquoi ? Je ne saurais pas vous le dire, mais quand je me suis rendue dans des paroisses et monastères de tout le pays pour rédiger ma thèse, j'ai constaté la plus grande dévotion en Moldavie. C'est évident lorsque l'on observe la vénération dont font l'objet les reliques, la participation aux pèlerinages, mais aussi et surtout de par la pratique religieuse et la fréquentation des églises. Ici, on va à l'église tous les dimanches et les jours de fête, c'est le minimum pour une grande partie des gens.

Il y a donc une réelle proximité de l'Eglise avec les Moldaves...

Oui. C'est impressionnant en milieu rural mais aussi en milieu urbain. Toutes les églises de Iași sont pleines le dimanche. La cathédrale également, et elle est immense.

Comment choisit-on sa paroisse ?

Appartenir à une paroisse, c'est faire partie d'une communauté. Il y a toujours un choix d'ordre affectif lorsque l'on parle de religion. Certains y cherchent des réponses, de l'aide car ils ont des problèmes, les jeunes notamment qui s'interrogent sur le sens de leur vie. La Moldavie a la réputation d'être la région la plus pratiquante de Roumanie, et on retrouve cela dans le nombre élevé de monastères et de pères spirituels. Tout croyant pratiquant en possède normalement un qui le confesse régulièrement et



le guide dans la vie. A Iași, les jeunes aussi vont à l'église. A la cathédrale et à l'église des Trois Saints Hiérarques, on rencontre beaucoup d'étudiants et d'intellectuels. Dans les paroisses, le public prédominant est âgé. Pour ces derniers, l'aspect important relève de la proximité du domicile et d'une certaine habitude.

Beaucoup d'églises ont été construites à Iași depuis 1990 ?

Aujourd'hui encore, on en construit. Il y avait 43 églises à Iași en 1990, contre 71 en 2009 pour moins de 300.000 habitants. Il est d'ailleurs intéressant



L'église des Trois Saints Hiérarques sur le boulevard Stefan cel Mare.

de noter qu'ici, à ma connaissance, il n'y a pas eu d'église détruite sous le

communisme. En général, on essaie de combler des lacunes spatiales. C'est la paroisse et la communauté qui se mobilisent pour financer les travaux. A noter que la Roumanie est devenue le pays le plus religieux d'Europe, devant la Pologne, avec plus de 80% de la population roumaine qui se déclare pratiquante.

Parlez-nous du pèlerinage de Sfânta Parascheva qui se tient chaque année à Iași et attire énormément de monde...

Ce pèlerinage qui attire chaque année, paraît-il, près d'un million de personnes, a lieu dans la cour de la Mitropolie, la cathédrale métropolitaine de Iași. L'endroit est spécialement aménagé pour recevoir le corps de la sainte qui se trouve habituellement dans la cathédrale. Durant plusieurs jours, la queue formée par les pèlerins s'étire jusque vers la gare. Les gens descendent du train, se mettent dans la file et remontent patiemment jusqu'à la cour de la Mitropolie. Certains y passent des dizaines d'heures.

Qui est cette sainte ?

Sfânta Parascheva est d'origine bulgare. Le voïvode roumain/prince régnant Vasile Lupu a fait venir ses reliques à Iași. Certains disent qu'il les aurait achetées. Dans la tradition officielle de l'Eglise, on dit qu'on lui en aurait fait cadeau en échange de services rendus aux Bulgares. Cette sainte

était extrêmement vénérée en Bulgarie pour sa piété. A cette époque, les princes régnants étaient sensibles au fait de posséder de tels trésors spirituels et de les offrir au peuple. Le pèlerinage existe depuis que les reliques de la sainte ont été déposées à Iași, il y a près de 400 ans (*). Ce pèlerinage a toujours eu la particularité de générer de nombreux flux migratoires.

Les gens se pressent donc pour rendre hommage à cette célèbre sainte de l'orthodoxie...

Oui. Les reliques sont sorties deux ou trois jours avant la fête du 14 octobre, et cela se prolonge encore deux ou trois jours jusqu'à ce que la foule des pèlerins quitte les lieux. Cette date du 14 octobre est par ailleurs célébrée dans l'ensemble du monde orthodoxe, où l'on fête la sainte Parascheva de Iași, dite « la jeune ». Les gens viennent à Iași de partout en Roumanie, tout comme de l'étranger, de Bulgarie, de Serbie, etc.

Cela demande une sacrée organisation...

Il y a beaucoup de bénévoles, d'étudiants en théologie et de fidèles. Toute l'église se mobilise pour s'occuper des pèlerins. Les gens s'hébergent par l'intermédiaire de la paroisse. Ils viennent vénérer les reliques puis restent pour la fête. Le 14 octobre, les *leșeni* (habitants de Iași, ndlr) viennent eux-aussi à la Mitropolie pour assister à la liturgie, une liturgie pontificale exceptionnelle avec plusieurs hiérarques de l'Eglise orthodoxe dont, en principe, le métropolite de Moldavie, monseigneur Teofan, et le patriarche Daniel, ancien métropolite de Moldavie. C'est donc une célébration fastueuse avec plusieurs co-célébrants. Cela implique des prières supplémentaires et une mise en scène très spéciale.

C'est donc l'effervescence totale dans Iași...

La cour est grande mais littéralement

bondée. La mairie est aussi active en proposant des manifestations culturelles en marge de l'événement. On dit que la sainte a prêté sa fête à la ville puisque cette période s'appelle *sărbătorile Iașului*, les fêtes de Iași, avec au cœur la fête religieuse. Il y a des spectacles en plein air ainsi qu'au théâtre national, au philharmonique, des expositions, des concerts devant le Palais de la culture, des forains aussi, du commerce d'icônes et des objets de piété, mais aussi un peu de tout. La Mitropolie et sa maison d'édition Doxologia organisent aussi des symposiums internationaux et des expositions d'objets religieux. Economiquement et culturellement, c'est donc très important pour la ville de Iași.

Propos recueillis par Benjamin Ribout.
Photos : Corina Moldovan-Florea

(*) C'est en 1641 que Vasile Lupu a fait venir les reliques à Iași, d'abord à l'église des Trois Saints Hiérarques. Elles ont ensuite été transférées en 1889 dans la cathédrale.



APELÂND SERVICIUL ALO GROUPAMA:

-  **Îți înregistrezi rapid daunele;**
-  **Afli oricând stadiul dosarului tău;**
-  **Obții rapid și simplu toate informațiile despre produsele și serviciile noastre;**
-  **Ești sigur că apelul tău va fi prioritar.**

Asigurăm tot ce contează pentru tine.
www.groupama.ro





Ce passé IMPENSABLE

Le pogrom de Iași est l'un des plus tragiques épisodes de l'histoire des juifs de Roumanie. Leizer Finkelstein, 90 ans cette année, a survécu au tristement célèbre « dimanche noir ». Il remonte ici le fil du temps et décrit l'horreur des faits en ce jour funeste du 29 juin 1941.

IL ARRIVE AU RENDEZ-VOUS

gaïement, un peu avant l'heure fixée. Leizer Finkelstein est né à Iași en 1923. A deux pas du centre, en plein cœur d'un quartier juif. « Notre communauté représentait la moitié de la population de la ville. Aujourd'hui, nous ne sommes plus qu'une centaine, peut-être 400. La moyenne d'âge est d'au moins 70 ans. Je n'ai pas d'enfants. Mais comme on dit, lorsque le bon Dieu ferme une porte, il t'ouvre une fenêtre... J'ai 36 neveux et petits-neveux avec lesquels je suis en contact permanent. Ils sont tous en Israël, je suis le seul encore ici. »

Etablie dans une maison modeste, la grande famille Finkelstein ne roulait pas sur l'or. « On était quatorze familles de locataires dans la même cour. On n'avait pas de courant ni de canalisation, nous vivions dans deux pièces et une cuisine. Il y avait des lits partout, vous imaginez neuf frères et sœurs... ». Dès l'âge de 11 ans, il travaille avec son père menuisier. Les temps sont durs. Crise économique oblige, le chômage et les grèves font partie du quotidien. Puis c'est l'ascension irrésistible de la droite et de la propagande nazie avec restriction des libertés pour les juifs dès 1938. « On sentait qu'il allait y avoir une guerre. Le pays est passé du côté des Allemands, et on savait ce qu'ils faisaient aux juifs dans les autres pays. La propagande fonctionnait tellement bien. Nos espoirs reposaient sur les intellectuels, dans une ville universitaire comme Iași... Malheureusement, même ceux-là ont été contaminés. »

Le dimanche 29 juin 1941, toute la famille Finkelstein est cloîtrée chez elle. Le pogrom a déjà commencé l'avant-veille. La police débarque sur les coups de 10h du matin accompagnée de nombreux « curieux ». Leizer raconte : « Ils nous ont fait sortir dans la cour les mains en l'air comme des bandits et ont

formé une longue colonne. Les femmes ont ensuite été mises de côté. Ma mère a ainsi vu partir d'un coup les sept hommes de la maison. » La colonne formée uniquement d'hommes quitte ensuite la cour et se dirige vers le siège de la police – la chestură. Dans la rue, les morts s'étaient. De passage devant le philharmonique improvisé en hôpital pour blessés allemands, ils sont canardés d'objets et de bassines contenant excréments et autres immondices. Leizer reprend : « A l'entrée de la chestură, il y avait, je m'en rappelle bien, deux SS, un de chaque côté. Ils avaient des bâtons très longs et à notre passage, ils tapaient sur nos têtes. Certains n'ont pas vu le bout de ce couloir. Mon petit frère, le petit dernier âgé de 15 ans, se tenait à moi et on a filé tête baissée jusqu'au fond de la cour. »

Puis c'est le départ le lendemain vers la gare devant laquelle on les fait patienter face contre terre dans les excréments des chevaux, les taxis de l'époque. Des groupes sont formés et les juifs sont entassés dans des wagons. « Moi et mon frère on s'est mis au fond. Le wagon était plein, nous étions environ 120 là-dedans. C'est là que j'ai retrouvé deux autres de mes frères. » Une seule porte, bien fermée. Pas d'air ni d'eau et une chaleur accablante. « Quand tu touchais le plafond métallique, tu te brûlais. Toute cette chair sale et confinée, cela créait un gaz puissant qui nous étouffait. On enlevait nos chemises pour nous hydrater, on buvait notre transpiration et notre urine. Entre frères, on se donnait des claques pour ne pas tomber au sol, car si tu tombais, c'était fini. On a même fait des bancs avec les cadavres pour pouvoir s'asseoir. On était épuisés. Heureusement, on était robustes. » Le train roule au pas près de dix heures avant de s'arrêter dans la commune de Podu Iloaiei, à 20 km seulement de Iași. « On aurait dit que c'était calculé de sorte qu'il n'y ait plus



personne de vivant. On perdait quasiment tout espoir. A l'arrivée, sur 120 hommes, c'est à peine si 18 ou 20 en sont sortis vivants. »

A la descente du train, la police locale fait appel aux juifs du village pour venir en aide aux malheureux. « On était tous à moitié inconscients. Les locaux étaient effrayés lorsqu'ils nous ont vus sortir. » Rapidement, on oblige les survivants à enterrer les morts dans des fosses communes dans une puanteur indescriptible. Leizer reconnaît un cousin et un beau-frère dans le lot. « On avait entendu des histoires de pogroms en Russie et à mesure que l'on entassait les morts, on se demandait si la dernière strate n'allait pas être formée par nos corps. » Mais plus personne n'est mort dans ce camp de Podu Iloaiei. Leizer a la chance de savoir travailler le bois et se fait embaucher par un menuisier roumain. Payé à la journée, Leizer peut désormais envoyer de l'argent à sa famille restée dans la misère à Iași grâce à l'aide de ce bon



Le cimetière juif de Iași.

samaritain qui transmet des courriers pour lui. Eternellement reconnaissant envers cet homme, ils seront amis à vie.

« Entre frères, on se donnait des claques pour ne pas tomber au sol, car si tu tombais, c'était fini »

Les mois passent et en novembre, c'est le retour à Iași, toujours sans explications. « On est rentré en camion militaire, en une demi heure cette fois. On a commencé à compter les revenants, d'abord mon père avec un frère, puis un autre. C'est là qu'on s'est rendu compte qu'il en manquait un. Mais ma mère s'estimait heureuse car beaucoup de mères n'ont vu revenir aucun de leurs enfants. »

Retour à Iași dans une ville sous couvre-feu, où les juifs sont plus que jamais en proie aux stigmatisations et où, sous d'autres cieux, la solution finale sévit. C'est en mai 1942 que les choses prennent à nouveau une tournure dramatique pour Leizer et les autres juifs de la ville. Après une razzia, il est envoyé aux travaux forcés en Transnistrie. « On chargeait des pierres à la main. Il fallait faire des routes, il y avait le front pas loin.

J'ai travaillé là-bas jusqu'en 43 car le front s'est ensuite déplacé. On m'a alors envoyé à Predeal. Il fallait refaire la route de Brașov afin de tromper l'ennemi. » Leizer travaille au défrichage de la forêt jusqu'en septembre 44 et la signature de l'armistice avec l'Union soviétique. Leizer décrit les conditions de détention : « C'était le régime des camps. Il y avait des barbelés, des tours de contrôle et des militaires partout. Tu n'avais pas où te laver, tu faisais tes besoins dans un trou dans la cour avec tout le monde aligné. Là encore, je ne pouvais pas communiquer avec ma famille. On dormait par terre dans une étable, tout le monde était infesté de poux. »

Puis, un jour de septembre 1944, au matin, les portes du camp s'ouvrent, l'armée est partie. Timidement, Leizer et ses collègues d'infortune franchissent l'enceinte du camp. Ce n'est qu'après avoir mis la main sur un journal qu'ils comprennent que l'armistice a été signé et qu'ils sont désormais libres. « On a rien reçu, pas même un papier. On est parti chacun de notre côté à pied pour rentrer chez nous. Ça m'a pris deux semaines. »

Le renouveau communiste de Iași se fera sans les juifs. Rapidement, l'Etat d'Israël se crée et l'émigration massive commence : 400.000 juifs quittent la Roumanie. Les six frères de Leizer ainsi

que son père et sa mère sont enterrés en Israël. Reste les conversations téléphoniques fréquentes avec les neveux installés en terre sainte. Il y a deux ans, Leizer a été invité par de jeunes Allemands à venir témoigner de l'horreur de cette période dans un lycée près de Stuttgart. Leizer conclut : « C'est dur aujourd'hui pour un homme civilisé de se rendre compte de ces choses-là. »

Benjamin Ribout

Photos : Corina Moldovan-Florea

Sur le pogrom

Le pogrom de Iași s'étale du 27 au 29 juin 1941. Allié de l'Allemagne nazie, la Roumanie applique des lois antisémites à ses populations juives. Iași compte alors plus de 40.000 juifs sur un total de 100.000 habitants. Le maréchal Antonescu ordonne le 27 juin de « nettoyer Iași de ses juifs », accusés de complot avec l'ennemi russe. Pendant deux jours, les rafles se succèdent avant la mise en place des trains de la mort le 29. Les soldats roumains, la police et la foule qui a activement participé auront tué plus de 13.000 juifs.

UN ŒIL SUR IAȘI

A l'entrée de Casa Pogor, devenue un musée dirigé depuis peu par l'écrivain Dan Lungu (voir page 24).



Photo : Corina Moldovan-Florea

Située à seulement vingt kilomètres du Prut, la rivière qui sépare la Roumanie de la République de Moldavie, Iași est le théâtre de trafics florissants mais aussi le siège d'institutions qui s'emploient à protéger la frontière orientale de l'Union européenne.

Quel *TRAFIC*

DES BOITES DE CONSERVE EN cyrillique, les bonbons d'une célèbre confiserie de Chișinău, des sandres fraîchement pêchées dans le Prut... Les produits de République de Moldavie ne manquent pas sur le marché en plein air Nicolina, l'un des plus grands et des plus achalandés de Iași. Chaque matin, des babouchkas gouailleuses s'installent dans un petit carré que les habitués appellent « le coin des Moldaves ». Alina, une cliente enthousiaste, vient faire le plein de boîtes de pâté. « Leur marchandise a bien meilleur goût, et c'est souvent deux fois moins cher », confie-t-elle.

Dans la cohue et jusque dans les rues adjacentes au marché, un autre produit importé connaît un franc succès : les cigarettes de contrebande. Une dizaine de trafiquants proposent, pour deux euros, des paquets qui leur ont coûté un euro en Moldavie, et qui en vaudraient trois en Roumanie. Peu discrets malgré les descentes de police régulières et le risque de payer jusqu'à 340 euros d'amende, ils interpellent les passants les mains dans les poches, à un mètre les uns des autres. « Je n'ai qu'une seule marque mais ça reste moins cher que chez vous », se targue une jeune revendeuse en sortant un paquet de son sous-pull.

UN REMPART POUR L'UNION EUROPEENNE

A une vingtaine de kilomètres des postes frontières de Sculeni et Ungheni où plus de 450.000 personnes passent

chaque année, Iași a toujours été la plaque tournante de nombreux trafics. Mais la contrebande de cigarettes, d'essence, d'alcool ou encore de montres et vêtements contrefaits a surtout explosé à partir de 2007, quand la région est devenue une zone tampon entre l'Union européenne (UE) et la Communauté des Etats indépendants (CEI),

« Avec l'adhésion de la Roumanie à l'UE, de nombreux produits ont vu leur prix grimper à cause de l'harmonisation des taxes et des accises », explique Ioan Pintilie qui est à la tête de la Direction régionale des douanes de Iași. En seulement trois ans, le prix du tabac a par exemple augmenté de plus de 30% côté roumain, alors qu'il est resté quasiment stable côté moldave. « En luttant contre les trafics, nous protégeons non seulement les intérêts économiques de la Roumanie mais aussi ceux de toute l'Union européenne », assure le haut fonctionnaire.

Le commissaire Ștefan Alexa, chef de l'Inspection territoriale de la police des frontières de Iași, connaît lui aussi l'importance de sa mission. Depuis son bureau du quartier Copou, il gère 750 kilomètres de frontière, dont 680 avec la Moldavie et 70 avec l'Ukraine. « Mes agents et moi sommes les gardiens de la frontière orientale de l'UE », lance-t-il fièrement. Et d'ajouter : « Le Prut est aussi un allié naturel de taille puisqu'il sépare les deux pays quasiment de bout en bout et il n'est franchissable qu'à de rares endroits. »

« Nous retrouvons les cartouches de cigarettes dans les boîtes de vitesse, les réservoirs d'essence, les filtres à air, mais aussi dans des briques de jus d'orange ou de grosses miches de pain »

En collaboration avec les douanes, les services du commissaire ont saisi l'an dernier plus de deux millions de paquets de cigarettes et 3445 litres d'alcool de contrebande destinés à la revente en Roumanie et dans d'autres pays européens. Elles ont aussi confisqué 82 voitures volées en Italie ou en Allemagne et empêché 250 entrées illégales sur le territoire roumain.

« Nous avons déployé de gros moyens pour arriver à de tels résultats », assure le commissaire qui, en un clic de souris, peut voir ce qui se passe en temps réel à n'importe quel endroit de la frontière. Harmonisation des procédures, sécurisation des sites, acquisition d'équipements ultra-performants... Depuis 2007, la Roumanie a dépensé 850 millions d'euros pour moderniser ses frontières, dont 350 millions ont été financés par Bruxelles par le biais de fonds non remboursables. Régulièrement, policiers et douaniers font aussi l'objet de contrôles inopinés pour enrayer la corruption.

Fort de rapports techniques élogieux, le pays aurait dû entrer dans l'espace



Schengen en 2011. Mais pour des raisons politiques, plusieurs Etats membres, dont les Pays-Bas, s'opposent encore à cette adhésion. « Les experts européens sont venus vérifier nos frontières à plusieurs reprises, témoigne Ștefan Alexa, et ils n'ont jamais rien trouvé à redire. »

DES TRAFIQUANTS INGENIEUX

Chaque matin, une dizaine de douaniers et policiers partent en navette de Iași pour se rendre au poste frontière de Sculeni. Ils y contrôlent quotidiennement quelque 800 voitures, poids lourds et minibus. Ce faisant, ils vérifient aussi l'identité de plus de 1500 passagers, dont de nombreux marchands moldaves venus écouler leurs produits côté roumain. Ici comme ailleurs, détecteurs de matériaux radioactifs, scanners ultra-sensibles et autres caméras dernier cri ont permis de fluidifier le trafic et de rendre la lutte contre la contrebande plus efficace. Mais l'expérience et la vigilance des agents restent plus que jamais nécessaires.

« Ceux qui trafiquent savent qu'il est beaucoup plus difficile de passer frauduleusement leur marchandise », explique le commissaire Dumitru Melinte, responsable du poste frontière. « Mais ça ne veut pas dire qu'ils y renoncent. Ils font juste preuve de beaucoup plus d'ingéniosité. »

L'an dernier, les hommes du commissaire ont par exemple saisi près de 30.000 paquets de cigarettes dans des cachettes parfois insolites. « Nous retrouvons les cartouches dans les boîtes de vitesse, les réservoirs d'essence, les filtres à air, mais aussi dans des briques de jus d'orange ou de grosses miches de pain », détaille-t-il, presque amusé, avant de préciser que ses services confisquent tout véhicule ayant subi des transformations pour dissimuler des cigarettes de contrebande.

C'est également la nuit que les voleurs de voitures étrangères tentent de passer la frontière dans l'espoir de revendre à Chișinău des bolides qui peuvent valoir plus de 100.000 euros. Ils sont munis de faux papiers ou conduisent

un véhicule dont le numéro de série a été modifié au niveau du châssis. « Ils débarquent vers deux ou trois heures du matin parce qu'ils sont persuadés que nos agents vont négliger le contrôle », raconte Dumitru Melinte. « Seulement, nous gardons les yeux bien ouverts et ces yeux sont devenus experts dans l'identification des véhicules volés. »

Décoder les anomalies techniques, mais aussi humaines. Pour cela, les agents de Sculeni ont suivi de nombreuses formations ces dernières années. Ils ont aussi bénéficié de précieux échanges d'expérience avec leurs confrères de l'agence européenne Frontex. Des paupières qui palpitent plus que de raison, des gestes d'agacement au volant ou des réponses hasardeuses à des questions simples sont autant de signes qui les poussent à opérer un contrôle approfondi. Si bien que le commissaire Melinte est aujourd'hui formel : « La frontière de l'Union européenne n'a jamais été aussi bien gardée ! ».

Mehdi Chebana
Photo : Corina Moldovan-Florea



LAFARGE
les matériaux au cœur de la vie

Leader mondial des matériaux de construction, Lafarge occupe une position de premier plan dans ses activités Ciment, Granulats & Béton, avec une présence dans 64 pays et 65 000 collaborateurs. Le Groupe a réalisé en 2012 un chiffre d'affaires de 15,8 milliards d'euros.

Depuis 2010, le Groupe fait partie de l'indice Dow Jones Sustainability World, classement mondial de référence des grandes entreprises en matière de performance dans le Développement Durable. Doté du premier centre de recherche au monde sur les matériaux de construction, Lafarge place l'innovation au cœur de ses préoccupations, au service de la construction durable et de la créativité architecturale.

Iași est, selon une étude récente, la grande ville la plus calme de Roumanie. Petit tour de ses quartiers où l'on prend son temps, à l'abri du vacarme.

TOUTE TRANQUILLE...

UN LUNDI MIDI A MOARA DE Vânt, un quartier à flanc de colline dans le nord de la cité moldave. Le bourdon de l'église « Petru et Pavel » interrompt le concert que poules et coqs donnent depuis l'aube dans les cours des maisons rustiques. Puis une vieille Dacia s'aventure dans les allées caillouteuses, permettant aux chiens de garde de prolonger l'entracte. « Ici, c'est un peu la campagne », résume un vieillard devant son portail. « On est rarement embêtés par le bruit et pourtant le centre-ville est à

deux pas. » A deux pas, ou plus exactement à 700 mètres à vol d'oiseau...

Avec seulement 16% de sa population exposée de façon excessive à la pollution sonore, Iași est de loin la métropole la plus calme de Roumanie, selon une étude publiée en 2011 par la société Enviro Consult. A titre de comparaison, 85% des habitants de Bucarest supportent des seuils supérieurs aux 55 décibels admis par la législation en vigueur. A Constanța, ils sont 76%, à

Cluj, 64%, à Brașov et Ploiești, 61%, et à Timișoara, 49%.

« Bien sûr, nos administrés ne sont pas complètement épargnés par le bruit », tempère Gabriela Chirica, en charge des questions environnementales à la mairie. « L'intensité sonore dépasse par endroits les 80 décibels en pleine journée », précise-t-elle. Il suffit d'arpenter les grandes avenues de la cité moldave, de longer ses voies ferrées ou de s'aventurer dans la zone industrielle pour s'en convaincre.



Mais les vastes oasis ne sont jamais très loin. Elles sont devenues emblématiques du rythme et de la qualité de vie des habitants de Iași. A l'instar du quartier Copou qui est le plus calme de la ville, d'après la carte de la pollution phonique établie par la mairie en 2007, conformément à la réglementation européenne. Peu de voitures, des arbres séculaires et le chant des oiseaux en fond sonore... « C'est l'endroit rêvé pour flâner en amoureux », confirme un couple d'étudiants, dans une ruelle bordée de vieilles habitations aux façades ciselées. Copou abrite notamment un jardin botanique de 100 hectares, l'un des plus grands du monde, où les familles sont nombreuses à venir se détendre le week-end ou après une journée de travail.

QUAND LE PIETON DEVIENT ROI

Grâce aux fonds européens, la municipalité supervise aussi plusieurs projets contribuant indirectement à limiter le vacarme urbain. « Pour être honnête, ce

n'est pas une priorité, concède Gabriela Chirica. Mais la lutte contre la pollution sonore est désormais un paramètre que nous prenons en compte. » Un système permettant d'atténuer le crissement des rames a par exemple été imaginé dans le cadre de la modernisation du réseau de tramways lancée il y a plusieurs années. Sur un total de 83 kilomètres de rails, la moitié bénéficie déjà de ce système et la mairie a annoncé, en janvier, avoir obtenu 20 millions d'euros supplémentaires pour réhabiliter 10 autres kilomètres.

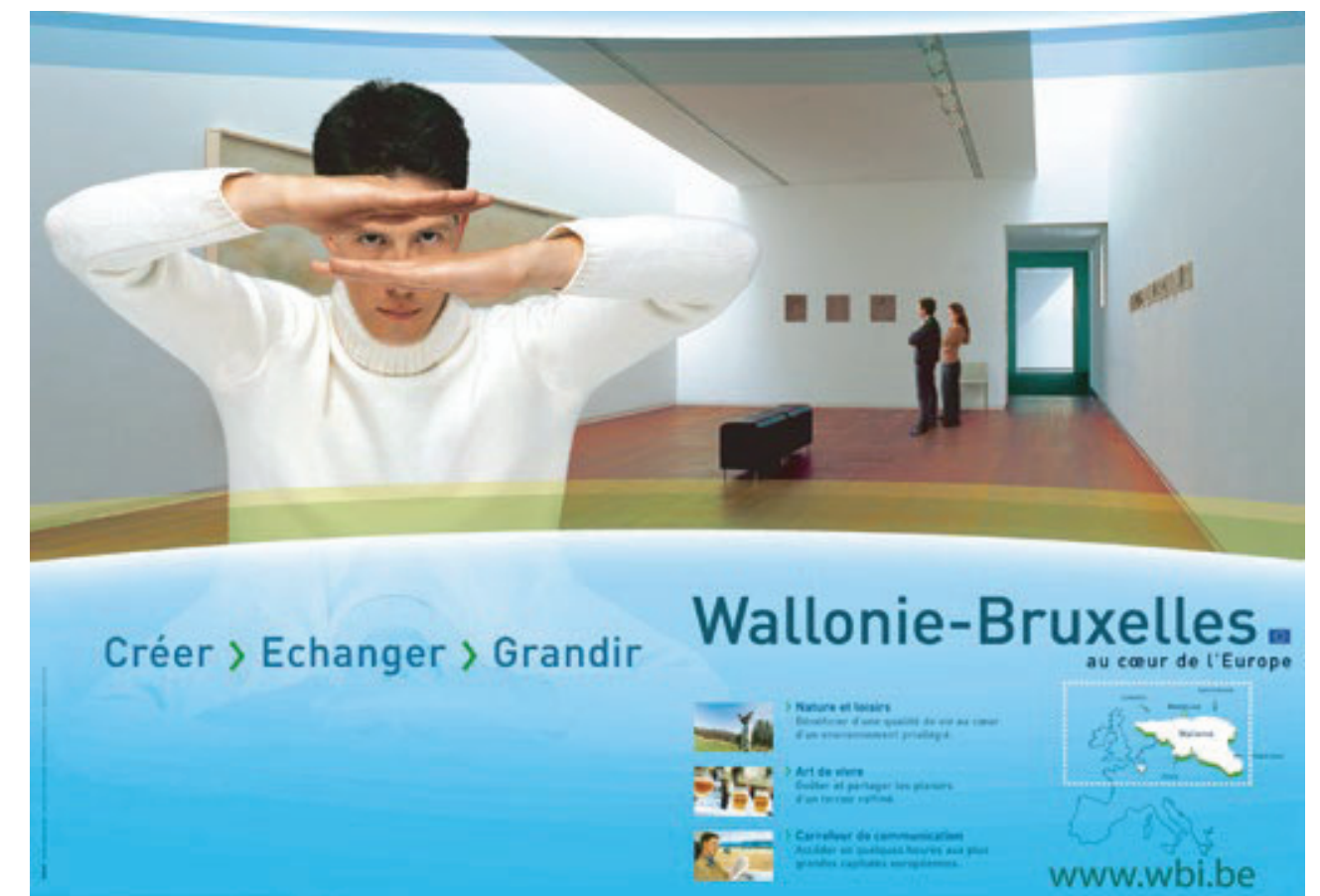
La piétonisation du cœur historique répond à la même logique. Amorcée l'an dernier pour mettre en valeur plusieurs bijoux du patrimoine local, elle ouvre de nouvelles perspectives pour les promeneurs en quête de tranquillité. La moitié du boulevard Ștefan cel Mare a ainsi été interdite définitivement à la circulation et recouverte de pavés en granit qui redonnent tout son charme à cette artère mythique de la ville. L'autre moitié subira le même sort à partir de cet été.

« Ça devient l'enfer pour les automobilistes », rouspète toutefois Silvia, 28 ans, au volant de sa citadine. « On est obligés de faire de grands détours et on perd un temps incroyable ! ». Aux heures de pointe, d'énormes bouchons se forment en effet sur les itinéraires alternatifs proposés par la mairie. Ils s'ajoutent à ceux engendrés par plusieurs chantiers de voirie ouverts aux quatre coins de la ville.

Dans ce contexte, les nerfs des chauffeurs sont mis à rude épreuve. Les oreilles des piétons aussi. « La gêne est provisoire », assure Gabriela Chirica. Dans quelques mois, la conseillère municipale devra proposer une nouvelle carte de la pollution sonore à Iași, comme la loi l'exige désormais pour les villes de plus de 100.000 habitants. « Je vais repousser au maximum l'échéance et attendre que la plupart de ces travaux soient finis, confesse-t-elle, sinon les résultats seront faussés. »

Mehdi Chebana

Photo : Lucian Muntean



Après une année 2012 marquée par une croissance atone, les espoirs se portent désormais sur une meilleure absorption des fonds européens et de grands projets d'infrastructures afin de nourrir l'expansion d'une économie assoiffée de capitaux.



Livi Voinea, ministre délégué au Budget, au palais du Parlement fin janvier, lors du débat sur le projet de loi concernant le budget 2013.

2013, UN PAS EN AVANT ?

« LE BUDGET 2013 VISE LE développement et non plus l'austérité », a déclaré fin janvier le ministre délégué au Budget Livi Voinea. La croissance économique prévue est estimée à 1,6% du Produit intérieur brut (PIB), en hausse par rapport au maigre 0,3% enregistré en 2012, et le déficit budgétaire à 2,1% du PIB. Pour étayer ces prévisions, M. Voinea a précisé que trois milliards d'euros supplémentaires par rapport à l'année dernière seront injectés dans l'économie, aussi bien dans la consommation que dans les investissements. Les banques disposeront pour leur part de plus d'argent pour financer le secteur privé, a-t-il assuré. Le gouvernement de Victor Ponta espère notamment que la hausse de 7,4% des salaires dans la fonction publique pour compenser les coupes de 2010, la majoration du salaire minimum de 700 à

800 lei en deux tranches courant 2013, et l'indexation des retraites de 4% stimuleront la demande intérieure et par là, la croissance économique. Nombre d'analystes doutent toutefois des effets bénéfiques de ces hausses pour l'économie, et critiquent la progression des dépenses destinées aux salaires. « Une hausse de la demande intérieure à travers des majorations salariales entraînera une augmentation des importations, et en fin de comptes, ce qu'on aura gagné d'un côté, on le perdra de l'autre », met en garde le gouverneur de la banque centrale Mugur Isărescu. Mais le gouvernement assure disposer d'un autre atout pour doper la croissance : l'absorption des fonds européens. Selon le ministère des Fonds européens, 4,8 milliards d'euros du budget public ont été mis de côté cette année pour cofinancer les projets bénéficiant d'une

aide européenne (en hausse de 800 millions par rapport à l'année dernière).

« *Le budget 2013 n'est guère encourageant, nous espérons toutefois que le gouvernement tiendra sa promesse de se concentrer sur de grands projets d'infrastructures* »

« Notre but est d'attirer 6,5 milliards d'euros de fonds courant 2013 », a déclaré pour *Regard* mi-février le ministre des Fonds européens, Eugen Teodorovici, soulignant que tout euro de ce montant non utilisé d'ici la fin de l'année sera perdu définitivement. Selon lui, le programme opérationnel consacré aux ressources humaines

(POS DRU) a été débloqué, les autres programmes suspendus par Bruxelles en raison d'irrégularités devant également l'être prochainement, « ce qui permettra à la Roumanie d'atteindre son objectif ». Après avoir à peine atteint 11,5% à la fin 2012, le taux d'absorption des quelques 19,5 milliards d'euros mis à disposition de Bucarest par Bruxelles jusqu'en 2014 devrait ainsi s'élever à 50% cette année, selon lui.

Malgré un contexte international difficile, et une zone euro menacée par la récession, « l'année 2013 peut marquer un tournant dans l'absorption des fonds européens, aussi bien dans le domaine public que privé », estime lui aussi l'économiste et ancien ministre des Finances Daniel Dăianu, se félicitant de l'intention du gouvernement de ne plus allouer de fonds publics aux projets pouvant bénéficier d'aides européennes. Afin d'éviter une dispersion de cet argent dans des projets ayant un impact économique et social négligeable, l'exécutif a également promis de se concentrer sur une liste rigoureuse de priorités. Car une étude rédigée en 2012 a montré que pas moins de 700 projets d'investissements financés par l'Etat étaient en cours, dont plus de 200 n'avaient guère avancé ces quatre dernières années, et semblaient voués à l'échec.

Parmi les grands chantiers auxquels sera consacré l'essentiel des fonds disponibles en 2013 – que ce soit du budget public ou des aides européennes – figurent les autoroutes Orăștie-Sibiu, Lugoj-Deva et București-Brașov, la réhabilitation de la voie ferrée reliant Brașov à Simeria, ou encore le projet ELI-NP (Extreme Light Infrastructure Nuclear Physics) qui sera mis en place à Măgurele (voir notre article page 54).

Ceci étant, certains constructeurs et investisseurs ne cachent pas leurs réserves. « Le budget 2013 n'est guère encourageant en ce qui concerne les investissements », indique le président du patronat des sociétés de construction (PSC), Cristian Erbașu. « Nous espérons toutefois que le gouvernement tiendra sa promesse de se concentrer sur de grands projets d'infrastructures », ajoute-t-il, précisant qu'il s'attend à une année 2013 difficile.

Ces craintes semblent être confirmées par le ministre de l'Economie Varujan

Vosganian, qui a récemment admis que l'Etat ne disposait pas de fonds suffisants pour les deux nouveaux réacteurs de la centrale nucléaire de Cernavodă ou l'hydrocentrale de Tarnița, ni même pour achever l'électrification des villages, une opération promise de longue date.

« *Cette année peut marquer un tournant dans l'absorption des fonds européens, aussi bien dans le domaine public que privé* »

De son côté, le directeur du fonds Proprietatea qui gère les paquets d'actions de plusieurs grandes compagnies d'Etat roumaines, Greg Konieczny, se dit néanmoins optimiste quant aux perspectives économiques de la Roumanie, dont le taux de croissance « pourrait dépasser en 2013 celui de l'UE ». Parmi les atouts, il cite le faible niveau de la dette publique (33,3% du PIB, contre une moyenne européenne à 82,5%), des réserves en devises jugées considérables, et un déficit public tenu sous contrôle. « Ces deux dernières années, l'économie a été portée par les exportations et la production industrielle. Cependant, ces deux moteurs risquent de ne plus propulser l'économie

en 2013, et devraient être remplacés par la consommation et les investissements », souligne-t-il.

Beaucoup dépendra donc de la détermination du gouvernement à mettre en place les réformes attendues par l'UE et le Fonds monétaire international (FMI). Après avoir gelé en 2012 les privatisations et la nomination de managers privés à la tête des grandes compagnies d'Etat, « ce pays ne peut plus se permettre de rater une autre chance de faire des progrès dans ce domaine », conclut Greg Konieczny.

Le FMI insiste depuis 2011 sur la privatisation ou la mise en bourse de paquets d'actions de sociétés de transports, dont CFR Marfă (fret ferroviaire) et Tarom (compagnie nationale d'aviation), et d'énergie (Transgaz, Romgaz, Nuclearelectrica, entre autres), estimant qu'une meilleure gestion de ces compagnies attirerait de nouveau les capitaux étrangers.

« Le principal défi pour la Roumanie en ce moment est d'accélérer sa croissance et pour cela, elle doit se baser sur des ressources intérieures. La privatisation des compagnies d'Etat de l'énergie et des transports ferait de ces secteurs des moteurs de l'économie », a souligné le FMI lors de sa dernière mission d'évaluation fin janvier.

Mihaela Rodină
Photo : Mediafax

DIVISIONS SUR L'ACTION DU FMI

L'exécutif roumain suivra les recommandations du Fonds monétaire international (FMI), on ne voit pas comment il pourrait faire autrement. Même si celles-ci ne font pas l'unanimité au sein de la majorité...

« *OLTCHIM (LE COMBINAT chimique, ndr) est de fait une entreprise en faillite. Elle doit entrer en cessation de paiement avant de trouver un acheteur. Il n'est pas normal de dépenser de l'argent public pour financer cette entreprise ; si le gouvernement décide autrement, il devra de toute façon obtenir l'aval de la Commission européenne* », a récemment déclaré Erik de Vrijer, chef de la délégation du FMI à Bucarest.

Quant au sort de CFR Marfă (fret ferroviaire), de Vrijer n'a pas non plus laissé

planer le moindre doute : « *CFR Marfă enregistre des pertes et accumule les dettes, de nouvelles dettes. La privatisation à l'aide d'un investisseur stratégique est la meilleure solution*. » Que ce soit dans l'énergie ou les transports, l'opinion du FMI est plus tranchée que jamais : il faut privatiser.

Une position qui n'est pas nécessairement partagée au sein de la coalition au pouvoir. Le ministre de l'Economie, le libéral Varujan Vosganian, a récemment déclaré qu'il considérerait comme

« pessimiste » la solution du FMI pour Oltchim... « Négocier la privatisation d'une usine qui fonctionne n'est pas la même chose que si elle est à l'arrêt », insiste-t-il. M. Vosganian a d'ailleurs annoncé qu'il allait demander le feu vert de Bruxelles pour une aide d'Etat de 45 millions d'euros pour Oltchim, afin de lui permettre de relancer la production d'une partie des installations.

Encore plus véhément se montre Dan Radu Ruşanu – pourtant lui aussi issu du mouvement libéral – et chef de la Com-

mission de budget-finances à la Chambre des députés : « Nous avons déjà entrepris, par le passé, des privatisations sous l'influence, pour ne pas dire sous la pression, des institutions internationales, et l'expérience a prouvé qu'elles n'ont pas été avantageuses du tout. »

Opinion non partagée par l'économiste Daniel Dăianu – par ailleurs conseiller du Premier ministre – qui estime que la Roumanie devrait tout faire pour conclure un nouvel accord préventif avec la « Troika » (FMI, Ban-

que mondiale, Commission européenne) afin notamment d'être à l'abri des évolutions incontrôlables des marchés financiers... « Il y a aussi la situation dans la zone euro, qui demeure compliquée. Une récession plus accentuée dans les économies du sud pourrait avoir un impact majeur sur notre pays. Enfin, un nouveau contrat avec nos partenaires extérieurs imposera plus de discipline dans notre politique économique et évitera les dérapages. »

Răsvan Roceanu

MONTANT DES COMPTES



Les dépôts bancaires de 16 millions de Roumains totalisaient, fin 2012, 28 milliards d'euros, conformément aux chiffres les plus récents du Fonds de garantie des dépôts bancaires. Ces économies sont loin d'être réparties uniformément : 3,7 milliards d'euros (13% du montant) étaient concentrés sur les comptes de seulement 16.000 Roumains (0,1% du nombre total des clients). Début 2012, les « petits » comptes (de moins de 10.000 euros) représentaient 83% des dépôts ; fin 2012, ce taux s'est élevé à 86%. Les spécialistes remarquent que les Roumains préfèrent placer leurs économies dans plusieurs banques, afin notamment de bénéficier de la protection garantie par la loi pour la somme maximale de 100.000 euros par client, par dépôt et par banque. Une autre explication de cette baisse du montant d'argent par dépôt serait que certains ont investi dans l'immobilier pour profiter des prix du marché, qui restent très bas. Răsvan Roceanu. Photo : Mediafax

P5 Quad : smartphone et roumain

Visual Fan, la société d'électronique de Braşov qui commercialise ses produits sous la marque All View, a sorti au mois de mars un téléphone aussi puissant que les smartphones les plus performants du marché. Doté d'un processeur quad core de 1,2 Ghz, le dernier-né a été présenté par ses concepteurs fin février lors du Mobile world congress de Barcelone, l'un des grands rendez-vous de cette industrie. Baptisé P5 Quad, le terminal fonctionne sous Android et peut gérer deux cartes Sim. Il dispose également d'un appareil photo de 8 MP. Mais c'est sans aucun doute son prix qui fait toute son originalité, puisqu'il sera vendu pour seulement 1099 lei (environ 250 euros). Jonas Mercier

Fonds détournés

Plus de 20 millions d'euros de fonds européens ont été détournés l'année dernière, selon le Parquet anticorruption (DNA) qui a présenté son bilan 2012 fin février. Ce préjudice est quatre fois plus élevé qu'en 2011, indique le document. Les fonds qui ont été les plus touchés par ces fraudes sont ceux destinés à l'agriculture, au développement régional et au développement des ressources humaines. A noter que 34 décisions de justice définitives ont été rendues en 2012 pour le même genre de dossier. J. M.

LA ROUMANIE, TOUJOURS DEPENDANTE DU FMI



Erik de Vrijer, chef de la délégation du FMI en Roumanie.

Le gouvernement et la Banque nationale roumaine (BNR) ont envoyé une lettre au Fonds monétaire international (FMI) début mars pour demander qu'un nouvel accord de type préventif soit signé avec l'institution. Bucarest espère ainsi se protéger de l'éventuel prolongement de la crise économique, mais aussi et surtout rassurer les investisseurs étrangers. Car en imposant un contrôle strict des dépenses publiques, le FMI se veut le garant de la santé budgétaire du pays. La Roumanie est actuellement engagée auprès de l'institution financière internationale dans un accord de type préventif de 5 milliards d'euros, une somme disponible seulement en cas de besoin, qui doit se terminer cette année. En 2009, Bucarest avait par ailleurs contracté un emprunt de 13 milliards d'euros auprès du FMI (voir aussi page 44). J. M. Photo : Mediafax

NOTRE SAVOIR-FAIRE
EST DE PROTÉGER
VOTRE INVESTISSEMENT

22^{es} ans d'expérience en Roumanie
GRUIA DUFOUT
AVOCATI - PARIS & BUCURESTI

- DROIT COMMERCIAL
- DROIT IMMOBILIER
- MARCHÉS PUBLICS & PPP
- DROIT SOCIAL
- DROIT DE LA CONCURRENCE
- DROIT DE L'ÉNERGIE
- PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE
- DROIT FISCAL
- LITIGES ET ARBITRAGES

28, Bd. Hristo Botev
Sector 3, 030237 Bucarest
☎ +40 (21) 305 57 57
☎ +40 (21) 305 57 58
✉ bucuresti@dgd-conseil.com
Paris, France
✉ paris@dgd-conseil.com

SOL TOUT SEUL

La fertilité de la terre agricole roumaine est en baisse constante depuis la chute du régime communiste. Une terre parmi les moins productives d'Europe. Raison principale : la majorité des agriculteurs n'a pas les moyens d'effectuer des analyses agrochimiques régulières qui permettraient d'équilibrer les carences naturelles en nutriments. Ou utilisent mal les fertilisants.



VUE DE HAUT, LA CAMPAGNE roumaine semble s'être vêtue d'un costume d'arlequin. Les petites parcelles agricoles, découpées de façon plus ou moins égales, sont autant de taches de couleurs qui changent au fil des saisons. Résultat de la redistribution des terres après la chute du régime communiste en 1989, la Roumanie est le pays de l'Union européenne comptant le plus grand nombre d'exploitations. Près de quatre millions, soit 32% du total réparti dans les 27 Etats membres. Mais leur surface moyenne ne dépasse pas trois hectares, ce sont de toutes petites fermes – l'agriculture de subsistance concerne 50% de la surface agricole utile (SAU).

« La majorité des petits propriétaires ne sait pas faire de l'agriculture moderne, déplore le secrétaire général du syndicat Agrostar, Tudor Dorobanțu. Ils ne savent pas que la terre doit être entretenue avec des engrais bien dosés pour garder sa fertilité. » Et éventuellement fertilisent avec le fumier de la vache ou du cochon de Noël, estimant que ce sera suffisant. Lui-même agriculteur depuis plus de 30 ans, M. Dorobanțu raconte que sous le communisme, une cartographie agrochimique était effectuée chaque année pour connaître les carences en nutriments des terres et intervenir en conséquence.

Aujourd'hui, une telle étude du sol est au-dessus des moyens des petits

paysans, qui bien souvent n'y voient même pas l'intérêt. Les autres, ceux qui contrôlent de grandes exploitations (20% de la SAU, travaillée par seulement 1526 exploitations dont la taille moyenne est de 1802 hectares – chiffres Eurostat), ne font guère mieux : « Quand ils ont les moyens d'acheter de l'engrais, ils le répandent comme ils l'entendent, sans aucun contrôle et souvent en trop grande quantité », ajoute M. Dorobanțu. Cette agriculture de l'approximation a un effet dramatique sur la fertilité des terres. « On recense aujourd'hui un contenu réduit voire très réduit en humus (matière organique contribuant à la fertilité de la terre, ndlr) sur 7,5 millions d'hectares, un déficit

en phosphore sur 6,3 millions d'hectares, et d'azote sur 5,5 millions d'hectares (deux éléments chimiques nécessaires à la composition du humus, ndlr), détaille le directeur de l'Institut de recherches en pédologie et agrochimie, Mihail Dumitru. Conséquence : notre production est plafonnée. »

« Quand les exploitants ont les moyens d'acheter de l'engrais, ils le répandent comme ils l'entendent, sans aucun contrôle et souvent en trop grande quantité »

Avec plus de 13 millions d'hectares de terrain agricole dont neuf millions de terres arables (cultivables), la Roumanie se situe à la sixième place au sein de l'Union européenne, et ambitionne de devenir la troisième puissance agricole européenne dans les années à venir. Une mission délicate si l'on prend en compte cette dégradation des sols. Aujourd'hui, la productivité agricole du pays est l'une des plus réduites du continent.

Systématisée sous le régime communiste, l'agriculture roumaine avait bénéficié d'investissements considérables jusqu'à la chute de Nicolae Ceaușescu. Plus de deux millions d'hectares étaient alors irrigués et des engrais chimiques répandus en grande quantité. Les déficits naturels en nutriments ont plus ou moins pu être tenus sous contrôle. Mais après 1989, l'agriculture industrielle est redevenue une agriculture de subsistance, sans engrais.

Un atout pour le développement de l'agriculture biologique ? Ces dernières années, la Roumanie a effectivement connu une recrudescence du nombre de paysans se mettant au bio. Cependant, qu'elle soit bio ou pas, une semence a besoin d'une terre fertile pour pousser. « Un terrain qui n'est pas travaillé n'est pas synonyme de fertilité, précise le président de l'association Bio Romania, Marian Cioceanu. Pour maintenir une terre fertile sans utiliser d'engrais, il faut respecter certaines règles de base, comme la rotation des cultures ou la plantation de luzerne, qui fixe naturellement l'azote dans le sol. » Ces

petites astuces ne sont pas connues de la plupart des paysans qui ne se posent pas la question de rendre leur terre plus fertile et se satisfont de leur récolte. En vingt-trois ans de démocratie, l'Etat n'a d'ailleurs jamais entrepris de réelle

politique de développement agricole, et n'a pas cherché à former ces agriculteurs. « Le potentiel existe, mais il manque tout le reste », conclut Tudor Dorobanțu.

Texte et photo : Jonas Mercier

La plus faible consommation d'engrais de l'UE

Avec une consommation moyenne de 28 kilogrammes d'engrais par hectare (azote, phosphore et potassium confondus), selon les derniers chiffres du bureau européen de statistiques Eurostat, la Roumanie est, avec le Portugal, le pays de l'UE qui utilise le moins d'engrais. La moyenne européenne se situe à 76 kg/hectare. Cette situation ne date néanmoins pas d'hier. Selon les spécialistes, la Roumanie n'a jamais dans son histoire utilisé autant d'engrais qu'il en aurait fallu pour équilibrer les carences naturelles en nutriments qui existent dans son sol.

CHOISISSEZ LE CONFORT !

Leader pour les services en efficacité énergétique
Le meilleur prix de chaleur en Roumanie
Toutes nos Energies pour un développement durable

Dalkia Roumanie

Bucarest, 41 rue Frunzel, secteur 2
tel. +40 21 322 86 37
fax +40 21 320 94 36
www.dalkia.ro
secretariat@dalkia.ro

Dalkia Romania
membre du Groupe
VEOLIA
ECONOMISATION

Investir, attendre ou vendre ?
Qui achète quoi ? Vasile Ciorăță, directeur de l'agence Start Turism, ancien trésorier et ancien vice-président de l'Arai (Association roumaine des agences immobilières) analyse les évolutions récentes du marché immobilier en Roumanie.

IMMOBILIER, DERNIERES TENDANCES

Regard : Les prix des appartements sur l'ensemble du pays vont-ils continuer à baisser ou faut-il s'attendre à un revirement ?

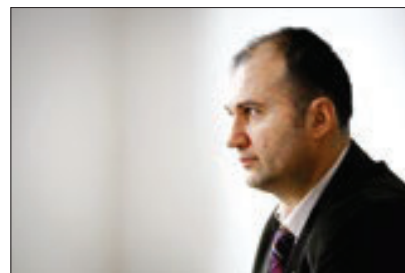
Vasile Ciorăță : Selon moi, les prix dans l'immobilier vont augmenter de quelques points dans un avenir proche, car ils sont au plus bas. Mais cela dépendra de la situation économique, de l'évolution de la politique des crédits, etc. Il n'est donc pas impossible que les prix des appartements construits avant 1970 baissent encore légèrement, car les banques offrent difficilement des crédits pour des appartements très anciens, et ce n'est pas près de changer.

Est-ce donc le meilleur moment pour acheter ?

Oui, c'est le moment, car les prix sont très bas et un bien immobilier sera toujours rentable à long terme.

Pourtant, on parle encore de blocage du marché immobilier...

A mon avis, il n'y a plus de blocage proprement dit. Le nombre toujours réduit de transactions est surtout le résultat de la réticence des banques à financer l'achat de biens immobiliers, mais aussi de la méfiance des gens. Avec la crise, certains ont perdu leur emploi, ne pouvaient plus rembourser leur crédit et ont par la suite perdu leur maison. Un scénario nouveau en Roumanie qui



n'existait pas avant, mais s'est souvent répété ces dernières années.

Le marché était surévalué surtout à Bucarest, où il y avait une tendance spéculative. D'où cette chute spectaculaire par rapport à 2007-2008. En province, les prix ont-ils autant baissé ?

Selon mes informations, le marché immobilier a plus baissé en province qu'à Bucarest, car si les prix sont en général moins élevés, le pouvoir d'achat y est plus réduit.

Et comment se louent les appartements ?

Les loyers ont aussi baissé. Par exemple, si en 2007 un deux pièces meublé situé sur le boulevard Unirii à Bucarest coûtait environ 500 euros par mois, à présent le loyer dans la même zone a baissé jusqu'à 350 euros par mois. A noter que les appartements non rénovés ou avec des meubles anciens restent souvent vides pendant des mois avant de trouver un locataire.

« *Le nombre toujours réduit de transactions est surtout le résultat de la réticence des banques à financer l'achat de biens immobiliers, mais aussi de la méfiance des gens* »



Quelle est la situation pour les surfaces commerciales ?

Les bons emplacements, situés dans les zones très fréquentées, ont toujours la cote, bien que les loyers aient baissé de 25% environ en 2012 par rapport à 2011. Cette baisse a entraîné aussi la baisse des prix de vente dans les mêmes zones, toujours d'environ

25%. Par contre, dans les zones moins fréquentées, la baisse des prix de vente et des loyers, d'environ 50%, n'empêchent pas que ces espaces restent souvent vides pendant de longues périodes.

Pourriez-vous dresser le portrait de l'acheteur type ? Quel âge a-t-il ? Combien gagne-t-il ?

Actuellement, ceux qui achètent sont surtout les jeunes couples de moins de 35 ans qui attendent un bébé, ou qui envisagent d'en avoir un, et qui gagnent, ensemble, au moins 1500 euros par mois. Ils paient 250 euros mensuellement pour rembourser leur crédit, et le reste leur suffit pour couvrir les autres dépenses. Ceux âgés de plus de 35 ans achètent surtout pour investir. Ils ont des revenus d'environ 2000 euros par famille et ne s'engagent que s'ils trouvent une bonne affaire.

Quels biens sont les plus recherchés ?

Cela dépend de celui qui cherche. Sans doute les deux pièces, car les acheteurs, même s'ils sont célibataires, pensent à un futur à deux. Par contre, ceux qui ont déjà, ou qui attendent un enfant achètent au moins un trois pièces.

Propos recueillis par Răsvan Roceanu.
Photos : Mihai Barbu et Mediafax

L'affaire des saisies

« Lors des premières enchères pour un bien saisi, en général aucun client ne se présente, les banques sont donc forcées de baisser le prix, jusqu'à 75% du prix initial », déclarait récemment Elena Puică, directrice commerciale du site executari.com. Ainsi, un studio en plein centre de Bucarest, d'une surface de 16,7 mètres carrés, s'est dernièrement vendu 8460 euros. A Arad, un autre studio de 33 mètres carrés, n'a coûté que 8500 euros à son nouveau propriétaire. Un deux pièces de 50 mètres carrés à Videle (80 km à l'ouest de Bucarest), s'est vendu 14.400 euros, tandis qu'à Bucarest, un autre deux pièces de 38 mètres carrés est parti pour 25.000 euros. « Pour l'année 2013, nous attendons entre 6800 et 7000 saisies », ajoute Elena Puică. Selon le site businesscover.ro, il y aurait actuellement 4500 biens immobiliers en passe d'être saisis sur l'ensemble du pays. En 2010, le nombre d'appartements sous saisie était de 482, et en 2011 de 608. Même tendance pour les maisons individuelles : 364 saisies en 2010, 390 en 2011, et 957 en 2012.

Mazars, services intégrés en Roumanie

AUDIT

- Assurance : audit légal, audit contractuel ; audit interne ; contrôle interne, Sarbanes-Oxley ; maîtrise des risques ; audit des systèmes d'information.
- Conseil : Evaluations ; Gestion de crise ; Financement ; Budgets.
- Transactions : Due diligences ; Etudes de faisabilité ; Gestion du changement postérieur à l'acquisition.

CONSEIL FISCAL

- Fiscalité des entreprises ; Respect de la législation en vigueur ; Prix de transfert ; Optimisation fiscale des holdings ; Fusions et acquisitions ; Fiscalité internationale ; Fiscalité des expatriés ; Litiges avec les autorités fiscales ; Fiscalité indirecte ; Audit fiscal et due diligence en matière fiscale ; Fiscalité de l'environnement ; Impôts locaux

EXPERTISE COMPTABLE ET GESTION DE LA PAIE

- Services de comptabilité : Tenue et vérification des comptes ; Préparation des comptes de gestion et des états financiers ; Reporting mensuel conformément aux Standards Comptables de Roumanie ; Reporting mensuel conformément aux Standards Comptables Internationaux ; Clôture mensuelle et de fin d'année ; Contrôle budgétaire ; Outsourcing des fonctions administratives.
- Gestion de la paie et des dossiers du personnel

CONSEIL JURIDIQUE

- Droit des sociétés ; Secrétariat juridique, Fusions et acquisitions ; Banques et institutions financières ; Immobilier ; Droit de la concurrence ; Règlements UE ; Droit du travail et droit social ; Recouvrement de créances ; Droit de la propriété intellectuelle et droit des technologies de l'information ; Résolution des litiges et arbitrage.

Contact:
Jean-Pierre Vigroux - Managing Partner
Str. Economu Cezărescu, nr. 31B, sector 6, Bucarest, Roumanie
Tel. / Fax: +4 031 229 2600 / 01; contact@mazars.ro / www.mazars.ro

Organisation internationale, intégrée et indépendante, spécialisée dans :

- Audit
- Comptabilité
- Conseil fiscal
- Conseil juridique

présente dans 71 pays
fédérant plus de 13.500 professionnels

www.mazars.ro
www.mazars.com

OMV PETROM ET REPSOL S'ALLIENT



La compagnie OMV Petrom s'est récemment associée au géant espagnol des hydrocarbures Repsol pour trouver du pétrole à plus de 2500 mètres sous terre dans quatre périmètres situés dans le sud des Carpates. Les deux groupes vont investir près de 50 millions d'euros sur les deux prochaines années pour entreprendre des forages en grandes profondeurs, dans des couches qui n'ont encore jamais été explorées. Les dirigeants d'OMV Petrom ont expliqué qu'ils souhaitent « valoriser » un potentiel inexploité de la Roumanie. Le partenariat avec Repsol est le troisième du genre pour la société roumaine contrôlée par le groupe autrichien OMV. Depuis 2008, elle travaille avec l'Américain ExxonMobil au large des côtes roumaines de la mer Noire, et en 2010, elle s'est

associée avec Hunt Oil dans l'est du pays. OMV Petrom est le plus gros groupe pétrolier d'Europe du sud-est. Il est présent en Roumanie, en République de Moldavie, en Bulgarie et en Serbie. L'année dernière, il a obtenu un profit de 885 millions d'euros, le plus important jamais enregistré en Roumanie, toutes industries confondues. Jonas Mercier. Photo : Mediafax

Différences salariales

Sur 5,4 millions de contrats de travail actifs au mois de janvier de cette année en Roumanie, seuls 33.000 comptaient des salaires supérieurs à 10.000 lei brut par mois (environ 2280 euros), tandis que 550.000 employés étaient payés au salaire minimum, soit 700 lei brut par mois (environ 160 euros), indiquait le quotidien *Ziarul Financiar* mi-février citant les données de l'Inspection du travail. Deux tiers des salaires les plus élevés (22.000 sur 33.000) étaient concentrés sur Bucarest, où le rapport entre le nombre d'employés les mieux payés et les moins bien payés est environ de 1 à 3. Ce rapport est de 1 à 409 dans le département de Gorj, de 1 à 356 à Suceava, et de 1 à 353 dans le département de Vrancea. Răsvan Roceanu

BILAN D'APIA

Les producteurs et importateurs d'automobiles (Apia) sont pessimistes : le marché roumain a été catastrophique en 2012, et 2013 ne s'annonce pas meilleure. L'Apia a annoncé une baisse de 20,9% des ventes de véhicules neufs en 2012 par rapport à 2011 (87.000 véhicules au total), dont une baisse de 23,7% pour la branche automobile (72.000 automobiles vendues seulement). Par contre, les ventes d'automobiles d'occasion importées ont explosé en 2012 : 175.000, c'est-à-dire plus 85% par rapport à l'année précédente. Brent Valmar, vice-président d'Apia, accuse la réticence des banques à accorder des crédits, le refus des investisseurs de financer l'industrie auto, et les incertitudes concernant la taxe de première immatriculation. Selon lui, « il faut trouver une solution afin de stopper l'importation des voitures d'occasion ». R. R. Photo : Mediafax

La Roumanie tout juste au-dessus de zéro

La Roumanie a enregistré une croissance de seulement 0,3% en 2012, selon les chiffres de l'Institut national de statistique (INS). Un résultat nettement inférieur à celui de 2011, où ce taux avait été supérieur à 2% (voir aussi page 44). Cette mauvaise performance de la Roumanie est due à une faible production agricole mais aussi et surtout à la crise politique qui a bloqué le pays pendant près de deux mois cet été, ainsi qu'à la faible absorption des fonds européens. Les investissements directs étrangers ont atteint leur plus bas niveau depuis ces dix dernières années (1,6 milliards d'euros), alors que les exportations ont baissé pour la première fois depuis trois ans. J. M.

CFR MARFA, la privatisation tant attendue

Après plusieurs essais infructueux et beaucoup de discussions, la compagnie de transport ferroviaire de marchandises, CFR Marfă, devrait passer dans des mains étrangères dans le courant de l'année. Le gouvernement a en effet approuvé au mois de février la stratégie de privatisation de la société. Considéré d'importance stratégique, le futur appel d'offres a dû recevoir l'aval du Conseil suprême de défense du pays (CSAT). CFR Marfă enregistre actuellement des dettes de plus de 400 millions d'euros. J. M.

www.renault.ro

NOUVELLE RENAULT FLUENCE

ROULEZ SURCLASSÉ.

FLUENCE

NOUVELLES MOTORISATIONS

NOUVELLES TECHNOLOGIES

CONSUMMATIONS MAÎTRISÉES

Découvrez plus sur www.renault.ro

RENAULT
QUALITY MADE

Renault *partner* **elf**

DRIVE THE CHANGE

RENAULT

www.facebook.com/RenaultRomania

Le projet ELI-NP (Extreme Light Infrastructure – Nuclear Physics) de Măgurele est phénoménal. Ne serait-ce que par le coût total qu'il représente : 356,2 millions d'euros. Mais plus encore, par ses ambitions technologiques : mettre au point le laser le plus puissant du monde ; aller plus loin dans l'exploration de la matière ; attirer les scientifiques les plus qualifiés de la planète à une dizaine de kilomètres de Bucarest. Beaucoup de superlatifs pour un projet qui, pour l'heure, n'existe que sur le papier et dans la tête de cerveaux en ébullition, mais qui commence toutefois à émerger pour de bon.

ELI-NP : PROJET FOU

IL MIJOTE DEPUIS DE NOMBREUSES années. Le projet ELI-NP remonte à un autre acronyme, l'ESFRI (Forum stratégique européen pour les infrastructures de recherche) qui, en 2006, déclare la recherche dans le domaine des lasers comme étant hautement prioritaire en Europe. « L'objectif était alors pour l'Union européenne d'équilibrer la répartition des infrastructures de recherche, en les développant en particulier dans les pays de l'Est devenus récemment membres », explique Fabien Flori, attaché scientifique de l'ambassade de France à Bucarest. La Hongrie et la République tchèque sont alors dans un premier temps sélectionnées. La Roumanie le devient, après la visite du grand manitou du laser en charge du projet, Gérard Mourou, à l'Institut de physique et de recherches nucléaires Horia Hulubei (IFIN-HH) de Măgurele.

Ce dernier trouve en son directeur, Nicu Zamfir, un enthousiasme à la hauteur de ce vaste projet paneuropéen, dont la Roumanie devient dès lors le troisième pilier. « Il s'agit du plus gros investissement de ces cinquante dernières années en Roumanie », poursuit Fabien Flori. A mon avis, s'il avance si bien, c'est parce qu'il est porté par un vrai scientifique, non par un politique. D'ailleurs, il a

déjà traversé plusieurs gouvernements, et pas un seul ne l'a remis en cause. »

Une étape décisive a été franchie le 18 septembre dernier lorsque le financement de la première phase de sa mise en œuvre a été officiellement accordé par l'Union européenne : 180 millions d'euros. Un fond structurel qui court jusqu'en 2015, avant d'être relayé par un autre (programme cadre Horizon 2020). Les appels d'offres sont partis, certains sont déjà clos. « Il y a trois axes de construction importants, détaille Ioan Ursu, numéro deux du IFIN-HH. Le premier concerne les bâtiments en tant que tels, les laboratoires, les bureaux, etc. ; le second, l'accélérateur de particules, et le troisième, le laser. Le tout occupera cinq hectares et demi. Si tout va bien, nous pourrions poser la première pierre en avril. Les choses avancent vite, nous travaillons énormément, presque jour et nuit. Car en plus du projet ELI, il y a nos recherches en cours à poursuivre. Pour le moment, une trentaine de personnes travaillent à temps plein sur le projet ; bientôt, il y en aura 250. »

DES CERVEAUX QUI ARRIVENT

Parmi les nouvelles recrues, un acteur clef vient tout juste d'être embauché :

le directeur scientifique. Le Français Sydney Gales, directeur de recherches au CNRS au parcours parsemé d'étincelles, a été débauché de l'IN2P3 (Institut national de physique nucléaire et de physique des particules). Il prendra ses fonctions d'ici peu. « J'ai déjà fait quelques allers-retours en Roumanie. Je vais y rester un peu au début, puis je vais partager mon temps entre Măgurele et l'étranger pour recruter une équipe de chercheurs, bâtir un programme scientifique, visiter les installations d'ambition similaire aux USA et ailleurs, suivre les réalisations techniques, etc. Car ce projet comporte énormément d'innovations. Un laser de cette importance n'existe nulle part ailleurs. Il subsiste encore beaucoup d'inconnues sur sa faisabilité », précise Sydney Gales. En effet, les lasers les plus performants à l'heure actuelle sont d'une puissance d'un PW (Petawatt, ce qui signifie un million de milliards de watts), or celui de Măgurele aura une puissance 20 fois supérieure, soit 20 PW... C'est dire si la gageure est de taille.

« Au-delà de la technique, de la science, l'un des premiers défis à relever, c'est de mettre en œuvre un tel projet dans cette région du monde ; y attirer la fine fleur de la science européenne, avec des conditions

de vie et de travail du meilleur niveau, ajoute Sydney Gales. Il faudra ensuite réussir la collaboration avec les industries qui produiront le matériel, les instruments, devant faire face à des exigences spécifiques, des dimensions inédites, des cristaux par exemple, qui n'ont jamais encore été réalisés. Les frontières de la connaissance vont devoir être repoussées ! Enfin, il faudra gérer la visibilité de cette infrastruc-

dizaine de kilomètres au sud-ouest de Bucarest, perdue dans un no man's land. L'IFIN-HH y est réparti sur deux sites : l'un en centre-ville, comportant différents bâtiments, certains rénovés récemment, d'autres totalement décrépis ; l'autre en périphérie, autrement plus sécurisé, et entouré de bois. Certes, la route d'accès a déjà été élargie, mais pour l'heure, on a peine à imaginer

internationale. Il contribuera à forger une identité scientifique spécifique au pays tout en étant un levier de dynamisme social, économique et culturel pour la jeunesse roumaine. »

Un immense bénéfice pour la Roumanie, donc, mais aussi pour la France, partenaire privilégiée, dont les entreprises au savoir-faire avéré dans ce



ture pour qu'elle serve à une communauté scientifique la plus large possible. »

D'après l'expert, plusieurs points sont extrêmement encourageants : la compétence des chercheurs roumains qui forment une base solide ; les progrès sans cesse acquis dans ce domaine de pointe, comme en témoigne le projet Apollon-CILEX, laser d'un PW en cours de réalisation à Saclay, en France, qui sert en quelque sorte de prototype ; la rigueur de l'organisation mise en place. « Je suis confiant : le cadre européen est très contraignant, et le monde entier nous regarde... »

Măgurele est pour le moment encore une petite bourgade située à une

qu'advient ici un petit frère du CERN ultra sophistiqué appelé à rayonner, lui aussi, dans toute l'Europe.

« Cela prendra plusieurs années avant que l'écosystème ne s'épanouisse, estime Fabien Flori, mais il faut s'attendre à ce que se développe un pôle de compétitivité semblable à la « Route du laser », qui s'est formé à Bordeaux autour du laser Petal. Cela entraînera l'implantation d'entreprises de pointe, la création d'emplois, et freinera la fuite des cerveaux. C'est un investissement d'avenir. » L'ambassadeur de France Philippe Gustin déclarait à ce sujet, en novembre dernier : « Ce projet porte les germes d'une Roumanie intégrant le circuit des pays possédant des infrastructures de recherche de dimension

domaine, telles que Thalès, sont sur les starting-blocks. Ubifrance – agence publique qui aide les entreprises françaises à s'exporter – organise d'ailleurs à Bucarest une rencontre d'affaires autour de ce projet fin avril, afin de permettre à des sociétés spécialisées de se faire connaître. L'échéance théorique est une mise en œuvre en 2017, mais Sydney Gales reste réaliste. « Ce que nous allons faire n'a jamais été fait, c'est un projet unique en son genre. Le plus important, c'est de le réussir. On prendra le temps qu'il faudra. »

Béatrice Aguetant

Illustration : IFIN-HH

Pour en savoir plus : www.eli-np.ro

LE CANAL SIRET-BARAGAN

TROIS MINISTÈRES – AGRICULTURE, Transports et Environnement – viennent d'obtenir 11 millions d'euros pour démarrer les travaux du canal d'irrigation Siret-Bărăgan, un projet dont la valeur totale s'élève cependant à environ 2,5 milliards d'euros... Ce canal, s'il est construit, traversera trois départements de l'est de la Roumanie : Vrancea, Buzău et Ialomița sur 198 km (largeur, environ 20 mètres ; profondeur, environ 7 mètres). Et il sera bénéfique pour trois raisons principales : l'irrigation de Bărăgan, la plus vaste région agricole du pays qui souffre souvent de sécheresse, la « régularisation » des rives afin d'empêcher les inondations, et son utilisation pour le transport de marchandises. Sa mise en fonction est prévue pour 2015. Mais vu le financement accordé par le gouvernement roumain, un partenariat public-privé semble inévitable.

Selon Vasile Pintilie, directeur de l'Administration nationale des eaux roumaines, « les Américains désirent obtenir un

Un beau projet fluvial qui est encore loin d'être sorti du domaine... des projets. Et pourtant, il serait bénéfique pour plusieurs raisons.

financement afin de réaliser une étude de faisabilité du complexe ». En plus de permettre l'irrigation de 500.000 à 700.000 hectares de champs, ce qui bénéficierait à tous les fermiers de la région, le tourisme serait aussi l'un des atouts du canal, une fois achevé. Les autorités envisagent d'y construire cinq ports, de manière à ce que Focșani soit pratiquement relié par voie fluviale à la capitale.

Depuis longtemps, le canal Siret-Bărăgan est inscrit dans les dix premiers projets stratégiques du gouvernement roumain. La première étude en vue de sa réalisation date de 1912, l'idée est revenue pendant la période de l'entre-deux-guerres mondiales avant de véritablement prendre forme en 1986, quand

démarrèrent les travaux. Qui furent ensuite abandonnés après décembre 1989. En 27 ans, 50 km de canal ont été construits, mais ils sont très détériorés; seuls 5,7 km sont actuellement utilisés.

Daniela Coman
Photo : Mediafax



Photo prise fin octobre 2012 sur la plaine de Bărăgan (sud-est du pays), où la terre souffre de sécheresse.

LA CHRONIQUE DE MICHAEL SCHROEDER

SE DEVELOPPER

Au début de l'année, j'ai lu dans un journal économique un article sur l'importance de la formation continue au sein des entreprises roumaines. Il est intéressant de constater que les cadres dirigeants, malgré des budgets de formation stagnants, attachent (enfin) de plus en plus d'importance à l'épanouissement, tant professionnel que personnel. Pour eux comme pour leurs salariés. Dans un monde toujours plus changeant, la formation est devenue un processus sans cesse actif, elle est désormais un facteur clé afin d'assurer la compétitivité d'une entreprise. Que les budgets stagnent est une réalité dans tous les pays d'Europe. Toutefois, j'observe une réelle prise de conscience de la nécessité de « se développer » en Roumanie. Le développement personnel notamment englobe un tas de choses, l'équilibre intérieur, avoir des valeurs, découvrir et utiliser ses talents, la sagesse, avoir plus de compréhension pour la nature humaine et envers soi-même...

Un cadre dirigeant qui s'ouvre à ces dimensions ne fait pas uniquement quelque chose pour lui, cela a un impact sur son équipe, son entourage, sur la société avec laquelle il interagit. Je ne cesse de répéter que les dirigeants d'entreprise sont non seulement responsables de la performance et du succès de l'entité qu'ils contrôlent ; ils sont aussi, qu'ils le veulent ou non, un point de référence pour les autres. On estime que le comportement d'un patron vis-à-vis de 1000 employés aura un impact direct ou indirect sur environ 5000 individus, c'est-à-dire sur leurs familles, les clients et partenaires professionnels, entre autres.

Malgré une réelle prise de conscience, davantage de cadres dirigeants en Roumanie devraient se rendre compte de l'importance de leurs actes, en travaillant d'abord sur eux-mêmes. Le pays et ses entreprises ont besoin de leaders qui donnent l'exemple, d'autant plus qu'ici, « le poisson pue (souvent) par la tête ». Il serait d'ailleurs intéressant de mesurer l'impact très positif de nombre de dirigeants expatriés sur la société roumaine dans son ensemble. Car en France ou en Allemagne – pour citer deux pays qui me sont proches – il est généralement intégré qu'un cadre dirigeant qui s'occupe de son développement personnel sera plus heureux, rendra ses proches plus heureux, et saura en conséquence développer une meilleure culture d'entreprise.

Dr. Michael Schroeder est life & business coach à Bucarest.

depășește-ți limitele

4G

Bogdan Iancu a commencé à tourner des publicités dès l'âge de six ans. « *Les caméras ne m'intimident plus* », reconnaît-il avec simplicité. Pas plus que les stars qu'il a côtoyées lors du tournage de *Condamnat la viață*.

Bogdan Iancu, 13 ans, EN HAUT DE L'AFFICHE

BOGDAN IANCU EST UN COLLEGIEN de 13 ans, qui accepte de donner des interviews à condition que ce soit en dehors de ses heures de cours. Maman y veille. Il est poli, aimable, il a un sourire charmant, à faire fondre tous les écrans. Et il a déjà passé la moitié de sa vie à s'y miroiter. En 2009, il tourne son premier long métrage, *Ho Ho Ho*, racontant le Noël agité d'un petit garçon à la bouille adorable. Mais c'est son deuxième film, *Condamnat la viață* (A Farewell to Fools), qui va le propulser dans la cour des grands : production internationale, budget en euros à six zéros, et réplique donnée à des stars de renommée mondiale.

« J'étais un peu stressé la toute première fois, mais je me suis vite rendu compte que ce sont des gens normaux, qui n'ont rien de spécial. Ils se sont montrés très gentils avec moi, ils me donnaient des conseils, comment être le plus vrai possible, comment ressentir les sentiments que je devais exprimer. Grâce à eux, j'ai beaucoup appris. » En jouant Alex, il devient l'ami du benêt du village, Ipu (joué par Gérard Depardieu), un rôle important,

quasi omniprésent, et attachant. « *Ils ont la même pureté, l'un parce que c'est un enfant, l'autre parce que c'est un homme simple* », au sens simplet du terme, commente l'attaché de presse. « *Cela a été une expérience extraordinaire, reconnaît Bogdan Iancu, avec cette équipe de tournage immense, les costumes d'époque, les maquillages...* ». Et un voyage dans le temps puisque l'action se passe en août 1944, alors que *Ho Ho Ho* se déroulait de nos jours.

« *Je ne peux pas encore dire si je vais en faire mon métier. Pour le moment, je veux privilégier ma scolarité* »

L'adolescent dit s'être notamment intéressé à l'aspect technique du

tournage. « *J'ai découvert l'importance du montage, que les scènes peuvent être tournées indépendamment les unes des autres, dans le désordre.* » Magie du cinéma. « *Toute la séquence filmée autour de la table (tournée dans une maison de la rue Constantin Budișteanu à Bucarest, ndlr) a demandé plus de deux semaines de travail. Il fallait revenir chaque jour avec la mèche de cheveux au même endroit, les manches de la même longueur, les plis des habits*

identiques, etc. Il ne fallait rien bouger; l'équipe vérifiait la moindre fourchette ! ». Le plus éprouvant ?... « *La dernière scène : dès la première prise, j'étais épuisé, pas physiquement, mais émotionnellement. Je devais rester concentré et beaucoup donner.* » Deux fins ont d'ailleurs été tournées – le réalisateur y tenait – l'une plus optimiste que



l'autre. A voir celle qui aura été choisie...

« *Je n'ai pas encore vu la version finale, j'ai hâte !* », confie Bogdan Iancu. Ce sera lors de la projection officielle du film, mi-mars. Un événement de taille

qui risque de bousculer quelque peu l'emploi du temps de cet élève sage et raisonnable qui assure : « *Je ne peux pas encore dire si je vais en faire mon métier. Pour le moment, je veux privilégier ma scolarité; c'est le plus important pour moi.* » Et maman y veille.

Béatrice Aguetant
Photos : Mihai Barbu et Family Film

Condamnat la viață : la plus grosse production roumaine depuis 1989...

Ce film qui vient de sortir sur les écrans roumains est un remake de *Atunci i-am condamnat pe toți la moarte*, réalisé en 1972 et adapté d'une nouvelle de Titus Popovici, *Moartea lui Ipu*. Il résulte d'une co-production roumaine, belge, américaine et allemande, avec un casting tout aussi international : Gérard Depardieu, Harvey Keitel, Laura Morante, Bogdan Iancu, Hubert Damen, Uwe Fellensteck... Le réalisateur, Bogdan Meyer, est roumain mais vit en Allemagne. Il est revenu dans son pays d'origine pour tourner cette histoire qui se déroule à la fin de la Seconde guerre mondiale, dans un village de Roumanie. Un soldat allemand ayant été découvert assassiné, les occupants réclament la dénonciation du coupable sous peine de représailles sur les dix notables locaux. Ces derniers tentent de convaincre l'idiot du village, Ipu, de se sacrifier. C'est Gérard Depardieu qui tient ce rôle, joué autrefois par Amza Pellea, une star de l'époque. Tourné en six semaines à Sighișoara, Saschiz et Bucarest, de septembre à octobre 2011, ce film de trois millions d'euros représente le plus gros budget cinématographique depuis la fin du communisme en Roumanie. « *C'est vrai ?, s'émerveille le jeune Bogdan Iancu, qui en prend conscience lors de son interview. Je suis décidément content d'y avoir participé !* ».

TERRES EN GUERRE

Jusqu'au 5 mai, au Musée du paysan roumain de Bucarest, « *La guerre contre le paysan roumain – les années de la collectivisation (1949-1962)* » – témoigne de la destruction du village roumain traditionnel par le régime communiste. Une exposition de photos, de documents et d'objets pour ne pas oublier le traumatisme subi.

SUR TREIZE ANS, LE VILLAGE

roumain a traversé des épreuves incroyables : tortures, crimes, déportations. Les paysans n'avaient pourtant qu'un seul souhait : travailler leur terre. Au cours de leur mission de destruction de la propriété privée, les communistes ont tué l'âme du paysan, sa liberté, sa joie de vivre, son avenir, son monde.

Tout a commencé en 1947, quand une directive du NKVD (la police politique soviétique) imposa aux pays satellites la collectivisation forcée des terrains agricoles. Les paysans furent alors obli-



gés de mettre en commun tous leurs biens, sans rien garder pour eux. A l'entrée de l'exposition, l'image idyllique du « modèle soviétique » à suivre : des photos de paysans russes l'air heureux, travaillant tous ensemble, chantant et se réjouissant de leurs récoltes.

Puis on découvre l'expérience roumaine : une installation représente la mairie où les paysans allaient « inscrire » leur propriété. Mais beaucoup refusaient, le régime leur imposait alors des quotas impossibles à tenir. Dans plusieurs villages, des émeutes éclatèrent, la plupart durement réprimées. Nicolae Ceaușescu, alors jeune chef communiste, a conduit la répression de la révolte de Vadu Roșca (région de Moldavie), en décembre 1960, soldée par huit morts. Des dizaines de milliers de paysans ont été tués par exécution sommaire dans

ce processus de collectivisation.

Afin d'empêcher tout mouvement de protestation, le régime a également procédé à des déportations : les paysans ont été déplacés par force vers des régions éloignées. Même s'il n'y a pas de données exactes, on estime qu'environ 200.000 paysans ont été déportés en treize ans. Les paysans protestataires qui n'ont pas été tués ou déportés ont souvent exécuté de longues années de prison.

Pour le directeur adjoint du musée, Mihai Gheorghiu, « *le Musée du paysan roumain a accompli une mission historique par cette exposition sur la collectivisation, qui fut une expérience extrême pour la paysannerie roumaine* ».

Daniela Coman

AU SERVICE DU FRANÇAIS

Devenu diplomate en 1990, après une carrière de journaliste sous le communisme, Andrei Magheru a représenté la Roumanie auprès de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), de l'ONU et de l'UNESCO. Il a notamment usé de son influence pour obtenir la tenue du 11ème Sommet de la francophonie à Bucarest en 2006. Désormais à la retraite, il nous a reçu chez lui à la veille de la célébration du 20ème anniversaire de l'adhésion de la Roumanie à l'OIF.

« **TRES SOUVENT, LE HASARD A FAIT** que j'ai été au service de la langue française », affirme Andrei Magheru. Descendant en ligne directe du général Gheorghe Magheru, il était peut-être prédestiné à faire carrière dans les hautes sphères de l'Etat. « Je suis en quelque sorte un enfant de la balle car mon père était également diplomate », avoue-t-il en souriant. Enfant, c'est d'abord sa curiosité naturelle qui l'amène à apprendre le français : « Lorsque mes parents avaient des secrets à se dire, ils parlaient toujours en français. Je l'ai donc très vite appris comme une seconde langue maternelle, dès l'âge de 3-4 ans. »

À la fin de ses études de français à la Faculté de langues romanes de l'université de Bucarest, il s'oriente vers le journalisme et travaille comme grand reporter et présentateur à la Radio Télévision Roumaine dès 1964. Au début des années 1970, considéré comme le meilleur locuteur de français du pays, il est choisi pour présenter le Festival international de la chanson à Braşov, « un évènement important, rediffusé par Eurovision et avec de grandes vedettes de la chanson française », précise-t-il. Devenu personnage public, il est alors coopté au poste de chef du département de français de Radio Roumanie Internationale, dont il devient rédacteur en chef en 1990, juste avant d'entrer au ministère roumain des Affaires étrangères, en tant que conseiller culturel et à la francophonie, en poste à Paris. « Je pense que le journalisme et la diplomatie ont une sorte de parenté spirituelle », ajoute-t-il à propos de ses deux professions, soulignant que « lorsqu'on est reporter, on doit savoir obtenir les informations de façon diplomatique ».

Dès 1991, il devient représentant de l'exécutif roumain auprès du Conseil permanent de la francophonie. Cette

année-là, il participe au quatrième Sommet de la francophonie au Palais de Chaillot, où la Roumanie est invitée comme pays observateur. « La francophonie était un grand enjeu pour nous parce qu'à l'époque, nous ne faisons partie d'aucune organisation internationale pro-occidentale. Nous avons d'ailleurs été reçus au Conseil de l'Europe à Strasbourg et dans la francophonie la même année, en 1993. » Andrei Magheru explique néanmoins que l'entrée de la Roumanie dans l'OIF n'a pas été facile... « En 1991, certains pays étaient réticents car ils craignaient déjà que leur part du gâteau ne rapetisse. Mais puisque le président Mitterrand tenait absolument à voir un pôle de la francophonie en Europe de l'est, cela s'est fait au Sommet de Grand-Baie (Maurice) ». A partir de 1993, il tente de convaincre le Conseil permanent de l'OIF d'organiser un Sommet à Bucarest – il entretient de bonnes relations avec le personnel du Quai d'Orsay, mais aussi avec le Canada, où il a été en poste en 1998-1999. Au sommet de Beyrouth en 2002, la Roumanie doit encore laisser la priorité à Ouagadougou pour le Sommet de 2004. Elle parvient tout de même à obtenir la promesse du soutien des pays africains pour la candidature de Bucarest en 2006, grâce notamment au travail de lobbying d'Andrei Magheru, ambassadeur représentant personnel du président roumain au Conseil permanent de la francophonie de 2001 à 2005.

Andrei Magheru se dit enfin nostalgique de l'âge d'or de la Roumanie francophone, lorsqu'en 1990, un Roumain sur quatre pouvait s'exprimer en français.



Il regrette aussi que l'anglais populaire soit désormais perçu par les jeunes Roumains comme la langue diplomatique la plus importante, « simplement parce qu'elle est la langue de l'informatique et de la culture pop. (...) Ils ont choisi une forme d'américain basique assez mal maîtrisé, avec lequel ils ne peuvent exprimer les nuances. C'est là le grand avantage diplomatique de la langue française, d'être pleine de finesse. Aujourd'hui, nous sommes victimes d'une "coca-colonisation" linguistique. (...) Personnellement, j'ai toujours défendu le multilinguisme, un principe qui a d'ailleurs fait l'objet d'une résolution à l'ONU, proposée par la France et à laquelle la Roumanie a souscrit », conclut-il.

François Gaillard
Photo : Mihai Barbu

A FLEUR DE PIERRE

Poarta sărutului (La porte du baiser) de Brâncuşi se trouve à l'entrée du parc de la ville de Târgu Jiu. Haute d'un peu plus de 5 mètres, des experts vont bientôt lui refaire une beauté.

L'ŒUVRE DU SCULPTEUR ROUMAIN

Constantin Brâncuşi « La porte du baiser », réalisée en 1938 et qui se trouve à Târgu Jiu (sud-ouest du pays), exposée en plein air, sera une nouvelle fois restaurée au printemps. Même si elle a été intégralement rénovée il y a à peine dix ans, la partie supérieure de la sculpture présente aujourd'hui des détériorations provoquées par les intempéries. Au-dessus de la porte, une sorte de couvercle en plomb, réalisé par Brâncuşi lui-même, est censé protéger l'œuvre. Mais des pores ont déjà généré des petites fissures dans la pierre, l'eau pourrait alors s'infiltrer. Selon la directrice du Centre municipal de la culture Constantin Brâncuşi de Târgu Jiu, Adina Andriţoiu, le projet de restauration de « La porte du baiser » est inclus au sein du grand plan national de restauration lancé par le ministère de la Culture en 1997, et coûtera 85.000 euros. Somme déjà accordée par le gou-



vernement, selon la mairie. Aux côtés de « La colonne sans fin », « La table du silence » et « L'allée des chaises », « La porte du baiser » fait partie de l'ensemble « Le chemin des héros » de Târgu

Jiu, dédié par Brâncuşi aux héros de la Première guerre mondiale.

Daniela Coman
Photo : Lucian Muntean

IMPRIMERIA
ARTA
GRAFICA

agende • calendare • cărți • albume • pliante • postere

B-dul Metalurgiei 73-75, 041832, București, România
Tel: +40 (0) 21 306 61 00; Fax: +40 (0) 21 306 61 01

e-mail: comercial@artagrafica.ro
www.artagrafica.eu

EN SCENE

Texte et photos : Julia Beurq

Envie d'une soirée culturelle et détendue ? *Regard* a testé pour vous deux bars qui ont la particularité de se transformer, le soir, en scène de théâtre. Du *Godot cafe-teatru*, dans le centre historique, se dégage une certaine fraîcheur, grâce à un public jeune et plutôt « branché ». Quant à *In Culise*, autre café-théâtre, une place plus importante est laissée aux représentations, tout en proposant un bar très agréable.



GODOT

Une salle haute et immense, riche d'un brouhaha assourdissant, difficile d'imaginer une pièce de théâtre dans un tel endroit. Et pourtant, tous les soirs, au Godot café, le lustre s'éteint, les projecteurs s'allument, les rires s'estompent et les acteurs entrent en scène. Le client devient spectateur en l'espace d'un instant, sans avoir à passer du bistrot au théâtre. Assis confortablement dans son fauteuil, on peut, tout en dirigeant son regard vers la scène, continuer à siroter son verre ou apprécier son assiette gourmande. L'ambiance est chaleureuse, le public jeune s'accorde avec les pièces de théâtre proposées par l'équipe du café : des auteurs modernes, des mises en scène vivantes, des textes plutôt drôles et légers, qui ne manqueront pas de faire rire la salle entière. La meilleure place du café ? Pour sûr, la mezzanine, avec une vue imprenable sur la scène et la salle. Entre amis ou collègues de travail, le Godot cafe-teatru est parfait pour une soirée bien sympathique. Attention, réservation indispensable.

GODOT, Blănari, 14
www.godotcafeteatru.ro

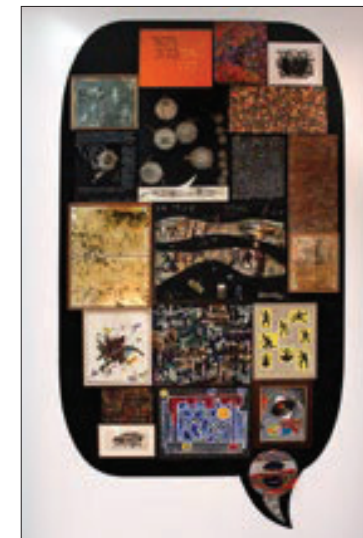
IN CULISE

Première impression en entrant dans cet autre café-théâtre : il porte bien son nom. La toute petite entrée pourrait s'apparenter à des coulisses de théâtre avec ses murs recouverts d'affiches de pièces, menant vers le petit bar du rez-de-chaussée. Des photographies d'acteurs sur scène tapissent la pièce et l'espace est compartimenté en de nombreux petits recoins créant une atmosphère intime, idéale pour attendre le spectacle. Les serveurs inviteront alors le client – et son verre – à prendre place à l'étage, où se tiennent les représentations. Il arrive parfois que la pièce commence en bas, dans le bar, et se poursuive en haut, les acteurs plaçant eux-mêmes le public à leurs sièges. Côté spectacle, la majorité d'entre eux est produite par l'équipe du café-théâtre, ce qui fait toute l'originalité de ce lieu : une équipe de jeunes acteurs qui se démènent pour produire leurs propres représentations et les faire vivre dans un lieu qui leur appartient. L'atmosphère est moins rigide que dans un véritable théâtre, mais la qualité est au rendez-vous. Pour les amoureux de tout âge, ou en famille, c'est une belle soirée en perspective qui s'annonce « en coulisse ». Mais là encore, les places sont prisées, réserver est donc recommandé.

IN CULISE, Stefan Mihăileanu, 53
www.pub.inculise.ro

Lettrisme, isme, isme

Après le dadaïsme, après le surréalisme, un autre mouvement majeur d'avant-garde a agité le Saint-Germain-des-Près d'après-guerre : le lettrisme. Et cette idée a germé dans l'esprit foisonnant d'un Roumain, Isidore Isou, de son vrai nom Jean-Isidore Isou Goldstein. Né en 1925 à Botoșani, il a dès l'âge de 17 ans commencé à concevoir une nouvelle forme poétique qui, des mots, s'appliquera par la suite à toute forme d'art et au-delà, à toute culture. Fuyant la Roumanie antisémite, il arrive en 1945 à Paris, et y développe son concept dans un ouvrage fleuve, *La Créatique ou la Novatique* (1942-1976) : « Art qui accepte la matière des lettres réduites et devenues simplement elles-mêmes (s'ajoutant ou remplaçant totalement les éléments poétiques et musicaux) et qui les dépasse pour mouler dans leur bloc des œuvres cohérentes », définit-il en 1947. La lettre y est envisagée comme un son, plutôt qu'une image, et cela se déclinera aussi bien en arts visuels, qu'en musique, en cinéma (son *Traité de bave et d'éternité*, présenté en marge du Festival de Cannes de 1951, fera grand bruit), en danse, etc. Le Musée national d'art contemporain (Mnac) présente pour la première fois en Roumanie l'apport de cet artiste du 15 mars au 3 juin, dans une exposition dont le curateur français, François Letaillieur, est lui-même peintre et collectionneur lettriste. *Bandes lettristes* a été récemment présentée au Palais de Tokyo à Paris, et propose de découvrir ce concept décapant à travers une centaine d'œuvres d'Isidore Isou et de ses disciples, dont Roberto Altman, Françoise Canal, Guy Debord, entre autres. B. A. Photo : F. Letaillieur, *Bandes Lettristes*, 2012



LE COUPLE PERJOVSCHI RECOMPENSÉ À BRUXELLES

Ce 19 mars, les artistes roumains Lia et Dan Perjovschi – ainsi que le chef d'orchestre allemand Yoel Gamzou – reçoivent le prix Princesse Margriet 2013 de l'European Cultural Foundation, à Bruxelles. Ce prix, créé en 2008, récompense des personnalités dont le rayonnement œuvre en faveur de l'Europe, en adéquation avec les maîtres mots de la fondation : inspiration, engagement, responsabilisation. Outre leurs productions artistiques – exposées dans la foulée au Centre culturel roumain de Londres – c'est le travail de mémoire entrepris par les Perjovschi qui est ici reconnu : leur collection tous azimuts sur l'art contemporain réunie désormais à Sibiu. B. A.

Arad sur les traces de Sibiu

La ville située à l'extrême ouest de la Roumanie a lancé début mars sa candidature pour devenir capitale européenne de la culture en 2021. La mairie a voulu créer l'événement autour de cette annonce en se déplaçant à Bruxelles où elle a organisé plusieurs manifestations culturelles pour présenter cette municipalité de 150.000 habitants. Les autorités locales veulent miser sur le caractère interethnique de la cité. Le slogan de la candidature est : « *Arad, cité européenne de la diversité culturelle.* » Le même jour, le maire de Sfântul Gheorghe, l'un des centres de la minorité hongroise, a indiqué que sa ville sera elle aussi candidate. Mais « *au nom de la région de l'enclave sicule* », et non pas celui de la Roumanie. Jonas Mercier

LES LETTRES ROUMAINES A L'HONNEUR

Plus de cinquante auteurs roumains seront présents à Paris, Porte de Versailles, du 22 au 25 mars, pour le Salon du livre de Paris. Parmi les invités : Mircea Cărtărescu, l'écrivain roumain le plus traduit en France, le philosophe Andrei Pleșu, l'essayiste et éditeur Gabriel Liiceanu, le prix Médicis étranger Norman Manea, mais aussi la poète et activiste Ana Blandiana, l'auteur de BD Ileana Surducan, entre autres. Participeront également à ce marathon littéraire des écrivains d'origine roumaine vivant en France, comme le dramaturge et journaliste Matei Vișniec ou le romancier Dumitru Țepeneag. Plus d'infos sur : www.salondulivreparis.com. M. M.

L'agenda des alliances, centres et instituts culturels français sont sur les sites suivants :

Institut français de Roumanie : www.institut-francais.ro
Centre culturel français de Cluj : www.ccfcluj.ro
Centre culturel français de Iași : www.ccfiasi.ro
Centre culturel français de Timișoara : www.ccf timisoara.ro
Alliance française de Brașov : www.afbv.ro
Alliances française de Constanța : www.afconstanta.org
Alliance française de Pitești : www.afpitesti.org
Alliance française de Ploiești : www.afploiesti.ro

Zebra

Amicalement
vôtre,
**Mihaela
Dedeoglu.**

Du lundi au
vendredi,
de 10h à 13h.

r f i
românia

UN ŒIL SUR BUCAREST

Rue Gabroveni, dans le centre historique de la capitale.



Photo : Julia Beurq

UN SIECLE DE VIE,
de rencontres en couleur

LORSQU'ELLE EST NÉE, LE ROI

Carol I^{er} régnait encore, et la Roumanie ne ressemblait pas à un poisson obèse mais à une hanse de cruche. La Transylvanie appartenait à l'Empire austro-hongrois. Et c'est encore une autre Roumanie que Medi Dinu Wechsler a connue pendant sa jeunesse... Quand un rayon de soleil s'invite à travers la fenêtre de sa petite chambre, c'est dans le Balcic roumain des années trente que son esprit s'envole. Les parfums et les couleurs de ce village du bord de la mer Noire, qui appartient désormais à la Bulgarie, lui reviennent comme si c'était hier. « Quand j'y ai posé les pieds pour la première fois, j'ai eu l'impression que j'étais dans un autre pays. Un pays enchanté (...) et aussi le repaire des artistes », se souvient-elle.

DE COSTIN PETRESCU...

Jeune fille, Medi Dinu Wechsler ne rêve pas de devenir peintre mais décoratrice d'intérieur. Elle veut intégrer la faculté d'architecture de Bucarest mais ses mauvaises performances en mathématiques la rendent pessimiste. Lors de l'épreuve de dessin du concours d'entrée, le professeur qui surveille l'examen s'arrête, intrigué devant sa copie. En voyant son croquis, il lui conseille d'intégrer les Beaux-arts. Medi Dinu Wechsler venait d'être repérée par l'un des plus grands peintres de l'époque : Costin Petrescu, l'auteur de la fresque magistrale retraçant l'histoire de la Roumanie de l'Athénée roumain de Bucarest. Cette première rencontre pousse Medi Dinu Wechsler vers la peinture et plus particulièrement l'aquarelle. En parallèle, elle suit des cours à la faculté de mathématiques, pour intégrer un jour les bancs de l'architecture... L'un de ses professeurs est Dan Barbilian, un illustre mathématicien et surtout l'un des plus grands poètes modernistes de l'Entre-deux-guerres, qui signait sous le pseudonyme de Ion Barbu. « Je

A 104 ans, la peintre Medi Dinu Wechsler coule de paisibles journées dans la maison de retraite de la communauté juive de Bucarest. Mais les visites sont rares, alors que dans sa jeunesse, elle côtoyait régulièrement les plus grands artistes roumains du début du 20^{ème} siècle. Rencontre.



le grand frère : Victor Brauner. « Il n'y avait pas beaucoup de modernistes à l'époque en Roumanie, mais ils étaient très talentueux. Victor Brauner, lui, était plutôt un supra-réaliste », précise-t-elle. Quand elle l'a connu, il était moyennement apprécié dans le pays. Elle se rappelle d'ailleurs d'une exposition à Bucarest où il n'a rien vendu. « C'était trop moderne pour les autorités, précise-t-elle. Il me disait qu'il appréciait ce que je faisais. Moi, je m'intéressais à son travail, mais je ne peux pas dire que je l'admirais. » Jusqu'à ce qu'elle tombe amoureuse de son futur mari, le poète moderniste Stefan Roll.

COUPEE DANS SON ELAN

L'arrivée des communistes mettra un terme à cette vie artistique et bohème. « L'élan de l'Avant-guerre s'est brusquement éteint », déplore Medi Dinu Wechsler. Elle refuse de s'inscrire au parti communiste et voit sa carrière mise entre parenthèses. On n'accepte plus ses œuvres dans les expositions. Elle continuera cependant de peindre. « Aujourd'hui encore, je sais que je ne suis pas devenue une vraie peintre. J'avais l'étoffe d'un peintre et l'envie, mais je me rendais bien compte que j'étais loin de ce que je voulais obtenir », dit-elle d'une voix lente et claire en guise de conclusion. Et sourit.

connaissais par cœur ses poésies mais je ne savais pas qu'il ne faisait qu'un avec mon professeur de maths », rit-elle.

... A VICTOR BRAUNER

A la fin de ses études, Medi Dinu Wechsler renonce finalement à ses ambitions de décoratrice d'intérieur et se dédie à la peinture. Elle part en résidence artistique à Balcic, un lieu culte pour les artistes de l'époque, afin de perfectionner sa technique. Là-bas, elle rencontre un groupe d'avant-gardistes ; les poètes Gellu Naum, Geo Bogza et Sașa Pană en font partie. Le photographe et dessinateur Théodore Brauner aussi. Et c'est grâce à ce dernier qu'elle connaîtra

Jonas Mercier
Photo : Mihai Barbu

LIRE, ECOUTER, VOIR

FILM
DRAME FAMILIAL

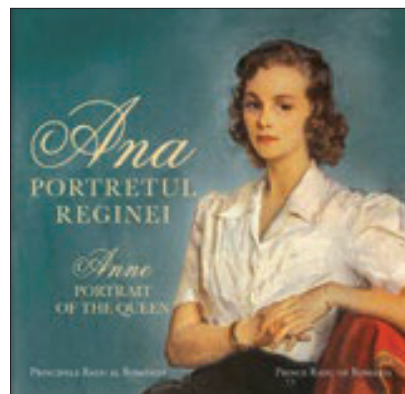
Avec cet Ours d'or à la dernière Berlinale, le nouveau cinéma roumain fait des vagues... C'est Călin Peter Netzer qui a obtenu la prestigieuse distinction pour son film *Poziția copilului* (La position de l'enfant). Ce drame raconte l'histoire d'une mère riche qui tente de protéger son fils de la justice. Le jeune adulte est responsable d'un accident mortel : il a heurté un enfant sur la route en conduisant à grande vitesse. Sa mère (interprétée par Luminița Gheorghiu) utilise son argent et ses relations pour soudoyer enquêteurs et témoins. Si les critiques se concentrent surtout sur la dimension sociale et politique de l'histoire, le réalisateur y voit plutôt un drame psychologique. Et insiste sur la dimension humaine, sur les troubles de cette mère qui essaie tout pour sauver la vie de son fils (interprété par Bogdan Dumitrache). « Ce film a une dimension thérapeutique », disait récemment Călin Netzer. Il parle de « la névrose du couple mère-fils », et sur les particularités de ces rapports dans une famille de nouveaux riches. Au-delà du sentiment de culpabilité et du procès, le spectateur cherche les coupables de la dégénérescence des relations familiales. Călin Netzer a réalisé plusieurs courts-métrages avant de se lancer dans le long-métrage de fiction. Son premier film *Maria*, produit en 2003, lui a déjà permis d'obtenir de nombreux prix internationaux, notamment aux festivals de Locarno et Cottbus.



Poziția copilului, de Călin Peter Netzer. Avec : Luminița Gheorghiu, Bogdan Dumitrache, Natașa Raab.

LIVRE
LE PORTRAIT
DE LA REINE

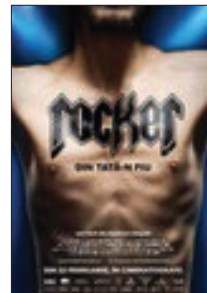
Anne de Bourbon-Parme, l'épouse du roi Mihai Ier de Roumanie, est une figure à la fois légendaire et méconnue. Née à Paris au début des années 20 du siècle dernier, elle est la fille du prince René de Bourbon-Parme et de la princesse Margrethe de Danemark. Ayant épousé le roi Mihai après son abdication et exil de Roumanie, elle n'a pu voir le pays qu'après la chute du régime communiste. Sa biographie, qui a la force d'un roman, vient d'être publiée par le prince Radu. Quelques repères : son enfance en France, la fuite en 1939 du régime nazi, l'exil en Espagne puis au Portugal, l'installation aux États-Unis, son retour en Europe et l'engagement auprès des Forces françaises libres... Ce beau livre récemment paru témoigne de ce vécu fantastique. Les fils de l'histoire personnelle se mêlent à la grande histoire. Sa liaison avec un pays sous l'emprise de la dictature qu'elle ne connaît qu'après 1990 est le fil rouge du récit. La Roumanie, une présence sensible même de loin. Illustré par de magnifiques photos qui couvrent toutes les époques de la vie d'Anne de Bourbon-Parme, cet ouvrage est à la fois un document historique et un récit littéraire.



Ana. Portretul Reginei (version bilingue roumaine-anglaise), Editura Curtea Veche, 2013.

FILM
HISTOIRES D'AMOUR
SUR FOND ROCK

Des films sur l'addiction, on en a vu. Tout comme des films sur les ravages ou les bénéfices créatifs de la drogue. Cette fois-ci, ce n'est ni l'un, ni l'autre. Le réalisateur Marian Crișan se concentre, lui, sur la solitude et les tourments de celui qui est proche d'un jeune artiste dépendant de stupéfiants. Le drame, c'est l'impossibilité de continuer à vivre normalement aux côtés d'un drogué. Victor, la cinquantaine, chef de famille monoparentale, essaie de guider son jeune fils dépendant des drogues. Ils vivent dans un petit appartement à Oradea. A leurs dépenses pour vivre s'ajoutent, tous les jours, les doses quotidiennes de Dinte, que le père se procure en s'endettant auprès d'un fournisseur ou en le payant, de temps en temps, lorsqu'il obtient l'argent nécessaire : de son salaire, en vendant une vieille paire de ski, ou encore sa voiture... De plus, Victor veut aider son fils en lui donnant des conseils pour sa troupe de rock ou en lui achetant des instruments. Les relations sont cependant tendues : Dinte n'aime pas la musique préférée de son père, il fait du rock alternatif. Le concert à Bucarest – c'est encore Victor qui doit s'en occuper : les affiches, les billets de train, le tournage pour le vidéo-clip. Le tout sans négliger son travail et sa nouvelle amoureuse... Un film émouvant qui, sans être un chef-d'œuvre, raconte une belle histoire d'amour, et du rock roumain (de Celalalte Cuvinte à Iguana pe Fir en bande son).



Rocker, de Marian Crișan. Avec : Dan Chiorean, Alin State, Crina Semiciuc.

LE DESSIN DE SORINA VASILESCU...



REVUE DE PRESSE

Regard présente ici une sélection d'articles de la presse internationale traitant de l'actualité roumaine.

LE FIGARO

Trafic d'ovocytes en Roumanie

Un Israélien et une Roumaine, représentants d'une clinique privée de Bucarest et accusés de trafic d'ovocytes, ont été placés en détention préventive en Roumanie, a-t-on appris aujourd'hui de source judiciaire. Le parquet roumain spécialisé dans la lutte contre le crime organisé (DIICOT) a démantelé cette semaine un réseau de trafic d'ovocytes qui bénéficiait à des couples israéliens en quête de reproduction assistée. Les 11 membres de ce groupe – des représentants d'une clinique privée de Bucarest, Med New Life, et des ressortissants israéliens spécialistes des techniques de procréation assistée – ont « *racolé des femmes roumaines* » qui, en échange d'un montant de 600 à 800 euros, ont accepté qu'on leur

prélève des ovocytes. La plupart de ces femmes étaient des étudiantes en situation précaire, âgées de 18 à 30 ans, a précisé la police. « *Leurs ovocytes ont été vendues par la suite entre 3000 et 4000 euros à des couples qui utilisaient les services de fertilisation in vitro de cette clinique.* » La majorité des couples bénéficiaires habitaient Israël et venaient en Roumanie pour les procédures d'insémination. La Roumanie avait déjà été le théâtre d'un scandale similaire en 2009, lorsque les autorités avaient découvert à Bucarest une autre clinique se livrant à un trafic d'ovules.

Le Figaro (quotidien français) avec l'AFP, 21/02/2013

EL PAÍS

Bruxelles dénonce la pression exercée sur les juges roumains qui enquêtent sur la corruption

Alors que trois ministres du gouvernement roumain sont soupçonnés de corruption, les juges qui tentent de la combattre doivent faire face à des menaces personnelles – touchant parfois les membres de leur famille – ou à des pressions de la part des médias. Et l'organisme national censé veiller sur la transparence du système continue sans directeur. C'est le portrait que dresse la Commission européenne de la Roumanie, pays membre de la famille communautaire depuis 2007, mais dont la réalité ne correspond pas vraiment à ce qu'on attend d'un Etat européen. L'analyse rendue publique hier par Bruxelles diffère peu de celle réalisée il y a six mois, bien qu'alors, six recommandations avaient été formulées afin de résoudre la situation.

« *Il reste beaucoup de choses à faire* », insiste le rapport. Même si la Commission a voulu baisser un peu le ton, son évaluation est plutôt ferme vis-à-vis du panorama politique et judiciaire en Roumanie. En juillet dernier, le président de la Commission José Manuel Barroso déclarait qu'il avait des doutes sur le bon fonctionnement de la démocratie dans le pays ; cette fois-ci, il s'est toutefois limité à une phrase écrite exprimant son regain de confiance pour que le nouveau gouvernement roumain accomplisse les réformes exigées par Bruxelles.

Lucía Abellán pour El País (quotidien espagnol), 30/01/2013

THE INDEPENDENT

Tous les Européens n'ont pas accès au système de santé britannique

(...) Prévue pour l'année prochaine, la suppression des restrictions sur le marché du travail de l'Union européenne pour la Roumanie et la Bulgarie a renforcé l'inquiétude que certains des habitants des pays les plus pauvres de l'UE afflueront au Royaume-Uni afin de bénéficier de soins médicaux de qualité. Au mois de novembre, la ministre de l'Intérieur, Theresa May, est allée encore plus loin en suggérant que les Roumains et les Bulgares qui viendraient au Royaume-Uni sans garantie d'emploi pourraient se voir refuser l'accès aux soins hospitaliers. (...) Il ne fait aucun doute que l'état des hôpitaux en Roumanie est déplorable. Les investissements dans la santé ont été très réduits ou sporadiques depuis la révolution de 1989 qui a renversé le régime de Ceaușescu, et la Roumanie enregistre l'un des taux de survie les plus bas pour les malades du cancer. Beaucoup de Roumains mécontents

se plaignent que les meilleurs médecins et les meilleures infirmières soient depuis longtemps partis travailler en Europe occidentale tandis que la *șpaga* – mot roumain pour pot-de-vin – reste la seule modalité pour bénéficier d'un bon traitement. Les médicaments cytostatiques (pour la chimiothérapie) sont introuvables, alors qu'ils ne font même pas partie des plus chers. Le lymphome de Hodgkin, par exemple, est d'habitude traité par le biais d'une combinaison de quatre cytostatiques peu onéreux qui donnent de très bons résultats s'ils sont administrés ensemble à la phase initiale du traitement de la maladie. Mais en Roumanie, seul un médicament parmi ces quatre cytostatiques est actuellement disponible. (...)

Jerome Taylor pour The Independent (quotidien anglais), 13/02/2013



22-25 martie SALON DU LIVRE
Literatura română văzută de la Paris.
Ascultă RFI România în direct
din studioul aflat în standul CNL.



Où trouver Regard ?

Kiosques



La rédaction **REGARD** :
Vasile Conta 4, Bucarest

Cu sprijinul:



Mira Telecom



pentru o viață mai bună

Parteneri media:



LA CHRONIQUE DE LUCA NICULESCU

LA REGIONALISATION EN DEBAT

Les pourparlers ont commencé. Une commission parlementaire et un forum constitutionnel (qui regroupe notamment la société civile) sont en train de poser les bases pour la réforme de la Constitution. Une nouvelle loi électorale est aussi en discussion, tous les partis politiques étant d'accord sur le fait que le système actuel est pour le moins perfectible. Mais le débat qui suscite le plus d'intérêt est celui sur la « régionalisation », soit le transfert de compétences de l'Etat vers de nouvelles régions qui seront bientôt constituées. Il y a un consensus : l'actuel modèle administratif de la Roumanie, structurée en 42 départements, est obsolète. Créé voici 45 ans, ce modèle n'a jamais réellement fonctionné. Les départements sont trop petits, avec un pouvoir réduit, alors que le poids de l'Etat central est resté important même après la chute de la dictature communiste. Le découpage en nouvelles structures pour une Roumanie plus moderne s'imposait depuis longtemps, mais aucun gouvernement ne s'était mis à la tâche. Aujourd'hui, cela ne peut plus attendre, vu notamment l'arrivée des fonds européens, qui pourront être plus facilement absorbés par des régions plus grandes et disposant d'un réel pouvoir que par des départements étriqués trop dépendants du pouvoir central. Mais tout cela suscite déjà des interrogations. Combien de régions la Roumanie va-t-elle avoir ? Sept, huit, douze, seize ? Comment le découpage se fera-t-il ? Où va-t-on placer les capitales, alors qu'il y a des rivalités historiques entre des villes qui risquent de se retrouver dans la même région ? Que deviendront les « barons locaux » qui verront leur pouvoir diminuer ? Comment va-t-on procéder dans les régions où vivent majoritairement des représentants de la minorité hongroise ? Allons-nous créer une région spécialement pour eux ? Garderons-nous les départements ? Quels seront les pouvoirs spécifiques des régions par rapport à ceux des autorités centrales et locales ?... Et la liste peut continuer.

Le vice-premier ministre Liviu Dragnea est en charge de ce dossier très délicat au potentiel explosif. Plusieurs pays européens ont d'ailleurs offert leur aide en proposant des séminaires qui vont se dérouler tout au long du printemps. Parmi eux, la France, l'Allemagne, mais aussi la Pologne, qui ont eu l'intelligence de mettre en place la « régionalisation » il y a plus de quinze ans. Ici, on n'en est qu'au début, mais il va falloir agir avec profondeur et rapidité, car le processus doit être bouclé avant la fin de l'année. Et tout cela dans un pays où, comme en France, l'Etat a du mal à renoncer à ses pouvoirs jacobins.

Luca Niculescu est rédacteur en chef de RFI Roumanie.

REGARD EST UNE PUBLICATION DE
FUNDATIA FRANCOFONIA

Président
Bruno Roche

Comité de direction
Laurent Couderc, Jacqueline Laye,
Bruno Roche, Didier Varlot

Rédacteur en chef
Laurent Couderc

Secrétaire générale de rédaction
Cătălina Kahn

Ont participé à la rédaction de ce numéro
Béatrice Aguetant, Julia Beurq, Mehdi
Chebana, Daniela Coman, Carmen Constan-
tin, Nicolas Don, François Gaillard, Matei
Martin, Corina Moldovan-Florea, Jonas Mer-
cier Mure-Ravaud, Luca Niculescu, Benjamin
Ribout, Răsvan Roceanu, Mihaela Rodină,
Michael Schroeder, Isabelle Wesselingh

Maquette
Anamaria Pravencu

Agences, photos et illustrations
Mihai Barbu, Julia Beurq, Daniel Mihăilescu,
Corina Moldovan-Florea, Lucian Muntean,
Irina Stelea, Sorina Vasilescu, Mediafax

Imprimerie
Imprimeria Arta Grafică

Informatique
Marius Moisescu

Rédaction :

Vasile Conta 4, Bucarest
Tel/Fax: (40) 21 317 7745
Courriel : catalina@regard.ro
Site Internet : www.regard.ro

REGARD remercie vivement ses partenaires



Abonnez-vous dès maintenant à REGARD

Pour vous abonner ? C'est simple !

par la poste

remplir le BULETTIN D'ABONNEMENT
et l'adresser à Fundatia Francofonia
Str. Vasile Conta 4, Sector 2, Bucarest

en ligne

par e-mail: catalina@regard.ro
ou
via le site Internet www.regard.ro

par téléphone

+ (4) 021 317 77 45
+ (4) 0742 204 402

BULETTIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Regard pour cinq numéros, au prix de 60 lei (24 euros à l'étranger), port inclus.
Je m'abonne à Regard pour dix numéros, au prix de 110 lei (38 euros à l'étranger), port inclus.

NOM.....PRENOM.....
RUE.....NO.....BLOC.....ESCALIER.....ETAGE.....APT.....
VILLE.....CODE POSTAL.....PAYS.....
TEL. BUREAU.....TEL. DOMICILE.....
FAX.....E-MAIL.....

Une fois reçu ce talon nous vous adresserons les modalités de paiement.
Le prochain numéro de *Regard* sortira le 15 mai 2013.



OU BIEN, RENDEZ-VOUS À L'AGENCE CHARLES
DE GAULLE POUR CLIENTÈLE INTERNATIONALE

DEVELOPPONS ENSEMBLE L'ESPRIT D'EQUIPE



GRUPE SOCIETE GENERALE

Pour toutes transactions bancaires et services conçus pour une clientèle internationale, visitez l'agence BRD de Calea Dorobantilor 239. Ouvert du Lundi au Vendredi de 9h à 17h. Tél.: +40(0) 21 318 26 97.